This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B
16

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II B. 1225

# MÊLANGES
## HISTORIQUES
*ET*
## PHILOLOGIQUES.

# MÊLANGES
# HISTORIQUES
## *ET*
# PHILOLOGIQUES:

Par *M. Michault, Avocat au Parlement de Dijon.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez N. Tilliard, Libraire, Quai des Augustins, à S. Benoît.

M. DCC. LIV.
*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.*

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 MAY 1978
OF OXFORD
LIBRARY

# DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LEs particularités qui concernent les Sçavans, intéresseront & plairont toujours, si l'Ecrivain qui les recueille ne paroît préoccupé d'aucune passion, & si dans le détail qu'il en donne, il sçait répandre quelque aménité, c'est-à-dire, s'il a trouvé l'art d'arranger agréablement les faits; art difficile, surtout lorsqu'on travaille sur un fond qu'il faut orner, en y transplantant, pour ainsi dire, des fleurs étrangères. J'ai craint, je l'avoue, que la vie d'un Sçavant qui a voulu se dérober au grand jour, n'eût pas suffisamment de

quoi intéresser & occuper le Lecteur, si je n'y faisois entrer quelques épisodes littéraires, pour donner plus d'action & de force au sujet principal. Rarement se fait-on une grande idée d'un homme de Lettres modeste, dont les talens & l'érudition n'ont pas été connus autant qu'ils méritoient de l'être. Un nom fameux, le dût-on au hazard ou aux caprices du siècle, l'eût-on même usurpé, fait souvent un prestige, & ce prestige sert en quelque sorte de recommandation dans le Public. Des évènemens bizarres, les entreprises les plus téméraires ont quelquefois illustré des gens d'un mérite très-médiocre. Parmi les grands hommes dont les noms sont gravés dans le Temple de la gloire, ou dans les fastes de la République des Lettres, combien ne s'en trouve-t'il pas, qui

nous feroient aujourd'hui inconnus, si ces avantures éclatantes n'eussent commencé, soutenu & consommé leur réputation ! Des dignités éminentes, la protection & la faveur des Grands, des opinions singulières, des paradoxes, de célèbres rivaux ont fait honneur dans le monde littéraire à des hommes, qui peut-être sans ces heureux hazards y auroient été à jamais ignorés. La vie simple & tranquille du P. Oudin ne m'ayant donc fourni aucunes de ces brillantes circonstances qui font un si bel effet dans l'Histoire, j'ai été en quelque sorte obligé d'y suppléer par un assés grand nombre d'observations critiques & d'anecdotes. Je ne sçais si ce genre de littérature est encore du goût de notre siècle ; mais pouvois-je en parlant d'un Sçavant de ce mérite, ne pas m'embar-

raſſer quelquefois dans les ronces & les épines de l'érudition ? C'eſt la ſeule excuſe que j'aye à donner à ceux de mes Lecteurs, que ces ſortes de recherches pourroient fatiguer. D'ailleurs, ſans affecter l'exactitude des *dattes* ni la compilation des *petits faits*, ne feroit-il pas ridicule de négliger dans une Hiſtoire littéraire les époques & les circonſtances eſſentielles qui en attirent à leur ſuite une foule de *minucieuſes*, dont on ne peut éviter la rencontre, & qu'il n'eſt pas même toujours inutile d'expoſer ? Il eſt dans chaque genre d'Ouvrages un certain goût, une certaine manière d'écrire, que la raiſon & l'uſage ont également conſacrés, & qui doivent tenir lieu de règles.

Quelle ſtupidité, quelle folie n'y auroit-il pas à croire & à pré-

tendre que les *érudits* ne sont que charger leur mémoire, & jetter confusément les faits sur le papier? Ce n'est point là l'érudition, c'en est l'abus & le ridicule. Un véritable *érudit* emploie la multitude des faits avec ordre & en preuves historiques : ils doivent tenir à un sujet fixe, être liés naturellement les uns aux autres par des raisonnemens solides; & cet assemblage suppose plus de talent & d'art qu'on ne pense communément. Ajoûtons encore que l'érudition littéraire n'exclut ni l'esprit, ni les agrémens du style. C'est un genre qui communique avec plusieurs autres, & même avec l'esprit philosophique qui est l'ame de la bonne critique. L'érudition n'est donc pas, comme affectent de le penser quelques Philosophes & certains beaux-esprits de ce siècle,

un ouvrage mécanique de la mémoire, un amas indigeste de faits, d'autorités, de citations, qui n'est susceptible ni de raisonnement, ni de goût, ni d'esprit : elle est toute historique & critique, & n'exige pas moins d'imagination, de réflexion & d'agrément, que les Ouvrages de pure Philosophie, d'Histoire, &c.

J'aurois pû relever ici les avantages de l'érudition, & prouver à nos Modernes, ses ennemis déclarés, que c'est en négligeant la lecture des bons Auteurs Grecs & Latins, que notre goût s'est corrompu. L'esprit de singularité a pris la place du naturel, du simple & du beau. Nous avons créé des genres bizarres ou frivoles, qui ne seront certainement jamais approuvés ni imités dans les siècles suivans. Un jour que le

bon goût renaîtra, les *Songes* du P. Oudin (1) charmeront encore nos Poëtes & les gens d'eſprit; tandis que les Romans, les ſatyres perſonnelles & tant d'autres écrits futiles & pernicieux, qu'un petit goût de mode met aujourd'hui trop en faveur, ſeront mépriſés & tomberont dans l'oubli.

Les détails *minucieux* qui font à la vérité le ridicule le plus frapant de l'érudition, déparent encore d'autres ſciences. La paſſion des médailles ſe tourne aiſément en un fol & dangereux entêtement: avec quelle ardeur ne voit-on pas tous les jours des Sçavans courir après la bagatelle numiſmatique? Il eſt auſſi des eſpèces de *Phyſiciens-érudits*, gravement occupés à rechercher de

(1) *Somnia.* C'eſt un Poëme très-ingénieux du P. Oudin.

petits échantillons de la nature, dont la beauté & la valeur sont de pure convention entr'eux, & dont la vaine curiosité ne perd son nom que dans leurs cabinets. Ces minuties Physiques que nos Philosophes modernes assujettissent, selon leur caprice, à divers arrangemens prétendus systématiques, comportent un ridicule bien plus sensible, que les recherches des *dattes* & la compilation des *petits faits*.

Cependant concluons que l'érudition littéraire, la science des médailles & l'Histoire naturelle seront également estimables, dès qu'on en retranchera les abus qui s'y glissent. Toutes les sciences sont à peu près sur un même niveau, étant toutes relatives à différens goûts & à diverses utilités. La différence n'est qu'entre ceux qui les cultivent: l'esprit,

les talens & les connoiſſances des hommes d'un mérite diſtingué, ne ſe trouvant jamais en chacun d'eux également proportionnés.

Le ſyſtême des connoiſſances humaines eſt ſuſceptible de pluſieurs arrangemens plus ou moins naturels. On pourroit auſſi donner aux ſciences & aux arts un ordre relatif aux plus grands avantages réels qu'ils procurent dans la ſociété civile. Mais chaque ſiècle n'exige-t'il pas encore une nouvelle diſtribution encyclopédique, par rapport au goût particulier qui regne dans un tems plutôt que dans un autre ? Il eſt des ſciences & des arts, pour ainſi dire, de mode, & qu'on a cultivés préférablement dans certains ſiècles. Ce goût varie pareillement ſuivant les différens caractères des nations. Une ſcience eſt quelquefois en honneur chez un

peuple, pendant que chez un autre elle est entiérement négligée. Il y a cent ans que l'érudition étoit cultivée en France avec autant d'ardeur que de succès ; aujourd'hui c'est la Physique, la Géométrie & l'Astronomie. Seroit-ce qu'ayant reconnu les avantages de ces sciences sur l'érudition, nous aurions décidé notre goût conséquemment à l'utilité des sciences spéculatives ? Cependant si on en croit l'Auteur d'un des meilleurs Ouvrages Philosophiques qui ayent été composés dans notre Langue (2), elles sont plus vaines qu'utiles. Le passage est trop beau pour ne pas le copier ici en entier : Bayle qui en a été frappé, assuroit qu'il aimeroit mieux avoir dit ces paroles, que d'avoir fait plusieurs volumes.

(2) La Logique, ou l'Art de penser. *Voy.* le premier Discours, qui est à la tête de ce Livre.

» Non-ſeulement ces ſciences » ont des recoins & des enfoncemens fort peu utiles ; mais elles » ſont toutes inutiles, ſi on les » conſidère en elles-mêmes & » pour elles-mêmes. Les hommes ne ſont pas nés pour employer leur tems à meſurer des » lignes, à examiner les rapports » des Angles, à conſidérer les » divers mouvemens de la matière. Leur eſprit eſt trop grand, » leur vie trop courte, leur tems » trop précieux pour l'occuper à » de ſi petits objets ; mais ils ſont » obligés d'être juſtes, équitables, judicieux dans tous leurs » diſcours, dans toutes leurs actions & dans toutes les affaires » qu'ils manient, & c'eſt à quoi » ils doivent particuliérement » s'exercer & ſe former. «

Je ne prétens donner au Public ni une vie, ni un éloge du P. Qu-

din; c'est plutôt un recueil de quelques Mémoires littéraires, où je fais entrer l'histoire des Ouvrages, les sentimens & les réflexions de ce Sçavant. Pendant dix-huit ans que je l'ai connu, j'ai toujours admiré sa modestie, sa douceur & sa profonde érudition. Ami des gens de Lettres, il partageoit avec eux ses riches connoissances, & n'a jamais prêté sa plume à cette critique austère, qui découvre rarement les défauts d'un Ouvrage sans en blesser l'Ecrivain. Les Sçavans, disoit-il, doivent éviter ces démêlés littéraires, qui les emportent au-delà de leur objet principal, & qui leur dérobent un tems considérable : d'ailleurs il ne résulte guère de ces combats que de petits écrits pleins de chaleur & de fiel, qui sans tourner à l'avantage des Lettres, deshono-

rent

rent presque toujours leurs Auteurs.

Ces sentimens & cette conduite lui avoient acquis d'illustres amis, auxquels je n'ai pû refuser des éloges justement mérités : j'ai osé louer, dans un siècle où la satyre se déchaîne ouvertement contre le mérite, où l'on tourne la science en ridicule, où des esprits superficiels ne rougissent pas de se déclarer ennemis des gens à talens, & de s'opposer aux progrès des Lettres & des Arts. Ce sont ces petits tyrans qui ont introduit sur notre Parnasse, & jusques dans la République des Lettres, un je ne sçais quel jargon précieux & ridicule, que bientôt on ne pourra plus entendre qu'à l'aide d'un nouveau Dictionnaire néologique. Non-seulement nos Ouvrages de mode en sont infectés : il s'est

même glissé dans la Chaire & au Barreau ; mais ce qui doit paroître encore plus étonnant, c'est que les écrits mêmes des *Erudits* & des Philosophes de nos jours soient parsemés de ces fleurettes bizarres.

Parmi les Ouvrages du P. Oudin, j'ai choisi des sujets historiques & littéraires qui ont donné lieu à quelques Dissertations ; j'y ai inséré des anecdotes & des discussions critiques : j'ai fait plus, je me suis quelquefois engagé dans des digressions assés longues ; mais qui ne seront pas trouvées telles, si elles peuvent instruire ou amuser. On doit mettre surtout au nombre de ces écarts l'article qui contient la Vie & le Catalogue raisonné des Ouvrages de M. l'Abbé Germain, avec une Lettre concernant M. l'Abbé de Longuerüe.

Quoique je n'aye pas précisément entrepris, je le répète encore, d'écrire la Vie du P. Oudin, je n'ai pû me dispenser de donner une juste idée de ses occupations littéraires. J'ai renfermé dans cinq Tables exactes ses écrits les plus considérables, ainsi que les moins importans; les imprimés; ceux qui sont restés manuscrits; les productions de divers Auteurs auxquelles il a eu part; ses Ouvrages perdus, & même les différens sujets qu'il s'étoit proposé de traiter, & dont il n'a jamais formé que le plan.

La matière de ces deux derniers Articles paroîtra peut-être d'abord un objet de vaine curiosité. Cependant on ne regarde pas aujourd'hui comme un travail inutile les recherches de quelques Littérateurs sur une infinité de Livres perdus. A l'égard

des ſimples deſſeins d'Ouvrages, Théod. Janſ. d'Almeloven nous a laiſſé une Bibliothèque de ceux que pluſieurs Auteurs avoient promis : on n'eſt pas fâché qu'il nous en ait conſervé la mémoire, & principalement d'y trouver les Lettres de George-Jérôme Volſchius, qui a paſſé une partie de ſa vie à écrire l'Hiſtoire des Ouvrages qu'il eſpéroit de mettre au jour, & qui n'ont preſque jamais exiſté que dans ſon imagination. Qu'on liſe le Catalogue hiſtorique de ceux du ſçavant Fourmont l'aîné (3), on y verra une diſtribution fort étenduë, non-ſeulement des Livres qu'il a publiés, mais encore de ceux qu'il a laiſſés manuſcrits, de quelques-uns commencés, & de pluſieurs autres dont il n'avoit conçu que le projet : cependant je m'imagi-

(3) Imprimé à Amſterdam, 1731. in-8°.

ne que les amateurs de l'Histoire littéraire n'en ont trouvé le détail ni singulier, ni ennuyeux.

Au reste je me fais un devoir & un honneur de marquer ici publiquement ma reconnoissance aux gens de Lettres, de qui j'ai reçu des secours & des éclaircissemens : je ne dissimulerai pas que j'ai profité surtout avec plaisir des lumières & des conseils de M. Melot, de M. l'Abbé Goujet, du R. P. Courtois Jésuite, de M. l'Abbé Joly, & de M. l'Abbé Boillot : heureux, si j'ai sçu bien saisir leurs idées, & employer utilement leurs sçavantes & judicieuses Observations!

# TABLE

Des Articles de ce Volume.

*PREFACE*, pag. j

ARTICLE I. *Abrégé de la Vie du P. Oudin*, 1

ART. II. *Remarques critiques & littéraires*, 16

Suite de l'Article précédent. *Conversations, anecdotes, sentimens, observations, jugemens critiques*. 49

ART. III. *Les gens de Lettres avec lesquels le P. Oudin a été en relation*, 78

ART. IV. *Conférences Académiques*, 96

ART. V. *Poësies du P. Oudin*, 110

ART. VI. *Denys Petau & Claude Saumaise*, 119
ART. VII. *De la Formule* ſub Aſciâ, 140
ART. VIII. *Bibracte*, 156
ART. IX. *Mémoire ſur la Vie & les Ouvrages de M. l'Abbé Germain, Licentié en Théologie de la Faculté de Paris*, 190
ART. X. *Les Ambrons*, 211
ART. XI. *Gloſſaire Celtique*, 232
ART. XII. *Vie de M. le Préſident Bouhier, par le P. Oudin*, 238
ART. XIII. *Bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie de Jeſus*, 246
ART. XIV. *Ouvrages imprimés du P. Oudin*, 258
ART. XV. *Ouvrages manuſcrits du P. Oudin*, 283

ART. XVI. *Ouvrages auxquels le P. Oudin a eu part*, 305

ART. XVII. *Plagiat furtif. Ouvrages du P. Oudin perdus*, 324

ART. XVIII. *Projets d'Ouvrages*, 335

ART. XIX. *Extraits & Fragmens de Lettres*, 357

Fin de la Table des Articles.

*MÉLANGES*

# MÉLANGES
## HISTORIQUES
## ET
## PHILOLOGIQUES.

### ARTICLE I.

*Abregé de la Vie du Père Oudin.*

FRANÇOIS OUDIN nâquit à Vignorix (1) le premier Novembre 1673. Dès son bas âge ses parens l'envoyerent à Langres, où il commença ses études avec des succès

(1) Vignorix, ou Vignory : *Vangio Rivus*, selon le P. Oudin. *Vangiones*, peuple de la Gaule Belgique, & originaire de la Germanie. Papyre Masson, & quelques autres Au-

si rapides & si brillans, que Jean Oudin son oncle, Chanoine de la Cathédrale de cette ville, homme d'un vrai mérite, voulut cultiver lui-même les heureuses dispositions du jeune Oudin, & prendre soin de son éducation. C'est principalement dans le cours de ses Humanités qu'on s'apperçut qu'il étoit doué de cette faculté précieuse, si né-

teurs disent *Vannori*. *Ris*, *Rio* Ruisseau; c'est donc Ruisseau du *Vanno*, & aujourd'hui du *Vigno*. Le fameux *Delrio* s'appelloit véritablement du Ruisseau.

» Le Vannori a pris son nom des avantures » d'un prodigieux géant : ce ruisseau s'enfle si » fort en hyver, qu'on ne le passe à gué qu'a» vec danger ; c'est le premier que reçoit la » Marne, tout plein de poissons. « *Voy.* Coulon, *Rivières de France*, *part.* 1. *pag.* 94.

Vignorix, Bourg de France (Ville, selon quelques-uns) dans la Champagne, Election de Chaumont, Diocèse de Langres, Parlement de Paris, Intendance de Châlons, contient 800 habitans. *Voy. Diction. de la France.*

» C'étoit une ancienne Baronnie, qui fut éri» gée en Comté l'an 1555, en faveur d'un Sei» gneur de la maison de Quinquempoix-d'Am» boise, possédée auparavant par des Barons du » nom de Vignorix. « Voy. Diction. Geograph. de Bruzen de la Martinière.

ceſſaire aux Sçavans, d'une mémoire admirable qu'il exerça utilement dans ſa jeuneſſe, & qu'il orna depuis des plus belles connoiſſances. M. Dacier remarque dans ſon Diſcours ſur Platon, que ſous le regne de Trajan, les Dialogues de ce Philoſophe étoient encore ſi eſtimés à Rome, qu'on les faiſoit apprendre par cœur aux enfans, pour les réciter à table dans les feſtins; mais cette coutume ne dura pas long-tems: en effet n'étoit-il pas ridicule de charger leur mémoire de ces pièces ſublimes, qui étant fort au-deſſus de la portée de leur eſprit, ne devoient faire ſur eux par conſéquent que de très-légères impreſſions? Jean Oudin ſe ſervit d'une autre méthode, peut-être moins agréable à ſon élève, mais dont il ne pouvoit manquer de retirer des avantages bien plus conſidérables. C'étoient des phraſes Latines, choiſies dans les Auteurs claſſiques, & des Dictionnaires preſqu'entiers qu'il falloit retenir par cœur. Sa mémoire ſe fortifiant de plus en plus, il eſſaya d'apprendre une partie de la Bible avec pluſieurs paſſages des meilleurs Commentateurs de l'Ecriture Sainte; & cette entrepriſe har-

die lui réussit au-delà même de ses espérances.

Il prit insensiblement un goût vif pour l'étude des Sciences & des Belles-Lettres : les talens se développerent, & l'oncle eut en même-tems la satisfaction de voir naître dans le cœur de son neveu l'amour de la vertu, & le dessein de se consacrer à Dieu. Ayant fini son cours de Philosophie, François Oudin entra au Noviciat de Nancy le 13 Octobre 1691, avec l'agrément de son oncle, qui lui laissa par son Testament une pension de 400 livres, à condition néanmoins qu'il fixeroit son séjour à Paris, ou à Dijon, de peur que trop de dissipation ne l'empêchât de cultiver ses talens. Par la suite le Père Oudin choisit la maison de Dijon, où il fit sa profession solennelle des quatre vœux, le 2 Février 1707.

Après y avoir enseigné les Humanités, il régenta la Rhétorique à Langres : delà on l'envoya à Pont-à-Mousson, où il employa quatre ans à étudier la Théologie. Au milieu de son cours Théologique, il fut appellé à Strasbourg, avec quelques autres sçavans Jésuites, par le P. Jean Dez, alors Recteur du Collège

(2), pour le projet d'un grand Ouvrage, qui n'a jamais eu lieu. On y offrit au P. Oudin une chaire de Rhétorique ; mais étant tombé malade dans cette ville, dont l'air étoit contraire à sa santé, il retourna à Pont-à-Mousson, où il soutint avec distinction en 1703, son grand Acte de Théologie. Le cours de ses études fini, il alla recevoir les Ordres à Trèves, & revint au Collège de Dijon : il y rentra dans les exercices de la Rhétorique, & fit pendant quinze années consécutives la classe du soir, c'est-à-dire, les leçons de poësie. Ceux qui ont eu le bonheur d'être ses disciples, assûrent qu'il avoit un talent particulier pour bien élever la jeunesse. Ce qui dégoûte souvent de l'étude, & ce qui la rend infructueuse, ce sont les fausses & pénibles méthodes : un plan bien formé & exécuté avec soin, rend le travail utile & agréable ; double avantage que trouverent les Ecoliers du P. Oudin dans les différentes manières d'étudier qu'il leur

(2) Supérieur du Séminaire Episcopal, & en quelque sorte Directeur de l'Université de Strasbourg, mort le 12 Septembre 1712. *Voy.* les Mém. du P. Niceron, *Tom.* 2. *pag.* 333.

donnoit. Son zèle pour leur éducation devint ſi ardent, qu'en 1714 il deſtinoit une bonne partie de ſa penſion à ſoulager la miſère de quelques-uns d'eux, aimant mieux ſe priver lui-même d'acheter des Livres : car c'eſt le louable uſage qu'il faiſoit de ce revenu.

La Théologie poſitive que le Père Oudin profeſſa pendant quinze autres années, fit quelque diſtraction à l'étude des Belles-Lettres. C'eſt dans la Somme de S. Thomas, qui fut toujours ſon Auteur favori, qu'il prit l'ordre, la méthode, & cette chaîne de diviſions, dont il s'eſt ſervi dans ſes ouvrages Théologiques. Il auroit ſans doute achevé ſes Commentaires ſur l'Ecriture Sainte, ſi ſes Supérieurs ne l'avoient employé au grand Ouvrage qui l'a occupé tout le reſte de ſa vie ; cette ſçavante Bibliothèque des Ecrivains Jéſuites, que ſes infirmités l'ont empêché d'achever, & de publier dans le tems qu'il s'étoit preſcrit.

L'amour de la retraite & de l'étude ne lui permirent pas d'entreprendre de grands voyages : il paſſa quelques mois à Autun, & un plus long tems à Ver-

tun, où la Bibliothèque de M. d'Hallencour lui fut ouverte, pendant qu'il travailloit sous les yeux de ce Prélat au Bréviaire de son Diocèse. Un voyage à Lyon & deux autres à Paris (3), firent connoître le mérite du P. Oudin. A Paris, il se trouva aux conférences du Journal de Trévoux ; dans l'une & l'autre ville, il vit les Sçavans, & ne put se refuser aux engagemens de plusieurs relations littéraires, où il donna toujours des preuves de l'étenduë de ses lumières & du caractère le plus obligeant.

Sans entrer ici dans un détail exact des différens genres d'étude du Père Oudin, je dois au moins parler de ceux où il s'est particuliérement distingué. La propriété des mots Latins fut le premier objet de ses recherches. Il n'ignoroit pas que l'unique moyen pour bien écrire en cette Langue, est d'en connoître parfaitement le caractère & les finesses. C'est dans les mêmes vûes que le P. Maffée, dont le style est si pur & si beau, avoit entrepris un prodigieux ouvrage sur la matière

(3) Son séjour à Paris en 1713, ne fut que de huit mois, & de six en 1739.

Grammaticale, où il vouloit fixer le tems de l'origine des mots Latins, & celui où ils avoient été en uſage, en indiquant les Orateurs, les Poëtes, les Hiſtoriens & les Philoſophes qui les avoient employés. Le P. Oudin, qui dans la première ardeur de ſes travaux littéraires ſe levoit quelquefois à deux heures du matin pour étudier, avoit acquis une ſi grande facilité d'écrire en Latin, que cette Langue lui étoit devenuë plus familière que la Françoiſe même. A l'exemple de M. de la Monnoye, il s'adonna un peu tard au Grec ; mais ce fut avec tant d'ardeur, qu'il ſe trouva bientôt capable de faire des vers en cette Langue : c'eſt ce qu'il a lui-même avoué dans des Hendécaſſyllabes à M. de Berbiſey, ſon illuſtre Mécène (4) :

*Dixi non ſemel omnibus Camœnis*
*Argivis, Latiiſque, Celticiſque, &c.*

Le Père Oudin ſçavoit encore très-

(4) Ancien premier Préſident du Parlement de Dijon. Ce vertueux Magiſtrat, qui a toujours favoriſé les Lettres, protégé l'homme de bien, partagé ſa fortune avec l'indigent, s'eſt

bien l'Espagnol, le Portugais, l'Italien & l'Anglois.

Ses vers ne comportent pas seulement les beautés du style poëtique, & toutes les finesses de l'art : on y sent aussi l'élévation de génie, la force des pensées, soutenuës par des idées nobles, des images brillantes & des tournures heureuses.

L'étude de l'Histoire & de la Critique, ou, si l'on veut, ce genre d'érudition qui embrasse toutes le parties de la littérature, ouvrit une nouvelle carrière au P. Oudin, qui réunissoit les qualités propres à former un excellent Critique ; une belle mémoire, beaucoup de pénétration & de justesse dans l'esprit, l'usage des Langues, une grande connoissance des Auteurs anciens & modernes, & l'amour du travail, cette ardente passion qui met en œuvre les talens.

L'Écriture Sainte ; les Commenta-

acquis l'amour & le respect de ses concitoyens, qui lui donnent aujourd'hui si justement, & lui conserveront à jamais le titre de Père de la Patrie. M. de Berbisey a fondé les prix du Collège des Jésuites de Dijon : il a donné de grands biens à l'Hôpital de cette Ville, &c.

teurs, les Saints Pères, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & la Théologie n'exercerent pas moins ſa critique. Trois grands Docteurs dont il ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les ouvrages ſous différens rapports, furent ſes maîtres & ſes modèles : S. Auguſtin, S. Jean Chryſoſtome & S. Thomas. Dans l'un brillent l'eſprit & la belle érudition ; dans l'autre l'éloquence ; dans le troiſième c'eſt le jugement, avec une ſcience profonde de la Théologie.

Le P. Oudin ne fut jamais ſcrutateur des petites merveilles de la nature : il trouvoit je ne ſçais quoi de puérile dans les amuſemens de la Phyſique moderne, & ſe plaiſoit quelquefois à badiner de ces pénibles recherches, & de ces arrangemens ſomptueux de coquillages, de productions marines, de pétrifications, d'inſectes, de végétaux & de minéraux : objets de vaines curioſités, dont Ariſtote, ſon héros & ſon guide en Philoſophie, avoit fait, prétendoit-il, les principales découvertes. Que nos Naturaliſtes qui veulent s'en attribuer l'honneur, parcourent les Ouvrages de ce grand Hiſtorien de la nature ; ils ſeront étonnés, & ſans doute

honteux d'y trouver presque tous ces phénomènes, auxquels ils ne font que redonner un petit air de nouveauté, par des détails de minuties indignes de l'occupation du vrai Philosophe. Cependant ces frivolités, le croiroit-on ? ont fourni matière à de nouveaux systêmes, dont la singularité est peut-être le moindre défaut. Le P. Oudin considéroit la Philosophie sous un autre point de vûe ; il en rapportoit tous les principes à un être intelligent & souverain, & ne voyoit dans l'ordre admirable de la nature, que la puissance, la sagesse & la bonté de son Créateur.

Il est assés ordinaire aux Sçavans, dans le cours de leurs longs & pénibles travaux, d'éprouver des satiétés & des dégoûts, dont ils ne guérissent qu'en faisant diversion. Le P. Oudin n'en fut pas exemt ; il étoit assés souvent forcé de substituer à la lecture quelques amusemens utiles : l'arrangement de ses médailles l'occupoit alors. Le Père Panel (5) ayant fait en 1742 un

(5) Alexandre-Xavier Panel, né le 10 Septembre 1699. C'est le seul Jésuite François qui soit aujourd'hui à la Cour de Madrid : il est

voyage numifmatique, s'arrêta au Collège de Dijon, où il examina les reftes du médailler du fameux Père Chifflet (6), dans lequel le P. Oudin a jetté d'affés belles fuites. Cet examen donna lieu à des conférences & des difcuffions fur divers points d'Hiftoire & d'Antiquité. Plufieurs fentimens du P. Panel, qui vouloit expliquer philofophiquement les médailles, fournirent au P. Oudin de ces obfervations critiques fi néceffaires à la recherche & à la découverte de la vérité. Au refte les Ouvrages du P. Panel l'ont déja fait connoître pour un de nos plus fçavans Antiquaires : de quelle utilité ne feroit pas la nouvelle édition d'Adolphe Occo qu'il prépare depuis long-tems, ainfi que fon Hiftoire des Machabées prouvée par les médailles ? Je remarquerai en paffant que le P. Oudin, qui lifoit toujours la plume à la main, n'a jamais

Précepteur des Infans, & Garde du Cabinet du Roi d'Efpagne.

(6) Pierre-François. M. Colbert l'avoit mandé pour mettre en ordre les médailles du Cabinet du Roi, mais dans un tems où ce Père, déja vieux & infirme, ne put vaquer à cet honorable emploi.

chargé de notes aucun de ses Livres, strictement astraint à la règle qui défend aux Jésuites de les broder, & d'en user comme à titre de propriété.

Si la force du tempérament, jointe aux avantages de la sobriété, sauva le P. Oudin de ces maladies qu'engendre & que fomente ordinairement la vie sédentaire, plusieurs maux habituels dans sa jeunesse (7), & les infirmités qui l'accablerent sur la fin de ses jours, exercerent sa patience par les épreuves les plus rudes : cependant il en triompha avec tant de courage & de constance, que souvent les plus vives douleurs n'ont pas même interrompu l'assiduité de son travail. On sçait que la retraite & l'étude donnent presque toujours aux gens de Lettres une humeur chagrine & sauvage, qui les rend insociables. Le P. Oudin conserva dans le fond du cabinet la douceur de son caractère, la politesse des mœurs, & cette tendresse de sentiment, qui lui acquirent l'amitié de tant de gens de mérite.

La modestie, rarement compatible avec la supériorité des talens, lui

(7) Il en attribuoit la cause à sa naissance prématurée ; il étoit né dans le septième mois.

étoit une vertu naturelle : né ſimple & preſqu'uniquement ſenſible aux charmes de la ſolitude, il préféra la tranquillité de l'état médiocre, à l'honneur des premières places. Envain le Général lui propoſa-t'il des poſtes diſtingués ; *ſumma à me expectes* : que diroit-on de vous & de moi, mon Révérend Père, lui répondit-il avec humilité, ſi je les acceptois ? Cependant l'indifférence philoſophique n'étoit pas le principe de cette humilité : fondée ſur des ſentimens de Religion & ſur l'eſprit de piété, elle avoit un caractère plus ſolide, & un motif plus grand & plus louable. Pénétré de ces ſentimens, il partageoit ſon tems entre la prière & l'étude ; appliqué par obéiſſance à l'important Ouvrage dont ſes Supérieurs l'avoient chargé, il ſanctifioit ſon travail par de fréquens exercices de piété, pour ſe diſpoſer à la mort qu'il avoit continuellement préſente, & dont il avoit toujours aimé à s'entretenir. L'approche de ce moment terrible pour tant d'autres ne l'effraya point. Peu de jours après avoir été attaqué d'une hydropiſie de poitrine, il demanda les derniers Sacremens, qu'il

reçut avec cette dévotion édifiante, dont il avoit donné le bon exemple pendant sa vie : les circonstances en sont trop remarquables pour les passer sous silence. » Mon R. Père, dit-il, en » s'adressant au Recteur du Collège, » comme la foiblesse où je me trouve » ne me permet pas de lever les mains » au Ciel pour implorer les miséricor- » des de Dieu, je vous supplie de le » faire pour moi. «

Après cette sainte cérémonie, quelques Jésuites étant restés auprès du P. Oudin : » Mes Pères, leur dit-il enco- » re, je meurs convaincu démonstrati- » vement des vérités de ma Religion ; » c'est ainsi que j'ai toujours pensé, & » tels sont mes derniers sentimens. » C'est pourquoi, si après ma mort on » s'avisoit de parler de moi, rendés pu- » bliquement ce témoignage à ma mé- » moire ; dites que je meurs Chrétien, » sincérement soumis & attaché aux » décisions de l'Église. «

La mémoire du P. Oudin, qui depuis trois ou quatre ans s'étoit affoiblie, & qu'il recouvra comme par une grace spéciale de Dieu quelques mois avant sa mort, devint si lumineuse surtout à

ses derniers momens, qu'il récitoit par cœur tous les Pseaumes sans hésiter, & qu'il se rappelloit une infinité de passages de l'Ecriture Sainte. Enfin, la poitrine s'étant remplie, il mourut après une agonie de dix-huit heures, le Vendredi 28 Avril 1752, à huit heures du matin, dans la 79e. année de son âge, & la 61e. de son entrée dans la Compagnie.

## ARTICLE II.

*Remarques critiques & littéraires.*

LA plûpart des Sçavans prennent plaisir à jetter sur le papier quelques-unes de leurs pensées, des observations & des fragmens de critique. Ce ne sont pas toujours des pièces de rebut, & souvent même il y a plus d'agrément, de saillie, d'esprit & de liberté, que dans les réflexions faites pour être enchaînées, & pour prendre place par ordre dans un corps d'Ouvrage. J'avoue que ces petites productions n'ont ordinairement rien de léché; mais on y trouve du moins beaucoup de naturel,

&

& toujours je ne sçais quoi de singulier qui ne déplaît pas. Les Recueils connus sous le titre d'*Ana*, dont la République des Lettres est inondée, offrent surtout des anecdotes, qui ont de grands attraits pour les Philologues. C'est à ceux qui en dépouillent les porte-feuilles des Sçavans, de faire un choix judicieux, & d'y laisser ces minuties littéraires, que les grands hommes mêmes s'amusent quelquefois à recueillir. Il est encore des traits hardis, qui ne se sont conservés dans ces archives secrettes, que par goût de curiosité, sans dessein de les exposer au jour: il faut entrer dans la sage attention de l'Ecrivain, & qu'un prudent Editeur ne soit jamais tenté de les tirer de l'oubli. Cependant ces précautions ne sont pas à prendre généralement pour toutes ces sortes de compilations. Il en est d'agréablement variées, & faites avec beaucoup de soin, où brillent le goût, le discernement, une belle érudition, & des réflexions solides. J'ai eu occasion de voir un *Buheriana*, dont chaque article comporte le mérite de ces différentes qualités. L'illustre Magistrat qui l'avoit formé dans ses momens de

loiſir, y a mêlé des ſujets importans à quelques autres plus agréables, d'une façon digne de ſon goût & de ſa ſcience profonde.

Quoique le P. Oudin n'eſtimât pas infiniment les collections littéraires, ſurtout celles que nos François connoiſſent ſous le nom d'*Ana*, il ne crut pas devoir laiſſer perdre des penſées & des traits d'Hiſtoire & de Critique, dont il aimoit à ſe reſſouvenir. J'en avois retenu quelques-unes de celles qu'il me citoit par fois dans la converſation ; mais m'ayant un jour avoué confidemment, qu'il avoit parmi ſes papiers des Mêlanges littéraires qu'on pourroit appeller un *Oudiniana*, je lui marquai une vive curioſité de les parcourir, & après quelques inſtances, il m'accorda la ſatisfaction de voir ce Recueil, & même la permiſſion d'en tirer quelques morceaux qui méritent d'être lûs. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un homme de goût & d'eſprit ſe chargeât de revoir & de choiſir quelques-unes de ces petites pièces détachées ; on en pourroit former un volume, auquel les Littérateurs feroient certainement un accueil favorable.

I.

On trouve dans un Glossaire Latin qui est à la tête du troisième volume de l'Histoire de Paris, *Aristotelici dies*: jours destinés à l'étude de la Philosophie. *Præter lectiones ordinarias, bonum erit habere aliquem præceptorem pro diebus Dominicis, festis & Aristotelicis, qui certis horis legat aliquid de moralibus, vel de Grammaticâ, Rhetoricâ, vel Poëticâ.* Le P. Lobineau, ou tout autre compilateur de ce Glossaire, n'a pas entendu cet endroit. *Dies Aristotelici*, sont les jours de congé. En Flandres, le jour de congé s'appelle encore le jour d'Aristote. Le texte fait voir ce que je dis (1). *Habeantur bini & docti præceptores, qui diebus consuetis sine intermissione legant.* A ces leçons, qui se doivent faire les jours ouvriers, *diebus consuetis*, est opposée cette leçon ordinaire faite par un maître particulier les jours de Dimanche, de fête & de congé; *dies Aristotelici* sont mis avec les *Dominici & festi*. On lit plus haut (2) : *Compellendi omnes, præsertim de dormitorio . . . . . . . . . ad fre-*

(1) Tom. 3. pag. 181.
(2) Pag. 174.

*quentandam facturam Poëtarum seu Rhetoricorum lectionem, quam diebus non legibilibus, maximè festivis, in Collegio deesse nolumus; præcipientes præsertim & Magistro studentium, ut de sufficiente lectore hujusmodi artis in Collegio provideant.*

II.

Un Allemand qui avoit fait le voyage de Paris, étant de retour, & racontant ce qu'il avoit vû de singulier, disoit : *vidi docentem Petavium, & discipulos dormientes.* Le P. Petau enseignoit alors la Théologie positive, que l'on appelloit la *Sopitive.*

III.

Le style du P. Petau étant bien rempli, & marchant toujours à périodes mesurées, convient mieux à de grands Ouvrages : celui du P. Sirmond plus leste & plus dégagé, est aussi plus propre à des notes & à des dissertations. Ce dernier ne s'est guère appliqué à autre chose ; ce qu'il a écrit en ce genre peut servir de modèle. C'est une réflexion qu'en ma jeunesse j'ai oui faire à M. de la Monnoye, & dont j'ai reconnu la vérité en lisant les ouvrages du P. Sirmond.

Pour l'ordinaire, dans une première dissertation un Auteur épuise son sujet ; d'où il arrive que les répliques ne sont que des redites ennuyeuses des mêmes choses que l'on a déja lûes, ou des reproches personnels & des injures qui causent encore plus d'ennui. Quand le P. Sirmond faisoit une Dissertation, il réservoit toujours quelque chose pour mettre dans ses réponses, au cas qu'il fût obligé d'en faire ; mais quand il avoit épuisé son sujet, il laissoit crier son homme, sûr que le Public lui rendroit justice ; & c'est ce qui est arrivé.

## IV.

*Caroli Alphonsi* du Fresnoy, *de Arte Graphicâ Liber.* Cet Ouvrage ne contient que 549 vers. J'avois commencé à le lire, & je l'avois quitté deux fois, ne pouvant pousser ma lecture au-delà des trente premiers vers. Enfin j'en suis venu à bout, & j'ai réflechi sur ce qui m'avoit causé ce dégoût : une expression basse, rampante, obscure, pleine de solécismes contre la Grammaire & la Prosodie ; une manière sèche, sans digression, sans agrément : les préceptes sont jettés les uns sur les autres, à

peu-près comme les règles de Jean Despautère. C'est dommage que l'Auteur, qui entendoit bien la Peinture, ait été si mauvais Poëte ; s'il avoit sçu l'art d'écrire en vers, au lieu d'un Livre, il en auroit fait du moins quatre, qu'il eût embellis d'une infinité d'ornemens qui pouvoient se trouver dans le fonds de son sujet : il en auroit fait un Poëme gracieux, tandis qu'il n'a donné qu'un amas d'assés mauvais Latin.

V.

Camillo Baldi a fait un Traité, dans lequel il montre comment par une Lettre missive on peut connoître le naturel de celui qui l'a écrite. *Trattato come da lettera missiva si conoscano la natura e qualita dello scrittore.* Il y a de bonnes choses dans cet ouvrage imprimé à Milan 1625. On y voit (*chap.* IV. *pag.* 24.) que les Génois ne parlent que du bout des lèvres, & de la pointe de la langue ; les Florentins prononcent du gosier ; les Vénitiens prononcent lentement, & dans leurs mots ont force voyelles ; à Boulogne, on aime les consonnes ; les Siennois changent le Z en SS ; & les Piémontois en TT. Il y en a qui chan-

gent le G en Z. On dit du pays de Gènes, qui est sec & montagneux : *Montagne senza legna ; Mare senza pesce.* Ce Traité peut être lû, quand on n'a rien à faire.

## V I.

Jacques d'Auzoles la Peyre, fils de Pierre d'Auzoles, & de Marie Fabry d'Auvergne, est un vrai modèle d'originalité. Dans son Epiphanie, imprimée à Paris en 1638, il soutient que les trois Mages étoient Melchisedech, Henoc & Hélie ; & que les présens qu'ils apporterent, furent les prémices qu'Abraham avoit données à Melchisedech. Son Épître dédicatoire est fort singulière : on y apprend l'histoire de la pension de cent pistoles, qui lui fut accordée par l'assemblée du Clergé en 1626, & retranchée en 1636. On voit quels étoient les Prélats de cette dernière assemblée ; la taxe des Bulles de l'Archevêché de Rouen est de vingt-quatre mille livres, comme à Tolède. Le schisme d'Angleterre a ôté à l'Archevêque de Rouen deux cens cinquante mille livres de rente, à ce qu'il dit ; & le premier qui ait parlé des corps des trois

Mages qu'on a à Cologne, est Guillaume de Neubrige en 1200.

## VII.

On diroit que Vossius le père a eu en vûe Saumaise, lorsqu'il a fait le portrait de certains Critiques pleins de vanité, *quibus nihil jucundius, quàm satyrico sale veteres pariter ac juniores defricare; ac dum nunc librariorum, nunc criticorum priorum errores ostendere volunt, potiùs ostendunt suos* (3).

## VIII.

Quelques personnes ont désapprouvé cette expression que j'ai employée dans une de mes Hymnes sur la création : *Nihil fit omnia.* Elle me parut d'abord heureuse, & même sublime; & je n'ai pas changé de sentiment. Thomas Brown a dit sur le même sujet : rien est devenu quelque chose (4). M. l'Evêque de Verdun ayant communiqué mes Hymnes à M. de Fontenelle, & lui en ayant demandé son sentiment, il répondit ainsi au Prélat (5) : „ Je les

(3) De Philos. C. XXI. §. 8.
(4) Part. I. N. 36.
(5) Du 30 Septembre 1720.

„ ai-

» ai lûes d'un bout à l'autre avec beau-
» coup d'attention : je trouve que le
» beau y domine ; mais il y a quelque-
» fois de l'obscur, du dur ; & méme, si
» j'osois, je soupçonnerois quelques
» expressions de n'être pas assés Lati-
» nes. Par exemple, les deux premiers
» vers de la première :

» O ! qui diurno *promoves*
» Solem *paratum* lumine.

» Ce *promoves* & ce *paratum* ne me
» paroissent ni fort intelligibles, ni fort
» Latins, pour ce qu'ils veulent dire.
» Cependant je ne suis pas assés Latin
» moi-même, pour m'engager à soute-
» nir Thèse contre l'Auteur, qui assu-
» rément est plus habile que moi. Un
» plus grand détail de critique me me-
» neroit trop loin, je n'en ai guères le
» loisir ; & d'ailleurs je hazarderois vo-
» lontiers telle chose en parlant, que
» je n'oserois écrire. Mais j'insiste prin-
» cipalement sur l'obscurité de quel-
» ques endroits, & rien ne me paroît
» plus contraire à la nature d'Hymnes
» Ecclésiastiques, qui doivent être
» chantées par des gens peu sçavans

» pour la plûpart, & entenduës par un
» nombre d'autres qui ne le ſont pas
» davantage : ſi l'Auteur réforme ces
» endroits-là, tout l'ouvrage ſera de
» la grande beauté. «

*O ! qui diurno promoves*
*Solem paratum lumine.*

Eſt-il poſſible que M. de Fontenelle ne ſçût pas que *paratus* eſt le même qu'*inſtructus* ? Virgil. Æn. lib. II. v. 799, *animis opibuſque parati* ; & que *promovere*, c'eſt pouſſer, faire avancer ? Cela poſé, le Poëte repréſente le Soleil ſous la main de Dieu, qui le ſoutient dans ſon cours, & qui lui donne la lumière qu'il répand. Quelque Critique auroit peut-être dit que la phraſe eſt trop claire, que c'eſt un pur galliciſme, & que le faiſeur d'Hymnes a rendu idiotiquement l'expreſſion vulgaire : le Soleil paré de la lumière dont il brille pendant le jour. Mais enfin la phraſe eſt originairement Latine. On croira peut-être que M. de Fontenelle n'a pas vû le ſens, parce qu'il ne connoît point de Soleil qui porte la lumière, ou qui ait un mouvement

de progression. Il pensera ce qu'il voudra ; mais un faiseur d'Hymnes est en droit de parler du Soleil, comme en parle l'Ecriture Sainte.

I X.

Les adorateurs de Saumaise citent avec affectation ce compliment que lui fait Scaliger (6) : *nunquam ab Epistolis tuis discedo, nisi doctior*. Ils devroient faire attention que le même Scaliger (7), parlant d'Heinsius encore jeune, dit : *noli putare illum juvari ope nostrâ ; ego potiùs eo utor Magistro*. Ceci a moins l'air de compliment. Saumaise regardoit Heinsius comme un ignorant, malgré ce beau témoignage.

X.

M. Huet, à la tête de son *Traité Philosophique de la foiblesse de l'esprit humain*, n'avoit pas mis son nom : il s'étoit déguisé sous celui de *Théocrite de Pluvignac, Sieur de la Roche*. Ces trois mots reviennent, quant à la signification, à ceux-ci : *Pierre Daniel Huet*. *Théocrite* en Grec dit la même chose que *Daniel*

(6) Epist. 148.
(7) Epist. 72.

en Hébreu, *judicium Dei. Pluvignac*; c'eſt *Huet*, habillé à la Grecque : Υέτὸς pluvieux. *La Roche*, c'eſt *Pierre*. Le Libraire Henri du Sauzet, dans l'Avertiſſement qu'il a mis à la tête de l'Ouvrage, dit que l'Auteur l'ayant d'abord écrit en François, le traduiſit lui-même en Latin. Quand l'Auteur auroit mis à la tête du texte Latin, que c'eſt une Traduction, je ne l'en croirois pas : l'Ouvrage a été conçu en Latin, on le ſent en liſant le texte François.

## X I.

Un Traducteur, dit Nicolo Franco (8), peut eſpérer de paſſer pour ſçavant dans l'eſprit des ignorans ; mais il doit craindre de paſſer pour ignorant dans l'eſprit des Sçavans, & c'eſt ce qui arrive d'ordinaire. Les Traducteurs & les Compilateurs ne ſont guères cités que pour être relevés ſur quelque bévûe. M. de la Monnoye auroit réuſſi dans des Traductions ; c'étoit ſon vrai talent.

## X I I.

Le Père Vavaſſeur, dans la Traduc-

(8) Dialog. 3.

tion d'une Épigramme Grecque, ayant employé le terme *gratia*, pour dire une des trois Graces dont les Poëtes parlent si souvent, M. de la Monnoye (9) desapprouva cette expression, prétendant que ce mot est inusité au singulier. Cependant il se trouve deux fois dans Horace: *Gratia nudis juncta sororibus*(10), *Gratia cum Nymphis* (11). A cette instance que je fis à M. de la Monnoye, il me répondit en m'écrivant de Paris le 20 Mars 1716. *Veteres Grammatici duo, Sosipater & Diomedes, nomen* Gratias *carere singulari dixerunt.* C'est-à-dire, que la Cour d'Honorius auroit peut-être trouvé que l'expression du P. Vavasseur n'auroit pas été conforme à l'usage du quatrième siècle; & qu'Horace & la Cour d'Auguste l'eussent approuvée.

## XIII.

Le Cardinal de Richelieu parlant du P. Joseph, disoit qu'il n'y avoit homme du monde qui pût faire la barbe à ce Capucin, quoiqu'il y eût belle prise.

(9) Menagiana. Tom. 3. pag. 46.
(10) Lib. III. Od. 19. vers. 16.
(11) Lib. IV. Od. 7. vers. 5.

Virgile ne louoit qu'en paſſant ; Voiture ne le faiſoit qu'en badinant : ce ſont les meilleurs modèles que l'on puiſſe ſe propoſer en cette matière.

## XIV.

Voſſius le père, dans le petit Livre qu'il a fait *De cognitione ſui*, dit (12) que le grand principe des Profeſſeurs dans les Univerſités, eſt celui-ci : ***Accipiamus pecuniam , & remittamus aſinum in patriam.*** Il ajoute (13) que les Profeſſeurs peuvent être réduits à trois ordres, qu'il appelle ***Apes*** , ***Fucos*** , ***Crabrones.*** Les premiers travaillent pour l'utilité publique & l'honneur du corps : les ſeconds ne ſont attentifs qu'à leurs intérêts particuliers : les troiſièmes cherchent à ſe faire valoir en déchirant la réputation de leurs collègues qui ont du mérite. Cette remarque eſt vraie & ſenſée.

## X V.

Les notes de Muret ſur Catulle ; Tibulle & Properce, ne valent pas grand-choſe ; auſſi furent-elles faites

(12) Pag. 29.
(13) Pag. 30.

assés précipitamment, comme il paroît par les Lettres de Muret à Paul Manuce. Celui-ci vouloit qu'il dît quelque chose sur des endroits que Muret n'entendoit pas, il s'en défendit : *Malo*, ce sont ses paroles, *Silentium meum, quàm audaciam culpari.* L'édition de ces trois Auteurs 1558, est pleine de fautes.

Muret dans une de ses Lettres raconte (14) d'une manière fort agréable, un tour que lui joua un de ses amis, qu'il nomme Titius : je ne sçais si c'est celui qui s'attira sur les bras le redoutable Scaliger. Ce Titius avoit fait je ne sçais quoi qui avoit déplû à Muret, lequel lui fit quelque reproche, & lui dit qu'il étoit fâché. Vous êtes donc fâché contre moi, dit Titius ; remarqués bien cette parole, elle vous coûtera cher. Le même jour, à l'heure du souper, Titius entre chez Muret ; on lui demande ce qu'il y a pour son service : il répond, je viens souper avec vous pour me réconcilier. Nous souperons ensemble, dit Muret ; mais je suis trop fâché pour vous pardonner si aisément. Tout le repas se passe sans que Muret dît un mot, quoique l'au-

(14) Fol. 87.

tre lâchât toutes ſortes de plaiſanteries. Le lendemain la choſe ſe paſſa de même; Muret tint encore ſon ſérieux. Le troiſième jour Titius dit tant de folies, qu'à la fin il fit rire ſon hôte, & ils furent bons amis.

## X V I.

Jean le Clerc, qui fait le grand Critique, eſt peut-être de tous les Ecrivains le moins exact, & celui qui eſt tombé dans des fautes plus lourdes & plus propres à découvrir l'ignorance la plus craſſe. Soit intérêt, ſoit vanité, il a voulu faire une grande multitude de Livres ſur toutes ſortes de ſujets, ſans ſe donner le loiſir d'étudier les matières, tranſcrivant ſans principes ce qu'il a trouvé dans les Ouvrages des Sçavans, & prenant leurs paroles à contre-ſens: c'eſt ce que relève Perizonius dans ſes Origines.

M. le Clerc, dans ſa Bibliothèque Ancienne & Moderne, en rendant compte des Lettres de Leonard Bruni d'Arezzo (15), obſerve (16) que Bruni

(15) Tom. XXIII. Part. 2. Art. VIII.

(16) Pag. 441.

dit à Poggio (17), que comme ce sçavant homme avoit découvert en France des Harangues de Cicéron, qu'on n'avoit point vûes depuis quelques siècles : lui Bruni avoit aussi trouvé à Arezzo une Lettre qu'il sçavoit que Poggio n'avoit jamais vûe. *In eâ non sine stomacho*, ajoute-t'il, *Tullius noster Petrarce respondet* : on voit bien qu'il y a une faute dans le pénultième mot ; mais je ne sçaurois la corriger pour le présent : c'est ce que dit ce Critique. S'il y a une faute dans ce mot, ce n'en est précisément qu'une d'orthographe : il est inutile de chercher un mot à mettre à la place de *Petrarcha* ; une courte remarque fera sentir qu'il ne doit point être changé. Parmi les Lettres de Pétrarque, on en trouve deux adressées à Cicéron, dans lesquelles, en louant l'esprit & l'éloquence de l'Orateur Romain, il blâme fort sa conduite. Quelqu'un, ou peut-être Bruni lui-même, s'étoit diverti à faire au nom de Cicéron une réponse à Pétrarque : c'est tout ce que veut dire Bruni ; l'on voit pourquoi il dit : *non sine stomacho Petrarcha respondet*. Ainsi M. le Clerc peut

(17) Dans la Lett. 3. du IV^e. Livre.

rester tranquille sur ce mot, qu'il auroit effacé, s'il en avoit trouvé un autre à peu près semblable.

XVII.

Casimir Oudin, autrefois Prémontré, étoit de la réforme de Lorraine, & avoit fait son Noviciat à S. Paul de Verdun. C'étoit un mauvais naturel, un esprit dur, féroce, sans politesse, sans éducation. Louis XIV. allant au siège de Gand, passa quelques jours dans l'Abbaye de Bussigny (18) : le Prieur étoit absent, & le P. Oudin fut chargé de faire les honneurs de la maison. Il n'entretint le Roi que de son Livre & de ses Ecrivains Ecclésiastiques. Louis XIV. qui ne prenoit pas grand plaisir à ces minuties, dit au Prémontré avec sa bonté ordinaire : mon Père, vous êtes trop sçavant pour moi ; mais nous verrons tantôt si M. le Prince le sera assés pour vous ; c'est le Docteur de notre famille. Le Moine voulut traiter le vainqueur de Rocroy

(18) Ou Bucilly, comme on le trouve dans les Mémoires du P. Niceron, Tom. I. & X. où l'on rapporte quelque chose d'approchant de cette anecdote.

comme un petit garçon. Ces manières ne plurent pas : le bon Père Casimir Oudin perdit là sa fortune. Le Roi goûta bien davantage le Procureur de l'Abbaye, en qui il trouva du bon sens & de la raison. En sortant il lui dit : votre maison est en mauvais état ; ayés-en soin, & j'aurai soin de vous. Douze ans après, l'Abbé de Bussigni étant mort, comme il s'agissoit de pourvoir à ce Bénéfice, Louis XIV. ordonna au Père de la Chaise de s'informer si le Religieux qui étoit Procureur de la maison douze ans auparavant, vivoit encore, & si l'on étoit content de lui. Sur le rapport avantageux du P. Confesseur, le Prémontré fut appellé à Versailles, & nommé au Bénéfice vacant. Voilà, ce me semble, un de ces traits que l'on rencontre fréquemment dans la vie de Louis XIV. & qui sont plus beaux que ses victoires.

## XVIII.

On trouve la vie de Christophe Colomb dans un endroit, où l'on ne s'aviseroit guères de l'aller chercher ; c'est dans un Livre intitulé : *Psalterium Hebraum, Gracum, Arabicum & Chaldaïcum, cum tribus interpretationibus & glossis.*

Agostino Giustiniani, qui fit imprimer ce Livre à Gènes en 1516, en le dédiant à Leon X. y mit la vie de Colomb dans ses notes sur le Pseaume XVIII. *Cœli enarrant gloriam Dei.* Pour la voir de suite, il faut d'abord lire ce qui est imprimé sur les marges, & delà reprendre ce qui se trouve au bas des pages.

## XIX.

Le Manuscrit de l'*Histoire de l'Enfance* ne contient pas toutes les pièces qui y ont du rapport. M. Sabatier, Directeur du Séminaire d'Autun, qui a vû les originaux, ou des copies sur les originaux, la trouve assés juste ; mais les originaux sur lesquels elle a été tirée, quoiqu'en très-petit caractère, peuvent remplir trois ou quatre gros *in*-4°. Celui à qui ces pièces appartiennent, est M. le Baron de Barry, dont parle cette Histoire, qui étoit le correspondant de l'Abbé de St. Eloi, homme piqué au jeu contre l'Evêque de Vaison, qui l'avoit cité à Rome pour lui faire couper la tête. M. Sabatier est ami de ce Baron, & du Baron de Rohas, dans la Bibliothèque duquel

ſont ces mêmes pièces. J'ai trouvé cette anecdote dans les papiers du P. François Mauparty, Jéſuite.

X X.

Lotichius eſt un excellent Poëte : il y en a peu qui ayent approché Ovide d'auſſi près que lui. Il eſt vrai qu'outre le génie d'Ovide, il a encore eu ſes avantures. Il a été exilé comme lui, & même parmi les Sarmates, & juſqu'au voiſinage de l'Ourſe Erymanthide. Cette ſympathie d'avantures n'a pas peu contribué à celle du génie ; mais c'eſt par là même qu'il avoit ſujet de craindre de trop reſſembler à ſon original, écrivant ſur le même ſujet que lui. Il y a de la contrainte à vouloir éviter de ſe rencontrer dans les mêmes penſées, que celles que nous avons devant les yeux : cela nous fait tenir perpétuellement ſur nos gardes, pour ne point paroître trop bons copiſtes. Il a auſſi imité aſſés heureuſement Catulle, après quoi il retourne à ſes Élégies, finiſſant par celle qu'il adreſſe à la Lune. Cette pièce a quelque rapport à la triſte nuit dont parle Ovide, qui fut la dernière qu'il paſſa à Rome, lorſqu'il fut

rélégué : Lotichius a eu raison de finir par-là ; c'est une de ses plus belles pièces. Il parle de l'Astrologie d'une manière, qu'il semble s'être autant appliqué aux Fastes d'Ovide, qu'à ses Elégies. Il devoit donner aux siennes le titre de Tristes, comme Ovide, pour le ressembler en tout. Voici ce qui se peut dire de lui en deux vers :

*Versibus & teneris, & formas aptus ad omnes,*
*Tu Lotichi Naso, tuque Catullus eris.*

## XXI.

L'ostentation d'une grande lecture gâte les Livres. C'est la maladie des jeunes Ecrivains : moins ils sçavent, plus ils veulent paroître sçavans ; mais ils n'imposent qu'à leurs semblables. Comme ils n'ont rien vû, tout leur paroît rare & curieux : quand on a plus de lecture, on est moins admiratif.

## XXII.

Je suis indigné, mais non surpris, que l'Histoire littéraire soit écrite si négligemment ; il faut y mettre un tems infini, si l'on veut être exact. Une baga-

telle, un rien emporte une journée entière. Les grands faiſeurs ſautent par-deſſus ces riens. Un de nos Sçavans de Paris me diſoit une fois : à quoi bon ce ſcrupule *minutiel* ? Omettre une datte, en mettre une fauſſe, eſt-ce un malheur ſi grand ? Tout cela tombe ſur le dos de l'Imprimeur : ces principes ſont aſſés à la mode ; mais je ne m'en accommode point.

## XXIII.

Le Père Jean-Baptiſte Giattini, Jéſuite de Sicile, étant arrivé à Rome, & y ayant apporté de l'Iſle de Chio un Manuſcrit original des IIIe. IVe. & Ve. Livres de St. Cyrille ſur l'Apocalypſe de St. Jean, Luc Holſtein, à qui il les confia pour les voir & y corriger quelques paſſages, qui ne pouvoient être reſtitués que par un Grec même, les fit tranſcrire par ſon copiſte, Grec d'origine, qui n'y mit que ſept ſemaines. Holſtein envoya ce Manuſcrit à un ſçavant Evêque, qui le communiqua à Jean Aubert, lequel donna l'édition de ces trois Livres à Paris.

## XXIV.

On prétend qu'un Procureur de Dijon avoit l'oreille si fine, si délicate & si bien faite à la cadence sonore des vers de Santeuil, que sans sçavoir le Latin, il les distinguoit de ceux de tout autre Poëte. Santeuil ayant consulté M. de la Monnoye sur un de ses Poëmes Latins, ce dernier lui fit observer que *Mater puerpera*, qu'il y avoit employé, faisoit un pléonasme. Santeuil demanda au P. Oudin si aucun Poëte ne s'étoit déja servi de cette expression. Le P. Oudin la lui ayant montrée dans *Vida*, Santeuil se rendit aussitôt chez M. de la Monnoye, & lui dit: *Eh bien! ignorant, grosse bête; tiens, voilà Vida, qui a mis dans ses Poësies* Mater puerpera: *Tu m'avois cependant défié de le trouver dans quelque Poëte Latin que ce fût. Allés*, répondit M. de la Monnoye, *je sçavois bien que Vida étoit un âne comme vous.*

M. de la Monnoye disoit que Santeuil étoit plus jaloux d'acquérir une grande réputation, que de la mériter.

Le

XXV.

Le P. Nicolas Abraham a fait une Hiſtoire de l'Univerſité de Pont-à-Mouſſon, dont le Manuſcrit eſt reſté au Collège des Jéſuites de cette ville. Il y parle du P. Céſar Boulanger, qui étoit d'une belle figure, fort inconſtant, & avec lequel Nicolas Bourbon de l'Académie Françoiſe s'étoit trouvé au Collège de Navarre. Céſar Boulanger avoit toujours aimé les Jéſuites; cependant il en ſortit, principalement à cauſe qu'il craignoit qu'on ne lui permît pas d'imprimer ſon Traité du Théâtre & du Cirque. Il eſt étonnant qu'ayant dédié le dernier de ces deux Ouvrages à M. le Préſident de Thou, avec lequel il étoit en liaiſon, ce ſçavant Hiſtorien n'ait point fait mention de lui. Boulanger avoit deux neveux, mal partagés des biens de la fortune: il rentra dans le monde pour les élever & les entretenir des fruits de ſa plume. Il donna par la ſuite dans la Chymie, & s'en entêta tellement, qu'il vendit ſa Bibliothèque pour fournir aux frais des fourneaux & du charbon. Il fut Profeſſeur à Piſe.

## XXVI.

Muret écrivoit de Rome le 22 Septembre 1584, à M. Gillot : » Quant à » M. le Président Brisson, je suis fort » son serviteur, & lui écrirois volon- » tiers ce que je pense de ses Formules, » si je sçavois *quàm habeat aures patien-* » *tes veri*, *& quomodò ferat amicorum li-* » *bertatem* ; mais j'ai trop souvent expé- » rimenté que les hommes ne prennent » point tant de goût au vinaigre com- » me à l'huile. *Ne illi quidem*, *qui mul-* » *tis precibus orant*, *ut sibi vera dicantur* ; » *non enim tam sibi vera dici cupiunt*, » *quàm*, *ut vera*, *dici ea quæ ipsi cupiunt.* « » Vraiment il est homme de grande doc- » trine, & l'on voit manifestement qu'il » ne s'épargne point à la peine pour ser- » vir au Public. . . . . . . . . . . . . On im- » prime ici un assés gros volume *Com-* » *mentariorum de rebus gestis Pii II. Pontifi-* » *cis* ; & encore qu'on l'attribuë à certain » personnage qui fut son Chapelain, ce- » pendant on sçait bien assûrément que » ce fut le Pape même qui les écrivit. » L'Archevêque de Sienne, qui les fait » imprimer, m'engagea l'autre jour à fai- » re des vers pour y mettre, & ne vou-

» fut point me laisser partir de la maison,
» que je ne les fisse sur l'heure : devinés
» si ce sera chose qui vaille ; mais il n'y
» a point de remède. *Cogor interdùm inep-*
» *tire, ut amicis serviam. . . . . . De libro*
» *Anton. Augustini, idem planè mihi vide-*
» *tur quod tibi præstiterat, non edi.* « C'est
un Recueil qu'il fit en sa jeunesse étudiant à Bologne.

## XXVII.

Le P. Oudin s'étoit particuliérement appliqué à étudièr l'Histoire de sa patrie, & à connoître les principaux Auteurs qui ont fait des recherches sur la ville de Langres. Denis Gaulterot publia en 1649, l'*Anastase de Langres, tirée du tombeau de son Antiquité* : Ouvrage, où l'Auteur donne une connoissance fort étenduë des anciens Monumens du pays Langrois. Jean-Baptiste Charlet, né à Langres le 29 Août 1655, mort le 5 d'Octobre 1720, avoit beaucoup travaillé sur l'Histoire du Diocèse de Langres ; mais il n'a jamais été qu'un compilateur infatigable, sans goût, sans critique & sans style : cependant on estime ses Mémoires. M. l'Abbé Papillon qui les avoit examinés, y prit

l'idée, & même, à ce qu'on prétend, quelques morceaux de sa Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne. L'ouvrage de M. Charlet étoit divisé en trois parties : *Langres Sçavante*, *Langres Antique*, & *Langres Sainte* : aussi l'Auteur, en parlant de ce Manuscrit, disoit-il : *mes Sçavans*, *mes Antiques*, *mes Evêques*. Il y ajoûta dans la suite l'*Histoire Naturelle du Diocèse de Langres*, en s'étendant jusqu'à Chaumont, Dijon, &c. M. Dupin qui avoit parcouru la *Langres Sçavante*, y trouvoit assés d'exactitude ; Teissier en fait mention (19). M. Charlet s'étant avisé d'envoyer sa *Langres Antique* au P. de Montfaucon, ce sçavant Bénédictin en inséra les principaux Monumens dans son *Antiquité éclaircie*, &c. sans oublier d'en faire honneur à l'Auteur.

M. Charlet avoit fait aussi les *Vies des Evêques & Doyens de l'Eglise Cathédrale de Langres*. Il a été successivement Chapelain de l'Eglise de Saint Pierre de cette ville, Chanoine & Doyen de Grancey, & Prieur-Curé d'Ahuy, proche Dijon. On sçait qu'il étoit en com-

(19) Pag. 40. de ses Eloges, &c. édit. de 1705.

merce avec M. de Tillemont. Il fut Aumônier & Bibliothécaire de M. Fyot, Abbé de St. Étienne de Dijon, alors possesseur de la Bibliothèque d'Antoine Godeau, Évêque de Vence. N'oublions pas que Charlet inscrivit sur le catalogue de cette Bibliothèque une certaine brochure sous le titre assés plaisant de : *Theses deffensæ ante Suam Majestatem.*

Le P. Jacques Vignier, Auteur du *Chronicon Lingonense*, avoit fait une Histoire de Langres, intitulée : *Décades Historiques*, &c. Il en publia le *Prospectus in-fol.* contenant la division & les titres de cet Ouvrage, dont le Manuscrit autographe, qui étoit dans la Bibliothèque du Collège des Jésuites, périt dans l'incendie de cette maison ; mais par bonheur, il en reste une copie à la Bibliothèque du Roi. Le Père Vignier étoit un Historien attentif, exact & curieux.

M. l'Abbé de Serré, Trésorier & Théologal de la Cathédrale, & Grand-Vicaire de l'Evêque de Langres, avoit aussi entrepris une Histoire du Bailliage & du Diocèse de Langres ; mais il n'a pû l'exécuter avant sa mort arrivée en 1747.

Enfin M. Mahudel (20) a laissé une Bibliothèque Manuscrite des illustres

(20) Nicolas Mahudel, né à Langres le 21 Novembre 1673, & mort à Paris le 7 Mars 1747, est connu dans la République des Lettres, surtout par quelques Ouvrages sur les médailles. Il avoit été Membre de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres; un fâcheux évènement lui fit perdre les avantages qu'il auroit pû espérer dans cette illustre Compagnie. Il étoit petit-fils de Médecin & fils d'Avocat. Il eut deux frères & deux sœurs: Jean-François, Chanoine de la Cathédrale de Langres; & André: l'une de ses sœurs vit encore aujourd'hui dans le célibat.

Nicolas Mahudel entra au Noviciat des Jésuites à Nancy; mais son inconstance naturelle ne permit pas qu'il y restât long-tems: il en sortit à la première probation, huit jours après y être entré. La Société reçut le P. Oudin le même jour qu'en sortit M. Mahudel. Un nommé Mariette, Médecin, & assés bon Antiquaire, s'étant chargé de l'éducation de M. Mahudel, lui inspira de certains goûts & de certains sentimens, qu'il n'a suivis que trop constamment tant qu'il a vêcu. Il passa des Jésuites à la Trape, où il demeura environ onze mois: n'ayant pû en supporter la règle plus long-tems, il revint dans sa patrie, où il se détermina, sur les avis de son ami Mariette, à étudier en Médecine. Après y avoir été reçu Docteur à Montpellier, il en exerça la profession à Langres, & se seroit établi par la suite à Dijon,

Langrois, pleine d'excellentes recherches littéraires. On trouve parmi ces

si le Collège des Médecins de cette ville l'avoit voulu recevoir sans l'obliger à des examens & des actes publics : il refusa de s'y soumettre, & prit dessors le dessein d'aller se fixer à Paris, où il mena toujours une vie laborieuse, & traversée par de malheureuses catastrophes. Une trahison de son valet, qui remit au Lieutenant de Police plusieurs de ses Lettres adressées en Espagne, fut la cause de sa détention pendant quelque tems à la Bastille, où il travailla à l'Histoire des Médaillons, dont il disoit qu'on n'avoit tiré que quatre exemplaires : il avoit eu les coins de 600 médaillons de M. l'Abbé de Camps. On connoît son Histoire des Médailles d'Espagne. Nous lui devons l'édition des Lettres de Guy Patin à Charles Spon, dont il ne publia qu'une partie.

M. de la Varde, Chanoine de S. Jacques de l'Hôpital de Paris, & M. Falconet ont un grand nombre de Lettres Manuscrites de Guy Patin. J'ai vû parmi les Antiques de M. Mahudel, des morceaux précieux qu'il a communiqués pour la plûpart au Père de Montfaucon ; des Recueils considérables d'Estampes & de portraits de grands hommes. Il avoit quelque connoissance de l'Histoire Naturelle & de la Librairie. Sa Bibliothèque fut venduë en 1745 ; elle étoit considérable : il y avoit rassemblé principalement beaucoup de Poëtes, de Vies d'hommes illustres, & d'Histoire Naturelle. Etant Médecin de plusieurs Libraires, il rece-

Sçavans, le P. Oudin, M. Blanchard, de l'Académ. Roy. des Insc. & Belles-Lettres; M. l'Abbé Monginot, grand Prédicateur; Hubert Mauparty, Procureur du Roi du Bailliage & Siège Présidial de Langres, homme de beaucoup d'esprit, & qui, comme il l'a souvent avoué au P. Oudin, est le véritable Auteur du *Quillotisme*; ouvrage singulier & très-rare, imprimé à Rheims, chez Multeau, en 1703, *in*-4°. quoique le titre porte à Zell, chez Henriette Hermille.

voit souvent des présens en Livres. Il s'étoit réservé une petite Bibliothèque portative, composée d'environ douze cens *in*-16.

Il est mort dans de grands sentimens de piété. On peut voir le Voyage littéraire de Jordan, la Haye 1735. pag. 96, où il est parlé de M. Mahudel.

Suite

# SUITE DE L'ARTICLE PRÉCÉDENT.

*Conversations, Anecdotes, Sentimens, Observations, Jugemens critiques.*

IL échape mille traits dans la liberté & la chaleur des entretiens familiers, qu'on ne voudroit pas toujours, quelque vrais qu'ils fussent, écrire ni publier. Combien d'anecdotes, disoit le P. Oudin, qui font les délices des curieux, n'eurent jamais d'autre origine, que cette démangeaison d'imprimer tout ce que l'on entend dire ! Je m'imagine qu'on ne m'attribuera point ici cette envie démesurée ; & qu'au contraire on me sçaura gré d'avoir recueilli quelques-unes des particularités littéraires, dont le P. Oudin m'a fait part.

Sa conversation étoit abondante, agréable & variée avec les gens de Lettres. Une mémoire heureuse lui rappelloit une infinité de faits ; son esprit lui fournissoit des pensées fines & ingénieuses ; il parloit volontiers des Sçavans & des Ouvrages ; & comme il avoit

lû avec réflexion, son érudition instruisoit autant qu'elle amusoit. Il citoit surtout avec une justesse admirable les plus beaux endroits des anciens Poëtes, qu'il avoit remarqués ; & que n'avoit-il pas remarqué ? Il me disoit quelquefois, que dans sa jeunesse les Belles-Lettres avoient eu pour lui des charmes inexprimables ; & que dans sa vieillesse, elles adoucissoient encore les infirmités & les chagrins attachés à cet âge. En effet, elles ont tant d'attraits pour ceux qui les cultivent ardemment, qu'elles deviennent souvent une passion, mais une passion noble, qui délivre heureusement les vrais Sçavans de la tyrannie de toutes les autres.

Mon dessein n'étant pas de donner ici toutes les anecdotes & les observations littéraires que le P. Oudin m'a communiquées, je ne prétens pas non plus rendre un compte exact de ses sentimens particuliers, & de ses jugemens sur le caractère des Auteurs & le mérite des ouvrages, qui ont fait l'objet de sa critique. Comme dans le cours de ses lectures il avoit beaucoup écrit, ses réflexions & ses remarques feroient seules la matière de plusieurs volumes.

D'ailleurs, les Sçavans ſe livrent quelquefois avec trop de complaiſance dans le fonds du cabinet à des idées ſingulières, qu'il ne feroit pas ſouvent à propos d'expoſer au grand jour : éblouis par trop de lumières, ils ſe frayent des routes peu connuës au reſte des hommes. Il eſt certain que les ſyſtêmes les plus neufs & les plus hardis n'ont pas été produits par des eſprits médiocres. Mais on doit à cet égard de grands ménagemens au Public. Quelle rumeur n'exciterent pas dans la République des Lettres les ſyſtêmes du P. Hardouin ? Nous ſommes accoutumés à une certaine manière de penſer ſur divers ſujets, parce que nous ne les conſidérons que ſous un même point de vûe. Les change-t'on de poſition, les préſente-t'on d'un différent côté ? on demande du tems pour les conſidérer dans ce nouveau jour, & l'on tient cependant avec opiniâtreté aux premières idées, juſqu'à ce qu'on ait apperçu nettement l'heureuſe découverte qu'un Auteur croit y avoir faite. On ne ſe détrompe pas tout d'un coup, ſans doute parce qu'on a honte d'avouer qu'on étoit dans l'er-

reur ; effet naturel de l'amour propre. La paresse nous arrête encore sur l'examen qu'il faut faire d'une nouvelle opinion : on aime mieux penser tranquillement comme les Auteurs ont toujours pensé, que de prendre la peine de discuter un sentiment nouveau. Mais allons plus loin : un Sçavant qui veut détruire les opinions communes pour y substituer les siennes propres, semble s'arroger un titre d'autorité, qui offusque & qui déplaît d'abord. Il faut avouer cependant que cette prévention nuit infiniment à la recherche de la vérité. Qu'il soit donc permis aux hommes d'un génie supérieur, de tenter quelques nouvelles voies pour y arriver, & de ne pas toujours s'assujettir au sentiment ordinaire, surtout lorsque par la force de leur esprit, & par l'étenduë de leurs connoissances, ils ont vû les objets d'une façon plus distincte & plus réfléchie, ou quand ils en ont saisi quelques-uns, qui avoient échapé aux plus exacts Observateurs. Ces principes, ce me semble, peuvent également s'appliquer aux matières morales, historiques & littéraires, ainsi qu'aux objets de Physique. Mais

qu'un Sçavant n'entreprenne jamais de ſubjuguer fiérement le monde Philoſophe, ou littéraire; & qu'il ne propoſe, comme je l'ai déja dit, ſes idées, ſes découvertes & ſes ſyſtêmes, qu'avec les égards dûs indiſpenſablement à ce redoutable Public. Au reſte, en rapportant ici quelques-unes des penſées détachées & des réflexions critiques du P. Oudin, je n'ai pas voulu y joindre mon propre jugement, ni les noyer dans un commentaire, qui ôte preſque toujours la force & l'agrément de ces ſortes d'Ouvrages

## I.

Un Poëte Provençal, nommé Andiole, a fait imprimer un Recueil de vers Latins, qui déplurent ſi fort au P. Oudin, qu'il écrivit ſur l'exemplaire qu'il en avoit le diſtique ſuivant :

*Andioli quiſquis verſus non odit inertes,*
*Andini nunquam carmina vatis amet.*

## II.

Les meilleurs Ecrivains Eſpagnols ſont ſans contredit Grenade, Ribadeneira, Sainte Thérèſe, & Mariana.

Cependant le ſtyle de Sainte Thérèſe eſt diffus. Mariana traduiſit ſon Hiſtoire d'Eſpagne en Latin ; il écrivoit auſſi très-purement en cette Langue. On pourroit à ces quatre Auteurs ajouter encore Cervante. On s'eſt apperçu que les Jéſuites Eſpagnols qui avoient demeuré en France, ont écrit dans leur propre langue plus ſpirituellement, & beaucoup mieux que les autres.

## III.

Le P. Folard étoit brûlé du feu Poëtique : il auroit bien voulu voir l'effet de ſes pièces dramatiques ſur le Théâtre. On lit avec plaiſir ſon *Œdipe* & ſon *Thémiſtocle* : il avoit encore compoſé deux autres Tragédies fort belles, qui n'ont jamais été imprimées, *Théodore* & *Agrippa*. Le Père Oudin avoit retenu quelques vers de cette dernière :

» C'eſt le fils de Néron, dont le cœur indomp-
» table
» Ne croit régner ſur nous, qu'autant qu'il
» nous accable :
» Cruel ſans le paroître, il ſçait l'art inhu-
» main
» D'enfoncer le poignard, & de cacher la main.

» Ame double & ſans foi, dont les ſombres
» penſées
» Sont d'un nuage épais toujours embarraſſées
» (1), &c.

## IV.

M. le Baron de la Baſtie ayant ſoutenu au P. Oudin que Virgile étoit fort chaſte, lui cita pour prouver ſon ſentiment, un Livre intitulé : *Continentia Virgiliana*. Il s'étoit imaginé que cet Ouvrage traitoit de la continence & de la chaſteté de ce Poëte. Cependant ce n'eſt qu'un abregé des principales choſes contenuës dans les Œuvres de Virgile : *ea quæ in operibus Virgilianis continentur*. Je ne ſçais comment cette mépriſe donna par la ſuite occaſion au P. Oudin de travailler ſur le *Culex* de Virgile.

## V.

M. Huet s'eſt toujours plû à écrire ſur des ſujets qui avoient déja été traités. L'Ouvrage de Gerard-Jean Voſſius ſur l'origine de l'Idolâtrie lui a fourni la matière de ſa Démonſtration Évan-

(1) Ce dernier vers eſt pris de l'Art Poëtique de Deſpreaux.

gélique, dont il emprunta le titre d'Eusèbe. Le P. Jobert, grand Antiquaire, surtout dans la partie des Médailles, avoit abregé & mis en François la *Démonstration Evangélique*; mais M. Huet ne voulut point que ce Livre fût imprimé, de peur qu'on ne préférât l'abregé à l'original Latin.

VI.

Le P. Oudin, sur la fin de sa vie, étant devenu un peu sourd, disoit que lorsqu'il voyoit remuer les lèvres à un certain ignorant qui l'accabloit de visites, il étoit tenté de remercier Dieu de sa surdité.

VII.

M. Toinard disoit que le plus fâcheux des deux frères Valois (Henri & Hadrien) étoit, à son avis, celui que l'on voyoit le dernier : ils étoient l'un & l'autre bourus jusqu'à la brutalité.

VIII.

Le P. Martine, Jésuite, grand ami du P. Gourdan, a fait quelques petits Poëmes assés bons; mais toujours en

guerre avec lui-même, il n'étoit jamais content de ſes vers, & ne ceſſoit de les corriger. M. Huet avoit jetté les yeux ſur lui pour donner une édition de Lucain à l'uſage de M. le Dauphin.

## IX.

Il faut conſidérer la Langue Grecque dans la compoſition & dans la prononciation. Quelques Auteurs écrivent plus doucement, ou plus harmonieuſement que d'autres. Par exemple, Cicéron écrit en Latin bien plus doucement que Tertulien. Il eſt vrai qu'il y a dans la Langue Grecque un grand nombre de dactyles, qui la rendent coulante, & qui y répandent des beautés & des graces. Horace n'a-t'il pas dit : *Graiis dedit ore rotundo Muſa loqui* (2). Reſte à ſçavoir ſi cela tombe ſur l'organe des Grecs, ou ſur le fonds même de leur Langue. Quant à la prononciation, une même Langue, chez divers peuples, éprouve des changemens conſidérables à l'oreille : la Langue Allemande eſt dure dans la bouche d'un Suiſſe, & douce dans celle d'un Saxon. Ceux qui parlent avec une

(2) *De Arte Poëticâ.*

grande volubilité, adouciſſent à l'oreille toutes les Langues. Les Gaſcons prononcent le François avec beaucoup de douceur & d'agrément.

X.

Le P. Oudin eſtimoit peut-être trop le Poëme de la Pucelle par Chapelain : il croyoit que cet Ouvrage traduit en beaux vers Latins, ſeroit admirable. Il prétendoit auſſi avoir comparé ſuffiſamment les Poëſies de Chapelain avec celles de Deſpreaux, pour être en état de prouver que ce dernier avoit tiré beaucoup d'hémiſtiches, & même des vers entiers du Poëme de la Pucelle.

X I.

Étienne Algay de Martignac eſt un mauvais Traducteur ; il a rendu ces deux vers de la première Éclogue de Virgile :

*Hîc inter denſas corylos modò namque gemellos*
*Spem gregis, ah ! ſilice in nudâ connixa reliquit.*

» Il n'y a pas long-tems qu'elle ( une
» chèvre ) a fait ici deux petits, qui
» étoient l'eſpérance de mon troupeau :

» mais, hélas! elle les a laissés parmi
» des branches de coudrier sur un ro-
» cher *tout pelé*. «

XII.

Le P. Oudin, en me parlant d'une Tragédie dont le sujet est bas & la versification fort belle, disoit que le Poëte avoit jetté quelques couleurs brillantes sur un tas de bouë.

XIII.

Dom Martène Bénédictin a commis dans ses Voyages littéraires des fautes grossières, principalement touchant quelques Inscriptions Grecques : s'il avoit consulté sur ces deux Ouvrages le P. de Montfaucon, il auroit été plus retenu dans ses conjectures, dont plusieurs portent à faux. Ce sçavant Voyageur n'a pas été moins hardi au sujet d'autres Inscriptions Latines. Par exemple, en disant qu'à Dole, sur l'arc qui joint le Collège à la cour des classes, on voit une Peinture à fresque, qui représente deux Jésuites, avec cette inscription au bas : *Successori divi Thomæ*, il prétend que c'est Suarès que ces mots indiquent. Il n'a pas pris garde sans

doute, que les deux Jésuites ont des nimbes; conséquemment ce ne peut être que S. Ignace & S. François Xavier: en effet l'inscription désigne S. Ignace, qui prêcha en Espagne après Saint Thomas.

## XIV.

On a fait une Epitaphe Latine de Barthèlemi Morisot, où l'on dit qu'il auroit dû vivre & mourir dans des sentimens plus sages que ceux qu'il avoit; *sed voluit Mori-sot.* On prétend que Saumaise l'engagea à écrire contre les Jésuites, en l'assûrant que c'étoit le moyen de se faire connoître dans la République des Lettres. Mais Morisot n'écrivit contre la Société, que pour se venger du P. Monet, dont il avoit été un peu maltraité dans ses classes. L'Anagramme de ce Jésuite, insérée dans l'*Alitophilus*, en est une preuve convaincante. Lorsque le P. Monet donna son Parallèle des Langues Latine & Françoise, il se servit d'une orthographe conforme à notre prononciation. Cela parut d'abord ridicule; cependant plus de la moitié de ce qu'il avoit proposé avec tant d'aversion de

la part du Public, a passé en usage.

XV.

Le P. Oudin ayant demandé à M. de la Monnoye, s'il avoit vû la Tragédie de Cyrus, par le P. de la Ruë, M. de la Monnoye lui répondit sur le champ par ce vers :

*Non audita mihi, nec visa Tragœdia Cyrus.*

XVI.

*Joannis Meursii Poëmata. Lugd. Batav.* 1602. Le sçavant Meursius a voulu sans doute apprendre à la postérité qu'il étoit mauvais Poëte ; ce Recueil de vers le témoigne assés. Ce qu'il y a de moins supportable, ce sont les trois Livres d'Iambes Moraux, que l'on trouve au commencement. Chaque Livre contient une centurie de Sentences, qui à la vérité sont bonnes en elles-mêmes ; mais la bassesse du style & des pensées empêche qu'on ne goûte les maximes que l'Auteur se propose de développer. Meursius semble n'avoir eu nulle idée de la cadence propre au vers Iambique ; & il n'est pas le

ſeul Poëte, à qui l'on ſoit en droit de reprocher ce défaut.

## XVII.

De toutes les Satyres qui ont été faites contre Santeuil, il n'y en a point qui l'ait piqué plus vivement, que le *Linguarium* du P. Commire. Mais, lui diſoit le P. Oudin, ſi on y ſupprimoit le nom de Santeuil, qui fait le héros de la pièce, qu'en diriés-vous? *Je dirois alors*, répondit Santeuil, *que jamais il n'a paru dans ce genre une meilleure Satyre.* Cependant il écrivit à ce ſujet au P. Commire une Lettre, qui commence ainſi: *Vieux Loup*, &c. Lorſque Santeuil rendoit quelques viſites au Collège de Dijon, les Jéſuites ſortoient pour le regarder par curioſité, comme on va voir l'Ours: il s'imaginoit que c'étoit une députation de ces Pères, qui venoient rendre hommage à ſes talens poëtiques.

## XVIII.

Le P. Oudin s'étant trouvé dans une Bibliothèque, où il apperçut de vieux Livres qu'il conſeilloit au Bibliothécaire de faire relier, celui-ci lui ré-

pondit qu'ils n'en valoient pas la peine. Eh! Monsieur, lui dit le P. Oudin, vous ne voyés pas la conséquence du principe que vous posés. C'est comme si on disoit: voilà Monsieur le Bibliothécaire & le P. Oudin qui sont vieux & malades, il faudroit leur donner des remèdes. Ho! point du tout, pourroit dire le Médecin, ce n'est pas la peine; ils sont trop vieux, ils ne valent plus rien.

## XIX.

*Eliæ Schedii, de Diis Germanis, &c. Syngrammata quatuor*; avec les notes de Jean Jarkius, une Préface de Jean-Albert Fabricius, & une Dissertation sur le culte du Soleil, &c. par George Keisler. *Halæ*, 1728. *in*-8°. mauvais ouvrage. La Dissertation de Keisler, quoique courte (3), est encore trop longue. Schedius ne dit presque rien qui ait rapport à son sujet, & ce qu'il en dit ne vaut rien. Le reste consiste en digressions vagues, & en observations triviales: l'érudition y est déplacée, & cependant Schedius ne l'épar-

(3) Elle commence pag. 761. & finit pag. 771.

gne pas; auſſi n'a-t'elle pas dû lui coûter beaucoup. L'Auteur n'étoit point en état de traiter cette matière : je ne ſçais même s'il auroit jamais pû faire un Livre ſupportable, tant il a l'eſprit peu juſte, & tant il a peu d'idée de la méthode.

## XX.

Le grand Boſſuet, après avoir donné quelques avis à Santeuil, finit en lui diſant : » Votre vie eſt peu édifiante ; » & ſi j'étois votre Supérieur, je vous » enverrois dans une petite Cure » dire votre Bréviaire. « *Et moi*, reprit Santeuil, *ſi j'étois Roi de France, je vous ferois ſortir de votre Germigny, & vous enverrois en l'Iſle de Patmos, faire une nouvelle Apocalypſe.*

## XXI.

Un Gaſcon, homme de Lettres, étant venu rendre viſite au P. Oudin, parut curieux de voir quelques articles de la Bibliothèque des Ecrivains Jéſuites. Après avoir donné à l'Auteur les éloges qu'il méritoit ; Permettés-moi, mon Père, lui dit-il, de vous faire part de quelques réflexions ſur cet Ouvrage.

Ouvrage. Il me ſemble qu'il vous a fallu lire bien des Livres ennuyeux, dont vous deviés parler. Il en eſt de cela, mon Père, comme de la ſoupe de Communauté qu'il faut manger, quelque mauvaiſe qu'elle ſoit. A l'égard des éloges dont vous aſſaiſonnés certains articles, c'eſt un point délicat: je voudrois que la louange fût toujours indirecte, qu'elle vînt tirer le coup de piſtolet, & qu'auſſitôt elle diſparût. Quant aux autorités, il y faut du choix: par exemple, vous cités l'Abbé des Fontaines & P***, en vérité ces gens-là ne ſont bons qu'à être cités au Châtelet. Enfin la converſation étant tombée ſur la matière numiſmatique, le Gaſcon dit qu'il avoit une médaille Punique ſi précieuſe, qu'elle ſuffiroit pour la rançon d'un Roi.

## XXII.

Le P. Sirmond, avant que d'aller à Rome, confia ſes remarques ſur Sidonius à Savaron, qui les fit imprimer ſous ſon propre nom: ce ſçavant Jéſuite les ayant vûes à ſon retour, reconnut le larcin, & ne dit autre choſe,

finon : *Et bien, les Muſes ſont ſœurs, tout eſt commun entr'elles.*

## XXIII.

Suarès, ce grand Théologien Eſpagnol, dont nous avons vingt volumes *in-fol.* écrits avec tant d'ordre & de netteté, a ſçu fondre avec une adreſſe admirable dans ſes Ouvrages preſque toutes les différentes opinions ſur chaque matière qu'il traitoit : ſa méthode étoit d'ajoûter enſuite ſes propres idées aux diſcuſſions Théologiques, & d'établir avec ſolidité ſon ſentiment. Il avoit une mémoire prodigieuſe, & ſçavoit ſi bien par cœur tous ſes Ouvrages, que quand on lui en citoit un paſſage, dans le méme inſtant il ſe trouvoit en état d'achever & de pourſuivre juſqu'à la fin du Chapitre, ou du Livre. Cependant, le croiroit-on ? à peine ce ſçavant homme put-il être admis dans la Société : il fut d'abord refuſé ; il fit de nouvelles inſtances, juſqu'à demander même à y entrer parmi les Frères. Enfin on le reçut, & l'on étoit encore ſur le point de le renvoyer, lorſqu'un vieux Jéſuite dit : *attendons, il me ſemble que ce jeune homme conçoit ai-*

*sément, & pense quelquefois fort bien.* On ne faisoit alors qu'entrevoir ses talens supérieurs, qui n'étoient point encore développés.

## XXIV.

Souvent après s'être fatigué à rechercher la vérité, on se fait un phantôme ; & delà les conjectures que l'on substituë à la place du vrai, pour ne point paroître avoir perdu tout-à-fait son tems. D'autres chimères viennent à l'appui de ce phantôme ; on le poursuit comme Junon poursuivoit le phantôme d'Énée.

1°. Il faut que toute conjecture soit vraisemblable.

2°. Qu'elle soit la plus simple qu'il est possible.

3°. S'abstenir d'en tirer des conséquences.

4°. On doit en parler seulement en doutant.

5°. Il ne faut point se croire engagé d'honneur à la défendre, ni faire difficulté de l'abandonner.

6°. Si on croit la devoir soutenir, qu'on se garde bien pour cela de recourir à de nouvelles suppositions.

XXV.

Le P. Pierre Fromage, Jésuite, a porté le premier l'Imprimerie dans la Syrie. Il y a composé beaucoup d'Ouvrages en Arabe, & principalement une Traduction en cette Langue de la Vie de Marie à la Coque, qu'il a fait imprimer à Antura, ville de l'Anti-Liban. Ce même Père a traduit aussi en Arabe les Œuvres de Rodriguez, &c.

XXVI.

M. Huet, dans son Traité de la foiblesse de l'esprit humain, établit trois sortes de certitudes : la première est infaillible, & vient de Dieu même, par miracle. La seconde fort sûre, vient de la foi. La troisième assés sûre, qui vient des sens, & de la vérité des choses que nous pouvons connoître, laquelle est commune à tous les hommes.

XXVII.

Un jeune homme qui tranchoit de l'esprit fort, & dont le P. de Tournemine avoit entrepris la conversion, ayant rendu visite au P. Oudin, voulut, après lui avoir fait les complimens

de ce ſçavant Jéſuite, entrer en diſpute ſur la Religion, comme il avoit coutume de faire avec le P. de Tournemine. Mais le P. Oudin qui ſçavoit combien il eſt dangereux de permettre à un incrédule de faire des objections ſur cette matière, lui répondit : Monſieur, j'ai toujours évité la controverſe ſur les points importans de la Religion ; c'eſt pourquoi trouvés bon que nous n'en parlions pas. Du moins, mon Père, répliqua le petit maître, en pirouettant ſur un pied, je ſuis bien aiſe de vous apprendre que je ſuis Athée. Alors le P. Oudin, en gardant un profond ſilence, l'examinoit avec étonnement & dédain. Qu'ai-je de ſi ſingulier, mon Père, s'écria le jeune homme, & que regardés-vous donc avec tant de curioſité ? *Je regarde, Monſieur*, dit le P. Oudin, *la bête qu'on appelle Athée, & que je n'avois jamais vûe.*

## XXVIII.

Pour ſe faire au ſtyle de l'Ecriture Sainte, il faut commencer par lire les Livres des Rois. Comme les matières en ſont hiſtoriques, on voit combien les Ecrivains ſacrés ſont figurés & em-

phatiques. On remarque les futurs & les prétérits confondus, parce qu'en effet les Hébreux n'ont qu'un même terme dans leurs verbes pour signifier ces deux tems. C'est le sens & la suite du discours qui déterminent. Sans manquer au respect dû à la Vulgate, on peut entendre au prétérit ce qu'elle exprime par le futur, & au futur ce qu'elle rend au prétérit. Je m'imagine aussi qu'il faut être Poëte, pour bien entendre l'Ecriture Sainte (*) ; on en saisit difficilement le sens, l'expression & les beautés, si on n'a l'imagination poëtique.

## XXIX.

On méprise beaucoup aujourd'hui les anciens Philosophes, parce qu'on ne les connoît pas, & qu'il est plus aisé de les mépriser, que de se mettre en état de les connoître. On étudioit autrefois, à présent on s'amuse.

## XXX.

La curiosité se répand sur le passé & l'avenir. Les esprits peu solides cher-

(*) Ce sentiment est peut-être une des opinions singulières du P. Oudin.

chent à percer l'avenir, qu'ils veulent connoître contre l'ordre de la nature. Les Sçavans se tournent vers le passé. Il n'y a guères que les esprits superficiels qui bornent leur curiosité au présent.

## XXXI.

Le P. Tarillon étoit fort bon Poëte ; ses vers sont Virgiliens. Un jour il avoit invité Santeuil pour venir entendre à une rentrée de classes un Poëme Latin sur la conversation, *de Arte confabulandi.* Lorsque le P. Tarillon en vint au portrait de Santeuil, celui-ci rouloit des yeux menaçans dans sa tête, & s'agitoit sans cesse sur sa chaise : à la fin ne pouvant plus retenir sa colère, il s'écria tout à coup : *Tarillon est un insolent* ; & se vengea le lendemain par des vers qu'il composa contre ce Père :

*Turba Tarillorum, turba faceta jocis.*

Il est vrai que ce portrait étoit trop bien frappé, pour ne pas exciter la fureur poëtique de Santeuil.

*Vestra quoque, ô magni, vestra est hic culpa, Poëtæ,*
*Ignoscenda quidem, sciret si ignoscere vulgus,*
*Indoctum vulgus. Grandi ergò carmina gestu*
*Neve omni recitate loco; ne intendite vocem*
*Fortiùs; ardenti ne volvite lumina vultu*
*Huc illuc. Rerum insueti, expertesque furoris*
*Castalii, stant attoniti. Interdumque reperti,*
*Divini quibus ille oris sacer impetus, & vox,*
*Impexumque supercilium, & Parnassia verba,*
*Proh! numen Phœbi sanctum, Aoniasque sorores,*
*Certa parùm sani capitis malè signa putantur.*
*Usque adeò quandoque nocet nimiùm esse Poëtis!*

## XXXII.

Il seroit à souhaiter que nous eussions une Bibliothèque des Écrivains Ecclésiastiques, plus exacte & plus judicieuse que n'est celle que Dupin a donnée (4); mais un Ouvrage tel que devroit être celui-ci, se fera désirer encore pendant long-tems. Pour le bien exécuter, il faudroit avoir lû plus d'une

(4) L'Histoire des Auteurs Sacrés, par D. Remi Ceillier, est beaucoup meilleure que la Bibliothèque de Dupin.

fois

fois les Auteurs dont on doit rendre compte, en avoir fait des analyſes fidèles, avoir examiné leur goût, leurs idées, leur ſyſtéme Théologique & Philoſophique, leur ſtyle, le génie des ſiècles où ils ont vécu, le génie particulier des gens à qui ils ont eu à faire; enfin, il faudroit qu'en compoſant, par exemple, l'Article de S. Auguſtin, on eût les idées qu'avoit ce Saint Docteur, lorſqu'il écrivoit ſes ouvrages. Vingt perſonnes aſſociées ne ramaſſeroient pas en vingt ans les matériaux. Ajoûtés à cela le tems & le travail qui ſeroit néceſſaire pour mettre les choſes dans un ordre propre à les faire bien concevoir, & pour les expoſer avec netteté & préciſion, ſans quoi tout ne ſeroit qu'un vrai cahos. J'avouë que les Critiques & les nouveaux Editeurs ont défriché bien du terrein; mais enfin il faut les lire, & pour l'ordinaire ils ne ſont rien moins que précis: ſouvent ils ne ſont pas exacts; les différens intérêts les ont jettés dans pluſieurs travers. Quelques Critiques Proteſtans ont rejetté des Ouvrages, que les Catholiques admettent comme étant des Pères, dont ils portent le nom, &c.

## XXXIII.

En fait de Poëtes, comme de tout autre genre de littérature, il en est comme du vin; *vetus melius est.* Les Anciens ont l'avantage de l'expression & des sentimens: les Modernes ont peut-être quelque chose de plus fleuri pour les pensées; mais après tout, la lecture des Anciens me paroît même plus utile pour faire penser, que celle des Modernes. Qui a Térence, Virgile, Horace, Racine, Boileau; & si l'on veut des Latinistes modernes, Sannazar, Vida qui est après Virgile le plus grand Poëte que je connoisse, Sidronius & de la Ruë, a tout ce qui est nécessaire, & au-delà. Les trois premiers sont à lire jusqu'à ce qu'on les sçache par cœur: tout le bon goût y est renfermé. J'excepte les Odes d'Horace, que je tiens fort au dessous des autres Ouvrages du même Auteur.

## XXXIV.

Le P. Hardouin se couchoit à dix heures du soir, & se levoit à trois heures du matin. Il alloit rarement à la récréation; mais lorsqu'il s'y trouvoit,

on l'écoutoit avec une sorte d'enchantement. Le P. Porée y ayant beaucoup loué la belle Latinité de Térence, le P. Hardouin soutint au contraire que les Ouvrages de cet Auteur étoient pleins de solécismes, & cita de mémoire, sans être préparé, une infinité de passages, sur lesquels il défia le P. Porée de justifier Térence : il en eût fait autant des autres bons Auteurs Latins, qu'il possédoit parfaitement. Un de ses amis lui demandoit un jour ce qu'il pensoit des Pseaumes du P. Lalleman : ha ! Monsieur, s'écria-t'il, vous avés raison de les appeller ainsi ; car en vérité ce ne sont pas ceux de David. Ceux qui s'appliquent, disoit-il, aux infiniment petits, sont ordinairement des gens qui perdent volontiers de vûe l'infiniment grand. La supercherie du Cardinal Noris, qui le trompa par une fausse médaille ; la lecture de l'Histoire naturelle de Pline, & les disputes où il s'engagea dans les sçavantes assemblées qui se tenoient chez M. le Duc d'Aumont, où se trouvoient Vaillant, Toinard, &c. le conduisirent insensiblement au Pyrrhonisme littéraire & à ses paradoxes. Son

systême sur la plûpart des Auteurs des beaux siècles de Rome, a paru très-singulier, pour ne rien dire de plus. La réflexion de M. Despreaux (5) à ce sujet est très-juste : *les Ecrivains du moyen âge, qui ont composé*, selon le P. Hardouin, *de si beaux Ouvrages dans des siècles barbares, étoient bien sots, ou bien humbles, de cacher ainsi leurs noms, & d'emprunter ceux des Anciens pour se déguiser.* M. Huet ajoûtoit à ce propos, qu'il étoit surpris de ce que ce bon Père ayant travaillé pendant quarante ans à détruire sa propre réputation, n'avoit pû cependant en venir à bout. Le P. Hardouin a laissé 23 ou 24 gros *in*-4°. manuscrits, qu'il avoit faits pour prouver la supposition de la plûpart des Auteurs anciens : M. de Ballonseaux en a eu une partie ; les Jésuites du Collège de Paris, & la Bibliothèque du Roi en possèdent beaucoup d'autres. Sur la fin de ses jours, il n'avoit plus guère dans sa chambre qu'une douzaine de Livres imprimés, parmi lesquels étoient ses deux éditions de Pline. On a re-

(5) Le Père Hardouin assûra, quelque tems avant sa mort, au Père de Cluny, qu'il n'avoit jamais lû les Ouvrages de ce Poëte.

marqué par rapport à la seconde, que les *Loca notabiliora* sont les notes les moins bonnes. Il faut avouer que ses connoissances étoient très-bornées dans la Physique & dans les Mathématiques. Il jugeoit de la nature sur le rapport de Pline, & se moquoit de ceux qui croyent que le Soleil est une masse immense de feu, & qu'il est à une grande distance de la terre. Le P. Mahoudeau, son élève & son partisan, avoit une science plus profonde sur la Chronologie, que le P. Hardouin, qui s'étant trompé dans ses calculs, rectifia par la suite ses erreurs à l'aide des lumières & des observations du P. Mahoudeau. Ce sçavant disciple qui devint aveugle dans sa vieillesse, avoit fait, à l'exemple de son maître, de prodigieux Recueils, surtout quatorze volumes *in*-4°. sur la Chronologie traitée & expliquée géométriquement.

# ARTICLE III.

*Des gens de Lettres avec lesquels le Père Oudin a été en relation.*

LE mérite des amis du P. Oudin, le rang illustre que la plûpart d'entr'eux ont tenu dans la République des Lettres, l'estime qu'ils ont marquée en diverses occasions pour les productions de son esprit & les qualités de son cœur, sont les titres honorables que j'emploie ici en sa faveur, & les seuls éloges que je veux consacrer à sa mémoire.

M. l'Abbé Nicaise, fameux singulièrement par ses correspondances dans toutes les parties du monde littéraire, dont tant d'Auteurs ont loué le sçavoir & la politesse, ayant vû les premiers essais poëtiques du P. Oudin, ne tarda guère à lier amitié avec lui. Comme le talent particulier de cet Abbé étoit de connoître parfaitement tout ce qui avoit rapport à la littérature, il s'imagina que par le moyen de cette nouvelle liaison, il tireroit d'utiles secours

de la plume de ſon ami, qui en lui ouvrant au beſoin les tréſors du Parnaſſe, rendroit ſon commerce plus riche & plus brillant. En effet le P. Oudin lui fourniſſoit des vers ſur différens ſujets qu'il lui propoſoit ; mais le Poëte ſçut ſe dédommager dans les converſations du Littérateur, qui l'inſtruiſoit de mille choſes, auſſi propres à former le goût qu'à orner l'eſprit : ainſi de part & d'autre les avantages furent en quelque ſorte égaux.

Santeuil recherchoit ardemment la connoiſſance de ceux qui cultivoient alors avec ſuccès la poëſie Latine : il ne put voir long-tems le P. Oudin ſans l'eſtimer & l'aimer ; & quoiqu'il ſouffrît toujours avec peine qu'on portât le flambeau de la critique ſur ſes Ouvrages, notre jeune Poëte, le croiroit-on ? devint le Cenſeur & le Juge de la Muſe orgueilleuſe de Santeuil. En voici une preuve, qui mérite d'être rapportée. Santeuil conſultant un jour ſon nouvel Ariſtarque ſur un Poëme qui contenoit l'éloge de la ville de Dijon, le P. Oudin lui conſeilla d'en retrancher quelques vers. *Mais, mon Père*, lui dit-il, *n'êtes-vous pas frappé de ces*

*heureuses épithètes ? Et d'ailleurs ces vers que vous voulés supprimer, sont très-beaux : qu'en ferai-je donc ?* L'Auteur ayant publié quelques jours après un petit fragment de cette pièce, arrêtoit les passans, en disant à chacun : *Monsieur, avés-vous lû mon Livre ?* & ce Livre ne consistoit qu'en une feuille volante. Santeuil n'attendoit pas qu'on louât ses vers ; il en étoit toujours le premier admirateur. Il répétoit souvent dans son enthousiasme : *je ne suis qu'un atôme, je ne suis rien ; mais si je sçavois avoir fait un mauvais vers, j'irois tout à l'heure me pendre en Grève.* Cependant lorsqu'il vit les Poësies du P. Vannière : *ha !* s'écria-t'il, *nous avons trouvé notre maître.* M. le Goux, qui étoit aussi un excellent Poëte Latin, lui ayant fait voir quelques vers de sa façon, Santeuil les trouva si beaux, qu'il arracha le papier des mains de l'Auteur, & de dépit les foula aux pieds, en disant : *non, il n'appartient qu'à Santeuil d'en faire de pareils.* Quelques-uns de ses rivaux ont prétendu néanmoins que l'invention de ses Poësies n'étoit point riche, que l'ordre y manquoit, que le fonds en étoit sec, le style quelquefois rampant, qu'il y

avoit beaucoup de gallicismes, & surtout une enflure insupportable. Il avoit toujours sur sa table les Poësies de Virgile, de Vida & du P. Cossart : je ne puis m'imaginer qu'avec un beau génie, des talens supérieurs, & de semblables modèles, ce Poëte soit effectivement tombé dans les défauts que ses Critiques jaloux lui ont imputés. Il mourut à Dijon le 5 d'Août 1697, à deux heures du matin : ce qui est de singulier, c'est que M. de la Monnoye s'étant amusé pendant la même nuit à faire l'Epitaphe de Santeuil, qu'il se proposoit de lui montrer le lendemain, reçut la nouvelle de cette mort deux heures après.

Pierre du May, vanté dans le *Menagiana* (1), & selon M. de la Monnoye, l'un des meilleurs Poëtes Latins du dernier siècle, se joignit aux Muses Dijonnoises qui pleurerent sur le tombeau de Santeuil. Ce triste évènement ayant procuré à M. du May la connoissance du P. Oudin, ils entrerent tous les deux, pour ainsi dire, en société poëtique & littéraire : on se faisoit de petits défis en vers ; de part & d'au-

(1) *Tom.* 2. *pag.* 102. *édit. de Paris* 1715.

tre on se communiquoit les Ouvrages ; & l'*Oracle universel* de M. de la Monnoye fut aussi bientôt celui du P. Oudin. Les amateurs des beaux vers Latins désirent ardemment l'édition des Poësies de M. du May conservées dans sa famille, & dont M. Bernard de Sassenay, Président à Mortier au Parlement de Dijon, est aujourd'hui possesseur.

Le P. Oudin étoit déja en commerce avec M. de la Monnoye, qui lui avoit appris les finesses de la Poësie Latine. L'étude des Langues, & surtout celle du Grec, la critique & la littérature furent cultivées à frais communs. Tandis que l'un recherchoit l'origine du patois Bourguignon dans les restes de la Langue Celtique, l'autre s'exerçoit dans la Poësie Bourguignone ; cependant, si nous en croyons M. du May, les vers que nous a laissés M. de la Monnoye dans ce patois, témoignent qu'il n'en avoit qu'une légère connoissance : ses petits Poëmes Latins au contraire ont une tournure & des graces admirables. Il faisoit des vers avec une facilité étonnante ; mais son talent étoit borné aux petites pièces : le P. Oudin

avoit plus d'élévation dans le génie, & paroiſſoit plus propre à traiter de grands ſujets. M. de la Monnoye l'a bien reconnu lui-même, en lui donnant le titre d'excellent Poëte Latin (2) :

*Vatem ſcilicet æmulum Maroni.*

Je ſçais que ce laborieux & fin Critique, qui s'occupoit quelquefois trop ſérieuſement à découvrir de ſçavantes bagatelles, dont Burman l'a repris aſſés aigrement, en l'appellant *indefeſſus & mirandus nugarum indagator*, n'oſa jamais fatiguer le P. Oudin par l'étalage d'une érudition ſuperficielle : il ſeroit à ſouhaiter que les converſations & les Lettres de ces deux Sçavans (3) nous euſſent été conſervées, au lieu de quelques frivoles obſervations qui forment une partie du *Monetiana* ; car c'eſt ainſi qu'on doit appeller les additions au *Menagiana* par M. de la Monnoye.

Dom Guillaume Aubrey, Bénédictin

(2) Voy. le *Menagiana*, Tom. 2. pag. 391, édit. de Paris 1715.

(3) M. l'Abbé Joly prépare une édition des Poëſies, Lettres & Opuſcules de M. de la Monnoye.

de la Congrégation de S. Maur, originaire de Bretagne, ayant conçu pendant son séjour à Dijon le dessein d'écrire l'Histoire de Bourgogne, trouva d'abord un facile accès dans la Bibliothèque de M. le Président Bouhier: ce sçavant Religieux, infatigable dans ses recherches, se procura d'ailleurs de grandes ressources par la connoissance qu'il fit de M. l'Abbé Papillon & du P. Oudin. Tous les gens de Lettres compatriotes favoriserent le noble projet de D. Aubrey, & lui fournirent des matériaux immenses, qu'il a laissés à la maison de S. Bénigne de Dijon, & dont les Bénédictins ont fait usage dans leur grande Histoire de Bourgogne: on en trouve aussi quelques morceaux dans les Mémoires pour servir à l'Histoire de France & de Bourgogne, publiés à Paris en 1729. *in*-4°. (4)

Le P. Oudin intimément lié avec D. Aubrey, fut très-long-tems chargé de l'entrepôt du commerce Epistolaire entre le P. le Tellier & ce Bénédictin; mais dans la suite cette relation ayant été découverte, le Prieur de S. Bénigne

(4) Recueillis par D. des Salles, Bénédictin, & mis au jour par Jean de la Barre.

à qui elle déplaisoit, fit reléguer D. Aubrey à l'Abbaye de S. Martin d'Autun. Si l'éloge du P. le Tellier, inséré dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, ne nous apprend rien de quelques autres de ses correspondances, c'est que par certaines considérations, feu M. le Duc d'Orleans, alors Régent du Royaume, l'ordonna ainsi. M. Gros de Boze, après s'en être expliqué au P. Oudin le 29 Août 1741, terminoit sa Lettre par les termes suivans : » Je vous avouë que » l'éloge du P. le Tellier me paroît, » comme à vous, trop succinct ; fournissés-moi donc, s'il vous plaît, mon » Révérend Père, les moyens de suppléer en quelque sorte, par un catalogue exact de ses Ouvrages, à ce que » les circonstances du tems n'ont pas » permis d'exposer dans un assés grand » jour. «

Parmi ceux qui s'adonnoient à l'étude des Belles-Lettres à Dijon, M. l'Abbé Papillon se distingua par une critique judicieuse & une grande connoissance des Livres. Le P. Oudin recevoit de fréquentes visites de ce curieux littérateur, qui par le nombre

infini des objets qu'il embrassoit, fut souvent obligé d'avoir recours aux lumières des Sçavans. Les talens du P. Oudin ne purent également être ignorés de M. le Président Bouhier, qui après avoir connu la bonté de son cœur & la douceur de son caractère, s'en fit un ami, auquel il a toujours donné des témoignages essentiels de son estime, principalement dans les Ouvrages qu'il lui a adressés : telles sont ses conjectures sur le *Pervigilium Veneris* (5), & sa Dissertation sur le grand Pontificat des Romains, où il louë la science profonde du P. Oudin dans les matières d'Antiquité.

En 1713, M. Huet, Evêque d'Avranches, le recevoit dans ses doctes assemblées, & lui accordoit même fréquemment des entretiens particuliers : dans la suite le Prélat voulut y suppléer par un commerce Epistolaire, où le P. Oudin retrouva les mêmes douceurs & les mêmes avantages. Les Lettres que lui écrivoit M. d'Hallencour, Evêque de Verdun, sont pleines de marque de tendresse & de reconnois-

(5) Imprim. dans les Nouvelles littéraires de du Sauzet, Tom. xi. pag. 366.

ſance. M. l'Abbé Joly, entre les mains de qui elles ſont aujourd'hui (6), m'a ſouvent aſſûré que les monumens de cette correſpondance contenoient le double éloge de l'eſprit & du cœur du P. Oudin.

M. Léaulté, Tréſorier de la Cathédrale de Dijon, qui poſſède ſi éminemment les Langues ſçavantes, & dont les connoiſſances embraſſent tout à la fois l'Hiſtoire ſacrée & profane, ſe faiſoit un plaiſir de ſoumettre ſes Ouvrages aux lumières & à la critique du P. Oudin. Quand verrons-nous les excellens Commentaires de cet Abbé ſur la Bible, ſes Obſervations ſur pluſieurs Poëtes Grecs, ſa Réfutation du monde enchanté de Béker, &c.

Qu'on ouvre les porte-feuilles du P. Oudin, on y verra la haute idée qu'avoit de ſon érudition l'un de ſes plus intimes amis, le ſçavant M. Boivin; avec combien de reſpect & de confiance le conſultoit M. le Baron de la Baſtie, ſoit pour l'Hiſtoire ancienne, ou dans les matières de critique & de littérature! On y trouvera des preuves

(6) Le P. Oudin lui en fit préſent pluſieurs années avant ſa mort.

de l'eſtime & de l'amitié qu'avoit pour lui M. le Cardinal Paſſionei : les ſentimens de quelques autres Sçavans étrangers ne lui ſont pas moins honorables ; c'eſt ce que m'ont appris les Lettres qu'il recevoit de Pierre Burman & de M. d'Orville, ainſi que celles du célèbre Anglois Jean Daviès.

Mais de quel poids ne doivent pas être ici les éloges de ſon illuſtre ami, M. l'Abbé d'Olivet, ſi digne lui-même de tous ceux que les véritables Sçavans ne ceſſent de lui donner ? » Avant, » dit-il, que de mettre au jour ma Pré» face ( des Entretiens de Cicéron ſur » la nature des Dieux ) (7) je la com» muniquai au P. Hardouin, au P. de » Tournemine & au P. Oudin, leſ» quels par l'empire que leur donnent » ſur moi, & la ſupériorité des lumiè» res, & l'amitié dont ils m'honorent, » étoient maîtres de ſupprimer ou de » changer tout ce qu'ils auroient vou» lu. « Qu'il me ſoit permis de copier les propres termes dont s'eſt ſervi M. l'Abbé d'Olivet, en recevant les obſervations que le P. Oudin lui envoya pour être inſérées dans la magnifique

(7) Publiés à Paris en 1721. in-12.

édition

édition des Œuvres de Cicéron. Je n'ai pas osé traduire ce passage, de peur de chercher envain dans notre Langue quelqu'heureuse tournure, qui pût en conserver toute la force. *Ornabunt hunc delectum ea, quæ olim dictaverat Petavius, vir ultra humanam sortem eruditus, cùm dicendi artem apud Remos profiteretur anno* 1609. *Vindicatas ab indignâ oblivione chartas ad me transmisit Franciscus Odinus ejusdem sodalitii*, Homo verè Petavianus, *antiquis imbutus perindè studiis ac moribus, quem juvenis ut Magistrum colui, grandior habui devinctum arctissimâ necessitudine, & habebo semper.*

L'intime liaison dans laquelle a toujours vécu M. l'Abbé Sallier avec le P. Oudin, m'autorise encore à faire connoître les sentimens distingués qu'avoient mutuellement l'un pour l'autre ces deux Sçavans. On sçait que M. l'Abbé Sallier est aussi du nombre de ces hommes illustres, dont le nom seul fait l'éloge.

Le P. Oudin, trois semaines avant sa mort, me chargea de faire remettre quelques-uns de ses Ouvrages dans la riche Bibliothèque de M. Falconet, de l'Académie des Belles-Lettres. Je

me souviens qu'après avoir loué la douceur & l'affabilité de cet ancien ami, il finit son éloge, en me disant : *en quel genre de science & de littérature ce sçavant Académicien n'a-t'il pas acquis de vastes connoissances* (8) ?

L'estimable Auteur de la Description du Parnasse François, qui a si bien caractérisé nos meilleurs Poëtes & nos plus célèbres Artistes, accorda au P. Oudin, comme une sorte de tribut dû aux talens & au mérite de l'homme de Lettres poli & aimable, ces sentimens vifs, cette bienveillance & cet accueil favorable, que M. Titon du Tillet n'a jamais refusé à la science & à l'esprit.

Le R. P. Desmolets, grand Théologien, excellent Philologue, & de tous les gens de Lettres le plus officieux, n'interrompit son commerce d'amitié & de littérature avec le P. Oudin, que lorsque les infirmités ne lui permirent plus de pouvoir en goûter les douceurs.

Quoique je fasse mention dans le cours de cet Ouvrage de quelques au-

(8) *Voy.* le portrait qu'on fait de M. Falconet dans le Discours Préliminaire sur l'Encyclopédie, *pag.* 188. du Tom. 1. des Mêlanges de Littér. d'Hist. &de Philos. Berlin 1753. *in*-12.

tres amis du P. Oudin, je ne puis me dispenser de parler particulierement de M. l'Abbé Goujet & de M. l'Abbé Bonardi, qui lui ont toujours été sincérement attachés. M. l'Abbé Goujet est connu dans la République des Lettres, non-seulement comme Membre de plusieurs Académies du Royaume, mais encore par un grand nombre d'Ouvrages, qui ont toujours mérité l'approbation des Sçavans. Nous attendons avec impatience *le Grand Dictionnaire des Ecrivains Anonymes & Pseudonymes François* en tout genre de littérature, par M. l'Abbé Bonardi (9), qui après avoir composé une Bibliothèque des Auteurs de Provence, s'occupe depuis long-tems à faire d'immenses collections pour celle des Ecrivains de la Faculté de Théologie de Paris, Séculiers ou Réguliers, Anciens & Modernes, François & Etrangers, avec des jugemens sur leurs Ouvrages.

Mettons au nombre des gens de Lettres qui ont eu part à l'amitié du P. Oudin, M. Baudot, Auteur d'un petit Ouvrage fort rare sur Bibracte & sur quel-

(9) Cet Ouvrage formera au moins 2 ou 3 in-4°. d'impression.

ques anciens monumens trouvés à Dijon : M. d'Huiſſier d'Argencour, qui après s'être livré à l'étude de la Géographie & de l'Hiſtoire de Bourgogne, s'adonna plus ſérieuſement encore à la Botanique ; il nous a laiſſé une deſcription fort circonſtanciée des plantes qui naiſſent dans cette Province, que je me propoſe de donner un jour au Public : M. du Tillot, curieux Philologue, à qui nous devons des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Fête des Foux : M. l'Abbé le Blanc, qui a toujours cultivé avec beaucoup d'ardeur les Lettres & les Arts ; ſi ſa Tragédie d'*Aben-Saïd* fait honneur à notre Théâtre, ſes Lettres ſur les Anglois & les François lui donnent auſſi à juſte titre une place parmi nos meilleurs Voyageurs Philoſophes : M. l'Abbé Joly, à qui nous devons l'édition de la Bibliothèque des Ecrivains de Bourgogne, les éloges de quelques Auteurs François, de ſçavantes Remarques ſur le Dictionnaire de Bayle, un Recueil de quelques Poëſies de M. de la Monnoye, les Mémoires littéraires de Bruys, & pluſieurs autres Ouvrages, où il a ſçu répandre les lumières de la Critique ſur un grand fonds d'é-

rudition : M. Cocquard, connu par ses talens pour la Poësie, & par différentes pièces d'Histoire & de Littérature.

Je passe sous silence un grand nombre de sçavans Jésuites, tels que les PP. Hardouin, Daubenton, Vannière, Lempereur, Daniel, Jouvenci, Sanadon, de Tournemine, de Colonia, Folard, Baltus, la Guille, Souciet, Tarillon, Berruyer, Routhe, Brumoy, Porée, la Sante, Panel, Berthier, Patrouillet, Hennin, Courtois, &c. qui ont été en relation avec le P. Oudin, & qui le considéroient autant par rapport à l'étenduë de ses connoissances & à sa haute piété, qu'ils l'aimoient pour sa candeur, sa politesse & l'excellence de son caractère.

Je devrois peut-être ici, en parlant de ses élèves, exprimer les sentimens de leur vive reconnoissance ; mais ce détail me jetteroit dans une longue discussion : je me bornerai donc à quelques-uns qui ont fait trop d'honneur à leur maître, pour les oublier. Claude Michel (10), dont les Poësies Grecques, Latines & Françoises ont mérité

(10) Voy. la Biblioth. des Auteurs de Bourg. & le *Menagiana*.

les ſuffrages de M. de la Monnoye, en a laiſſé entre les mains du P. Oudin un aſſés grand nombre; on en prépare aujourd'hui à Paris une edition complette, où l'on fera ſans doute entrer ſon beau Poëme intitulé : *Acanthis*. M. Bazin, qui ſçavoit ſi bien le Grec & le Latin, les Langues Orientales & les Etrangères, excelloit encore dans la Critique : M. des Forêts s'eſt toujours appliqué à la parfaite intelligence des Commentaires de Céſar, pour parvenir à celle de l'Hiſtoire de Breſſe & de Bourgogne; il eſt dépoſitaire de pluſieurs petits Poëmes Latins du P. Oudin, qui en avoit commencé un pour l'éducation du fils aîné de M. des Forêts, où le Poëte renfermoit tout ce qui a rapport au corps, à l'eſprit & au cœur. Enfin M. Melot, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & Garde des Manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, homme d'une rare modeſtie, auſſi diſtingué dans la République des Lettres, qu'aimable dans la Société, ayant appris que je voulois travailler à la Vie du P. Oudin, m'écrivoit ainſi le 6 Mai 1752.
» Quant à moi, je me contente d'ho-

» norer la mémoire de ce respectable
» Sçavant dans le secret de mon cœur,
» par mes sentimens, par le tendre
» souvenir des bontés qu'il a euës pour
» moi dans tous les tems, & par une
» conduite qui réponde en quelque
» sorte aux soins qu'il a bien voulu
» prendre pour diriger mes premières
» études, & m'élever dans les princi-
» pes de la Religion & de l'honnête
» homme. «

Au reste, il est peut-être encore quelques gens de Lettres amis du P. Oudin, qui ont échapé à ma connoissance, dont les relations auroient pû fournir d'autres traits honorables à sa mémoire; mais je n'ai pas crû devoir pousser plus loin mes recherches. L'abondance nuit quelquefois plus à un éloge, qu'elle ne sert à l'enrichir: c'est pourquoi je me garderai bien de compiler toutes les louanges que divers Journalistes ont données au P. Oudin, & à ses Ouvrages; je remarquerai seulement que l'Auteur des Observations sur les écrits modernes, qui a presque toujours refusé des éloges à ceux-mêmes qui en étoient le plus dignes, en a comblé le P. Oudin chaque fois qu'il

a eu occasion de parler de ce sçavant Jésuite.

## ARTICLE IV.

### *Conférences Académiques.*

MON dessein n'est pas de vanter ici les avantages & les agrémens des Sociétés littéraires. Ce n'est, comme dit Tertullien (1), que parmi les sauvages & les barbares, qu'il ne s'est trouvé ni Portiques ni Académies. Dans la Grèce & à Rome, il se formoit des assemblées de Sçavans ; aujourd'hui toutes les nations policées cultivent les Sciences & les Belles-Lettres : il se fait à la Chine & dans l'Empire Ottoman, des Conférences Académiques. Je ne parle point de ces sçavantes Sociétés établies sous la protection des Souverains ; je me borne au mérite de ces Assemblées particulières, où l'on voit des gens de Lettres plus réunis encore par les douceurs de l'amitié, que par la conformité des talens. Si les lumières

(1) *Lib. de Anim.*

de

de l'esprit y donnent droit, on n'y recherche pas moins les qualités du cœur : comme elles n'imposent point de devoirs, c'est par le goût & par l'émulation qu'elles se soutiennent. Tous les différens genres de littérature en font l'objet ; cette variété y répand des charmes, & multiplie les connoissances. Telle fut à Paris cette illustre assemblée connuë sous le nom du *Cabinet*, qui commença chez M. le Président de Thou un an avant la mort de ce célèbre Historien, dont les conférences continuerent successivement sous Messieurs Dupuy, & furent transférées à la Bibliothèque du Roi (2).

M. Moreau, Avocat Général à la Chambre des Comptes de Bourgogne (3), se plaignoit autrefois que dans une ville aussi considérable que Dijon (4), où il se trouvoit tant de personnes d'es-

(2) On peut voir dans le Traité des Sirènes, par M. l'Abbé Nicaise, l'Histoire de cette Société littéraire.

(3) Voy. Bibl. des Aut. de Bourg.

(4) Qui, selon M. de Voltaire, a produit tant d'hommes de Lettres, & où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens. Voy. le Discours prononcé à sa réception à l'Académie Françoise, *pag.* 4.

prit & de Sçavans, on n'eût point encore formé d'Académie. Il me semble, dit-il (5), que dans cette Capitale qui est honorée de deux Compagnies souveraines, un établissement de cette nature ne contribueroit pas peu à la rendre encore plus illustre & plus célèbre, & à soutenir avec plus d'éclat le rang qu'elle tient dans ce Royaume. Pourquoi n'ai-je pas l'agrément de voir dans ma patrie ce qu'il y a de gens plus distingués par leur naissance, leur mérite & leur sçavoir, lier entr'eux des Sociétés, qui font le plus doux plaisir de ceux qui les composent, comme elles font l'ornement des villes où elles sont établies? Il y a trois choses absolument nécessaires à un Sçavant : l'étude, la réflexion, & la société des gens de Lettres. Ce n'est point assés de s'entretenir avec les morts par la première, & avec nous-mêmes par la seconde; il faut encore par la conversation s'entretenir avec ceux qui vivent. M. Moreau prouve ensuite l'utilité de l'étude des Belles-

(5) Voy. son Discours sur l'établissement d'une Académie des Belles-Lettres dans la ville de Dijon. (Dijon) Claude Michard. 1693. *in*-4°. de 22 *pp*.

Lettres & des Conférences Académiques. » Combien ceux qui embrassent » la profession des armes, ne peuvent-» ils pas employer d'heures & de jours » à une étude qui n'a rien que d'agréa-» ble & d'utile ? Quelles instructions » plus nécessaires dans cette profession, » que celles que l'on tire de l'Histoire, » qui fait une des principales parties des » Belles-Lettres, & qui est appellée l'é-» tude des Rois, par le moyen de la-» quelle on découvre ce que la morale » a de plus beau, & ce que la politi-» que a de plus fin ? Quant à ceux qui » sont revêtus des emplois de la jus-» tice, qui doute que l'étude des Bel-» les-Lettres ne soit de leur partage, & » qu'elle ne les regarde même plus par-» ticulièrement que les autres ? Par quel » plus agréable moyen peuvent-ils se » délasser de ce grand attachement qu'ils » ont à leur devoir, & de cette applica-» tion assiduë qu'ils donnent aux affai-» res, que par le commerce charmant » des Lettres, & par les conférences » dont elles font la matière ? N'avons-» nous pas vû, & ne voyons-nous pas » encore tous les jours les personnes les » plus éminentes en dignité, les plus

„ attachées au ſervice de l'Etat & du „ Public, faire le plus bel ornement „ de l'Académie dans la Capitale du „ Royaume ? Na-t'on pas vû de nos „ jours l'illuſtre Chef du premier de „ tous les Parlemens (6), aſſembler „ dans ſa maiſon les plus habiles, pour „ y traiter de tout ce que les ſciences „ & les Lettres ont de plus curieux & „ de plus agréable ; & ménager, malgré „ le nombre & le poids des affaires qu'il „ ſoutenoit, le tems d'aſſiſter à ces con- „ férences ? Pour ceux qui fréquentent „ le Barreau, ils ſont d'une profeſſion „ d'autant plus glorieuſe que l'étenduë „ n'en eſt point limitée, & qu'il ſemble „ être de leur devoir de ne rien igno- „ rer. “ C'eſt à peu près ainſi que s'exprime M. de Voltaire dans le Diſcours de ſa réception à l'Académie Françoiſe, en parlant de ſon prédéceſſeur, qui

(6) M. de Lamoignon. On ſçait que feu M. le Chancelier, auſſi profond Juriſconſulte, que ſçavant Littérateur, ſe faiſoit un plaiſir de préſider, & de ſe trouver exactement, autant que ſes importantes occupations le lui permettoient, aux aſſemblées du Journal des Sçavans, qui ſe tenoient tous les quinze jours en ſon Hôtel.

faisoit ressouvenir la France, dit-il, de ces tems où les plus austères Magistrats, consommés comme lui dans l'étude des Loix, se délassoient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables ; que ceux qui mettent je ne sçais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre ! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la première place du monde, plaidoit encore les causes des Citoyens, écrivoit sur la nature des Dieux, conféroit avec des Philosophes ; qu'il alloit au Théâtre ; qu'il daignoit cultiver l'amitié d'Ésopus & de Roscius, & laissoit aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité ?

On nous apprend l'origine & les progrès des Académies, on nous donne les éloges de chaque Membre qui les composent, on nous fait connoître leurs Ouvrages : pourquoi a-t'on négligé jusqu'à présent l'Histoire de ces petits cantons de la République des Lettres, de ces Sociétés particulières, qui ont souvent cultivé avec tant d'ardeur & de suc-

cès les Sciences, les Arts & la Littérature?

M. l'Abbé Joly nous a conſervé dans l'éloge qu'il a publié de M. l'Abbé Papillon (7), la mémoire d'une aſſemblée Académique, qui s'établit à Dijon vers 1693. Les noms des Sçavans aſſociés qui la compoſoient, ſeront à jamais marqués avec honneur dans les faſtes de la République des Lettres. MM. du May, Lantin, le Gouz, de la Monnoye, Baudot, Taiſand, Quarré d'Aligny, Moreau, &c. ont illuſtré leur patrie par des monumens éternels d'eſprit & d'érudition. Quelque jeune que fût alors M. l'Abbé Papillon, il y tint ſon rang avec honneur. Je me ſouviens d'une anecdote qu'il avoit appriſe de M. Taiſand, qui s'étoit trouvé quelquefois aux conférences de M. de Lamoignon, où il avoit vû Varillas. Un jour qu'on y admiroit le portrait de Louis XIV. peint par Mignard, M. de Lamoignon ayant demandé à Varillas qu'eſt-ce qu'il en penſoit, & s'il le trouvoit reſſemblant au Roi, Varillas qui écrivoit pour lors l'Hiſtoire de France, ré-

(7) En 1738. Dijon, *in*-8°. & réimprimé à la tête de la Biblioth. des Aut. de Bourgogne.

pondit froidement : *Certes, Messieurs, je ne l'ai jamais vû.*

Le P. Oudin se rappelloit toujours avec plaisir les doctes conférences du cabinet de M. Huet, où il eut plus d'une fois l'avantage d'être admis. Ce sçavant Prélat s'étoit fait une si douce habitude du travail, qu'on l'a vû quelquefois y passer dix-huit heures par jour : il prétendoit que les plaisirs du cabinet entretenoient sa santé ; mais la sobriété & le régime y ont encore plus contribué. Lorsqu'il se retira à la maison Professe des Jésuites de Paris pour se livrer tout entier à l'étude, il se fit un nouveau genre de vie : tous les jours, levé à trois heures du matin, la prière, quelques lectures pieuses, la Messe, le dîner ; depuis le midi, un second sommeil d'environ trois heures, tout le reste du tems jusqu'à dix heures du soir employé à lire ou à écrire, excepté le Dimanche, le Mardi, & le Jeudi, qui étoient ses jours d'assemblées. Elles se tenoient depuis les cinq heures du soir jusqu'à huit : le Père Daniel y venoit fréquemment ; le Père Jobert, que M. Huet aimoit beaucoup, y étoit encore plus exact. Après la lecture des

Gazettes & des nouvelles Littéraires, le Prélat prenoit la parole, & traitoit quelque sujet de science ou d'érudition, qu'il coupoit volontiers par des écarts & des digressions agréables; mais auquel il revenoit toujours par cette tournure ordinaire: *Je disois donc*, &c. Quelque liberté qu'il donnât aux Sçavans de parler ou de lire à leur tour, il souffroit avec impatience qu'on l'interrompît, & surtout que l'on contredît & qu'on objectât. La séance finissoit par le bouillon rouge de M. de Lorme, qu'on lui apportoit à huit heures.

En 1728, M. le Président Bouhier, qui depuis long-tems étoit tourmenté de fréquentes attaques de goutte, voyant que ses incommodités redoubloient, & ne lui permettoient plus d'exercer les fonctions de sa Charge avec la même assiduité, se détermina à la résigner. Depuis quelques années il recevoit dans son cabinet un certain nombre d'amis choisis, avec lesquels il tenoit un jour de chaque semaine des conférences littéraires. Ce sçavant Magistrat, moins occupé des affaires du Palais, ranima par son propre exemple le zèle des Membres de sa petite Académie: M. le Ba-

ron de la Baſtie, M. Bazin, Conſeiller au Parlement de Dijon, M. des Forêt, le R. P. Hennin, Jéſuite, M. Leauté, aujourd'hui Tréſorier de la Cathédrale, & le P. Oudin, compoſoient cette aſſemblée, dont les Belles-Lettres étoient le principal objet. Souvent des Sçavans étrangers y ont aſſiſté; MM. Olben, Dorville, de Mazaugue, &c. On commençoit par les Nouvelles littéraires, on y jugeoit du mérite des Livres nouveaux que recevoit de toutes parts M. le Préſident Bouhier: enfin les Diſſertations, les remarques Critiques, & différentes pièces concernant les Sciences & l'érudition, rempliſſoient le tems de ces conférences, qui étoit ordinairement de trois heures. Le P. Oudin fut prépoſé pour examiner & critiquer les Ouvrages qui s'y liſoient; la douceur de ſon caractère & l'étenduë de ſes lumières lui avoient juſtement mérité cette confiance. Chacun s'y diſtingua ſuivant le genre de ſes connoiſſances; M. le Préſident Bouhier y prima preſque dans tous les genres. Les Sçavans ont reçu avec reconnoiſſance les productions de cette Société. M. de la Baſtie y ayant lû un Mémoire ſur

l'*Ascia*, le P. Oudin en prit occasion de travailler sur le même sujet ; & c'est à cette espèce de rivalité que nous devons la Dissertation sur la formule *sub Ascia* des tombeaux Celtiques. Un Sçavant de cette Compagnie, peu satisfait de la Traduction en vers François d'Anacréon & de Sapho par Gacon, avoit eu le dessein d'en donner une nouvelle, persuadé qu'on pouvoit mettre à juste titre sur le Livre de ce rimailleur, comme l'appelle Richelet (8), cette inscription : *Impertinence plénière.* Qu'on examine attentivement l'Ouvrage de Gacon, on verra qu'il se vante par tout de la manière du monde la plus ennuyeuse ; qu'il déchire Euphrosine (9) sans aucune raison ; qu'il ne rend presque jamais bien le sens de son Auteur, & qu'il débite ses fantaisies pour les aménités d'Anacréon ; qu'en affectant d'éviter certaines expressions du Poëte Grec, il en ôte les principales beautés ;

(8) Voy. son Diction. au mot *Houssiner*.

(9) Madame Dacier, Longepierre, de la Fosse & Regnier Des-Marais, qui ont aussi traduit Anacréon, ou quelques pièces de ce Poëte, n'y sont pas moins maltraités sous des noms déguisés.

que quoiqu'il y ait quelque facilité dans les vers de Gacon, ils ſont ſouvent très-languiſſans; qu'il défigure étrangement la belle Ode de Sapho à Athis; qu'il fait entrer dans ſon Livre mille choſes qui ne ſont point du ſujet; enfin qu'il attribuë à Anacréon des Odes qui ne ſont point de ce Poëte: telle eſt la critique ſur laquelle ce Sçavant fondoit la néceſſité d'une nouvelle Traduction de ces Odes.

Le nombre des aſſociés de la pètite Académie ayant diminué par l'abſence & la mort de quelques ſujets, M. le Préſident Bouhier y en admit de nouveaux: les places furent remplies en 1738, par M. l'Abbé Joly, M. Cocquard & moi. C'eſt de ces converſations ſi utiles pour nous & ſi agréables à M. Bouhier lui-même, que j'aurois pú former des *Buheriana* & des *Oudiniana*: c'eſt là ſur-tout où je pris le goût des Belles-Lettres, où j'eus l'avantage de conſulter ſouvent des Maîtres éclairés. C'eſt auſſi de ce cabinet que ſont ſortis pluſieurs Ouvrages qui ont déja vû le jour, ou qui doivent être bientôt publiés. Quelques morceaux de la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne y furent corri-

gés : le P. Oudin y soumettoit souvent divers articles de celle des Ecrivains de sa Compagnie. Les éloges de quelques Auteurs François y furent travaillés à frais communs (10) : une partie du quarante-troisième volume des Mémoires du P. Niceron, dont je m'étois proposé de donner une suite, y fut composée sur les Observations de cette Société. M. Cocquard y lut aussi plusieurs Dissertations qu'il compte publier incessamment ; enfin ces assemblées ne furent terminées que dix jours avant la mort de M. le Président Bouhier (11), qui malgré le déplorable état où l'avoit réduit la maladie, nous reçut encore la dernière fois avec cette gaieté, cette affabilité & cette affection dont il accueilloit singulièrement les Sçavans (12).

(10) Publiés par M. l'Abbé Joly, à Dijon, Phil. Marteret, 1742. *in*-8°. L'Editeur y en a inséré sept de sa façon : j'en ai fourni deux : une partie des Articles des PP. Hardouin & Daniel est tirée de la Biblioth. des Ecrivains de la Société de Jes. par le P. Oudin : celui de Michel de Montagne est de M. le Président Bouhier.

(11) Arrivée le 7 Mars 1746.

(12) M. l'Abbé d'Olivet fait mention de cette

Ce commerce agréable fut long-tems interrompu, & nous ne cessions d'en regretter l'utilité & les douceurs, lorsque M. le Président de Ruffey, dont l'esprit, le goût & les talens sont connus, ouvrit le 19 Avril 1752, sa Bibliothèque à plusieurs gens de Lettres, parmi lesquels se retrouverent ceux qui avoient composé les assemblées Académiques de M. le Président Bouhier, convaincu qu'en suivant l'exemple de ce sçavant & respectable Magistrat, il augmenteroit en eux l'amour des Sciences & des Lettres, & qu'il travailleroit en même tems à l'honneur de sa patrie. Le succès répondit à ses espérances : en effet cette Société a produit un grand nombre d'Ouvrages sur différens sujets d'Histoire, de Physique & de Littérature, jusqu'au 10 du mois d'Août, qu'elle borna ses travaux Littéraires de cette année (13).

petite Académie, *pag.* 17. d'une Lett. adressée à M. le Présid. Bouhier, impr. à Paris en 1739. in-12. Voy. le *Commentar. de vitâ & scriptis Joan. Buherii*, à la tête des Dissertations sur Hérodote, *pag.* 22, 23 & 43.

(13) La Société Physique & Littéraire de Dijon, qui s'assemble tous les Mercredis, a recommencé ses séances le 19 Décembre 1752.

## ARTICLE V.

### *Poësies du Père Oudin.*

ON dit que le Père Vannière, en commençant ses études, faisoit des vers avec tant de peine, qu'un jour il pria le Père Joubert son Régent de l'en dispenser : par bonheur il n'obtint pas ce qu'il demandoit ; un travail assidu & constant en fit insensiblement l'un de nos plus grands Poëtes Latins. Les premiers essais du Père Oudin ne lui coûterent pas moins ; mais s'étant avisé d'apprendre par cœur les XII. Livres de l'Énéide, il sentit tout à coup son imagination s'échauffer, & ses talens se développerent : il m'a même avoué que depuis, les idées & les tournures poëtiques se présentoient souvent à son esprit malgré lui, & que la facilité de versifier l'avoit forcé en quelque sorte à devenir Poëte. On a prétendu que dans les premières années qu'il professa les Humanités, sa Poësie étoit plus agréable & plus coulante ; peut-être que dans la suite ayant voulu donner

plus de précision & de force à ses vers, ils en parurent moins naturels : d'ailleurs des lectures de toutes les sortes peuvent bien avoir altéré insensiblement cette fleur d'élocution toujours claire & élégante. Peu de personnes livrées à ce goût d'érudition variée, ont pû sauver leur style de l'inégalité & de la bigarrure. Cependant comme les trésors de la Langue Latine lui furent ouverts, & que les ornemens des meilleurs Poëtes de la belle Antiquité ne lui étoient point inconnus, si quelques Lecteurs de nos jours, peut-être assés étrangers dans le pays Latin, ont osé lui reprocher quelque obscurité dans sa versification, ne seroit-ce pas plutôt en eux défaut de connoissance, qu'en lui manque de clarté ? Car qu'il me soit permis de le dire, peu de gens aujourd'hui sçavent assés parfaitement la Langue des Romains, pour en sentir toutes les beautés & les finesses, surtout dans la Poësie héroïque, telles que sont l'Épopée & l'Ode. Quoi qu'il en soit, que l'on compare ses *Songes*, Poëme plein de feu & de génie, dont la versification est naturelle, harmonieuse, & pour ainsi dire, toute Virgilien-

ne ; qu'on les compare, dis-je, avec ses Sylves, & principalement avec sa pièce sur la Statuë équestre érigée à la Place Royale de Dijon : j'avouë qu'on y appercevra quelque différence de goût & de tournure poëtique.

Outre son Poëme sur le feu, (*Ignis*) & quelques autres petites pièces déja imprimées séparément, ou dans des Recueils, le Père Oudin a laissé beaucoup d'Odes, d'Hymnes, d'Épîtres, de Paraphrases, &c. dignes de voir le jour, & qui pourroient former un juste volume. Je ne dois pas oublier ici deux Traductions en vers assés importantes ; l'une de l'Iliade, & l'autre de la Batrachomyomachie d'Homère : Ouvrages destinés à servir de modèles à ses écoliers, où l'on retrouve toute la majesté & les graces du Poëte Grec. Le premier Livre de l'Iliade, traduit en vers Latins (1), paroît travaillé avec la scrupuleuse attention, qu'exige précisément M. le Président Bouhier dans ces sortes de pièces ; ce sçavant Magistrat dès sa plus tendre jeunesse avoit essayé lui-même de traduire en notre

(1) On n'en a recouvré que les 230 premiers vers.

Langue

Langue les plus beaux morceaux des anciens Poëtes Grecs & Latins, & de les rendre en nombre égal de vers, sans leur faire rien perdre ni de leur grace, ni de leur clarté. Ce qui l'engageoit principalement à s'y exercer, c'est qu'il a toujours crû que les vers ne peuvent être agréablement rendus que par d'autres vers, & que les meilleures traductions en prose comportent rarement les charmes dont la Poësie est susceptible. » Qu'on farde la prose de tels or- » nemens qu'on voudra; elle ne nous » donnera jamais qu'une image froide » & imparfaite du feu poëtique. « Ce n'est donc que dans l'heureux contour du vers qu'un Traducteur peut faire passer toute l'énergie & la fougue du Poëte qu'il imite. » Il faut avouer ce- » pendant que l'entreprise est hardie, » & que ce n'est pas une petite affaire » que de trouver dans sa Langue des » tours & des expressions équivalentes » aux originaux, & de mettre son es- » prit au dégré de chaleur du Poëte » même. « Cette difficulté s'est fait sentir à la plûpart de nos Poëtes traducteurs; & c'est ce qui a rendu si fades & si ennuyeuses ces longues Paraphrases

poëtiques, qu'on nous donne pour des traductions en vers. M. le Président Bouhier a tâché de prouver son sentiment par des exemples : quoique le Public ait favorablement reçu le IV[e]. Livre de l'Énéide, qu'il a traduit en vers François, il s'est contenté de lire à des amis sa Traduction du commencement de l'Iliade (2), où pour s'être trop scrupuleusement assujetti au sens, aux mots & au nombre des vers, il s'apperçut lui-même qu'il avoit quelquefois exprimé moins heureusement les beautés poëtiques de son original : Mr de la Motte ayant d'abord voulu s'astraindre à cette méthode, en traduisant en vers le même Ouvrage, sentit bientôt l'impossibilité de réussir, s'il ne prenoit la liberté d'y faire quelques changemens légers. Cependant comme il étoit frappé des grandes beautés répanduës dans l'Iliade d'Homère, il ne put se résoudre à les perdre : il conçut le dessein de les rapprocher, & de les soutenir par d'autres; il embrassa toute la matière, il la disposa avec réflexions: enfin il exécuta les VIII. derniers Livres

(2) Le premier Livre en 614 vers.

de son Iliade sur le nouveau plan qu'il s'étoit fait (3).

Le Père Oudin plus hardi & moins effrayé des obstacles, essaya de rendre fidèlement en vers Latins ce chef-d'œuvre de la Poësie Grecque. On peut juger du succès de son entreprise par ce morceau :

*Iliacas dic, Musa, acies, iramque ferocis*
*Æacidæ, sævos Danais funesta labores,*
*Et luctus quæ mille tulit, multasque sub Orcum*
*Ingentes heroum animas demisit acerbo*
*Ante diem letho, crudeli & sorte peremtas*
*Dardaniâ prædam canibus projecit arenâ*
*Alitibusque : severa Jovis sic fata ferebant ;*
*Præcipiti postquam incessit discordia motu,*
*Et Regem magno Atriden distraxit Achille.*
*Quis Deus hinc illis injecit mente furorem ?*
*Mutuaque infestis jactantes jurgia verbis*
*Impulit hostili pariter contendere rixâ ?*
*Magnanimi Jovis, & Latonæ filius. Atram*
*Ille luem diro per Achaïca castra tumultu*
*Sparserat, & fato populos sternebat iniquo.*

Le P. Oudin voulut donner plus de liberté à son génie en traduisant la Ba-

(3) Voy. ses Réflexions sur la Critique.

trachomyomachie qu'il avoit partagée en IV. Chants (4). Ce ne fut qu'une imitation, où ses propres idées trouverent place : il sentit alors combien la difficulté de copier servilement un Poëte étouffe le feu de l'imagination, écarte les agrémens, & met un Traducteur à la gène. C'est par ces petits essais poëtiques, proposés pour exemples à ses élèves, que le P. Oudin leur fraya les routes du Parnasse. Un illustre Prélat (5), qui a eu l'avantage d'écouter ses leçons, devint alors pour ainsi dire son rival. Il tenta de faire l'éloge de la Paix (6), & l'exécuta d'une manière digne du maître & du disciple : il prit de Virgile la justesse des

(4) Il n'en est resté dans ses porte-feuilles que le premier Chant, les trois autres ayant été perdus du vivant de l'Auteur, comme il l'a marqué de sa propre main.

(5) Bonaventure Bauyn, aujourd'hui Evêque d'Uzès. Voy. la Bibl. des Aut. de Bourg. les Mém. de Trévoux 1714. pag. 1850, & le Mercure de Sept. 1736. pag. 2133.

(6) *Pax, Carmen. Auctore Bonaventurâ Bauyn, Rhetorices Auditore, in Colleg. Divio-Godranio Soc. Jes. Divione, Anton. de Fay,* 1714. *in*-8°. de 27 *pag.* y compris l'Epît. Dédicat. à M. le Maréchal Duc de Villars.

pensées, la belle harmonie & la correction du vers. Que de force & d'agrément dans cette Peinture !

Pag. 15. *Præcipiti Condæus equo sublimis in hostes*
*Fulminat, & longo fidens Turennius usu.*
*Sævi terror adhuc, tu Luxemburge, Britanni,*
*Proruis infensas acies. Quot prælia miscet*
*Vindocinus, victo tot collocat hoste Trophæa,*
*Egregioque novum capiti decus aggerat; illis*
*Proximus, haud famâ ille minor, bellique secundus*
*Laudibus, hostilis fati mora Gallicus Hector*
*Cernitur, & multo rutilat spectandus honore.*
*Cui mixtas hederis intexit laurus olivas,*
*Æternum famæ monimentum. Hos inter, aperto*
*Qualis ubi cœlo radiat sol altus, & astra*
*Luce minora premit, Lodoix sic arduus extat.*
*Observant omnes unum, vincique fatentur*

*Heroës : tanto laus est à Principe vinci.*

. . . . . . . . . . . .

Pag. 20. *Seu fugiunt pugnantve, instat vi Gallus, & igneo*
*Densa viam secat ense per agmina, quo suus illum,*
*Fulmineique rapit Ducis impetus. Acrior olim*
*Flamma per arentes stipulis non currit acervos,*
*Præcipiti glomerata Noto, mollemque sonanti*
*Peste semel populat segetem. Non æthere fulmen*
*Tam rapidum ruit, & sonitum praeunte ruinâ,*
*Nunc nemora & celso proceras vertice pinus,*
*Nunc validas fractis devolvit turribus urbes :*
*Horret humus vasto procul externata fragore ;*
*Horrificant trepidi mortalia corda pavores.*
*Talis erat Villarsiades, tam dira ferebat*
*Fata per hostiles celeri certamine terras.*

*Non illum scopulis imposita horrentibus arces,*
*Aut centum ingentes super ara tonantia muros,*
*Flumina non plenis retinent undantia ripis :*
*Victor ubique levi simul omnia proterit ictu.*

On conserve encore plusieurs Tragédies & Comédies Latines, que le P. Oudin composa pour les exercices de Collège. Si le Poëte n'y a pas toujours exactement observé les règles du Théâtre, du moins cette négligence est-elle rachetée par l'esprit & le sentiment.

## ARTICLE VI.

*Denys Petau & Claude Saumaise.*

LE P. Oudin avoit eu dessein d'écrire en Latin la Vie de Denys Petau. L'Article qu'il en a donné dans les Mémoires du P. Niceron, est rempli d'une si belle érudition & d'un si grand nombre d'anecdotes curieuses, que cet essai nous fait regretter justement un Ouvra-

ge, où l'Auteur se proposoit d'insérer une partie de l'Histoire littéraire, & le caractère des plus sçavans hommes du XVIIe. siècle. Ses recherches l'avoient conduit naturellement à la connoissance du génie & du mérite de Saumaise, qui a été le plus vif, mais non pas le plus redoutable des adversaires du P. Petau. M. l'Abbé Papillon, que le projet de sa Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne mettoit dans un mouvement perpétuel, ayant appris du Père Oudin une infinité de particularités sur la vie de Saumaise, s'imagina que ce sçavant Jésuite y travailloit lui-même, & l'assûra ainsi positivement au Père le Long, qui sur cette simple conjecture, annonça dans sa Bibliothèque Historique de la France l'édition des Vies du P. Petau & de Saumaise (1), en les attribuant au P. Oudin.

Il est vrai qu'il n'avoit jamais perdu

(1) Voy. les n°. 6105. & 17319. Ces deux Vies Latines n'ont jamais été composées ni imprimées, quoique le P. le Long en indique les éditions à Dijon, chez J. Ressayre, *in*-12. celle du P. Petau en 1716, & celle de Saumaise en 1717. Voy. l'Art. XXX. du Catalog. des Ouvrages imprimés du P. Oudin.

de

de vûe l'Antagoniste du P. Petau ; il auroit même travaillé à une Table générale des matières principales, & de celles que renferment par digression les Ouvrages de Saumaise, s'il n'eût mieux aimé déférer aux conseils de M. le Président Bouhier, qui pensoit qu'une pareille compilation n'étoit digne que de la plume de quelqu'infatigable Allemand. Il faut avouer cependant que cet *Index* auroit ouvert aux Critiques des sources abondantes, & leur auroit fait retrouver par un arrangement commode, des trésors qui sont confondus dans une mer vaste & profonde.

Le P. Oudin avoit bien compris l'avantage de cette récolte ; car quoiqu'il ne reconnût guère en Saumaise qu'un Grammairien très-éclairé, il étoit étonné de sa mémoire, qui lui offroit toujours une multitude de traits peu connus à la plûpart des Littérateurs. J'ai recueilli dans différentes conversations du P. Oudin mille anecdotes, qui auroient pû me servir à former le caractère de Saumaise, dont j'ai long-tems été moi-même tenté de donner une vie très-étenduë, avec des notes historiques & critiques.

Quelque rang distingué qu'il occupât dans la République des Lettres, il n'avoit étudié à fond, selon le P. Oudin, ni la Théologie, ni la Jurisprudence, ni l'Histoire naturelle, ni les Mathématiques : d'ailleurs ce n'est certainement pas dans l'Art oratoire, ni par le génie poëtique qu'il a brillé, & toutefois il écrivoit dans tous les genres d'une manière hardie ; mais c'est un Auteur que l'on doit admirer, disoit le P. Oudin, lors même que la raison empêche de penser comme lui. On ne peut mieux comparer la plûpart de ses productions, sur quelque sujet qu'il ait traité, qu'à de grands répertoires, où tout est assés confusément ramassé, presque toujours sans principes, sans ordre, & même sans goût, si l'on s'en rapporte à un Auteur moderne, qui en élevant à sa fantaisie un *Temple du goût*, en a fermé l'entrée à Saumaise. Il faut convenir néanmoins que les défauts qui déparent les écrits de ce Sçavant, furent ceux de presque tous les Critiques de son tems. L'érudition qui ne comportoit alors qu'une grande abondance de faits, de citations & de critiques grammaticales, sembloit exclure les

brillantes saillies de l'esprit, les traits fins & délicats, les choses de sentiment & de goût : aussi aucuns de ces agrémens ne se trouvent-ils dans le petit Livre de Saumaise *De Mannâ & Saccharo*, Ouvrage ennuyeux, & très-capable de guérir d'une maladie qu'avoit le bon-homme Sarrau, la *Salmasio-Latrie*. Lorsque celui-ci publia les Lettres de Grotius *Ad Gallos*, il s'avisa de dire dans sa Préface, que ce grand homme excelloit dans le genre polémique & dans la critique, & qu'aucun Auteur vivant n'avoit encore répandu dans ces sortes d'Ouvrages plus de force, plus de justesse & plus d'esprit : c'en fut assés pour échauffer la bile de Saumaise, & pour rompre avec Sarrau. Il poussa le ressentiment encore plus loin ; car après la mort de Grotius, il saisit l'occasion d'écrire avec aigreur & de se déchaîner contre un illustre rival, qu'il n'avoit osé attaquer ouvertement pendant sa vie. La veuve de Grotius s'en plaignit aussitôt avec amertume, & cria vengeance contre un ingrat. En effet on voit par les Lettres de ce sçavant Hollandois, que Saumaise l'avoit souvent consulté sur les citations Arabes dont il

chargeoit ſes Livres, & qu'il le prioit d'examiner ſi elles étoient écrites correctement, & ſi les caractères en étoient bien formés (*) : preuve convaincante, ſelon le P. Oudin, que l'Arabe lui étoit peu familier, & qu'il n'employoit ces paſſages que pour faire parade d'érudition. Il eſt vrai pourtant que pendant ſon ſéjour à Dijon, Saumaiſe cultiva cette Langue dans un tems de convaleſcence (2), & qu'on trouve pluſieurs Ouvrages qu'il a enrichis ou brodés de notes Arabes (3). Mais qui oſeroit aſſûrer que ces lambeaux épars, ou ces petites obſervations marginales fuſſent un bon témoignage de la parfaite intelligence qu'il avoit de cette Langue ? M. l'Abbé Papillon, dont Saumaiſe étoit le héros, prétendoit auſſi que le Cophte n'étoit point étran-

(*) Voy. la Vie de Grotius par M. de Burigny, *Tom.* 2. *pag.* 297.

(2) Voy. ses Lettr. pag. 35.

(3) Voy. la longue Préface qu'il mit en 1640, à la tête du *Tableau de Cébès*, traduit en Arabe par Jean Elichmann : (1640. *Lugdun. Batav.*) ſon Traité *de Homonymis Hyles-Jatrica* ; & ſurtout dans la Bibliothèque du Roi, un Dioſcoride *in*-8°. avec des remarques Arabes de la main de Saumaiſe.

ger à ce Sçavant ; & que Peiresk lui avoit fait venir de l'Orient quelques Manuſcrits en cette Langue, dont une partie eſt reſtée à Dijon chez M. Lantin ; & l'autre ſe trouve dans la Bibliothèque du Roi parmi les Manuſcrits de M. de la Marre (4).

Au reſte perſonne ne doute que Saumaiſe, pendant ſes guerres littéraires avec le P. Petau, n'eût qu'une très-légère teinture de l'Hébreu. Cependant l'étude des Langues lui ouvrit le ſanctuaire des Sciences ; c'eſt par cette voie qu'il acquit tant de connoiſſances générales, & par conſéquent la facilité d'écrire ſur toutes ſortes de ſujets. Heinſius qui lui déféroit le premier rang parmi les Grammairiens, ne le jugeoit ſupérieur que dans l'art Etymologique : *In Lexicis regna.* On a reconnu, à la vérité, que ſes amples collections ne contenoient guères que des diſcuſſions de mots, qu'il s'eſt plû trop ſouvent à mettre en œuvre. Si l'on en veut croire un parent de Saumaiſe, la rapidité avec laquelle il travailloit, & le nombre prodigieux de volumes qu'il

(4) Principalement un beau Manuſcrit de Liturgies.

a mis au jour, n'ont rien de fort surprenant, puisque tant de productions n'étoient que des copies de ses trésors Philologiques, ou des fruits souvent assés mal digérés d'une mémoire heureuse, qu'il prenoit au mot indifféremment sur tout ce qu'elle lui offroit : on s'apperçoit aussi que les Livres qu'il a composés dans les douleurs de sa goutte, sont plus décharnés, soit qu'alors sa mémoire le servît moins abondamment, soit qu'il se trouvât hors d'état de recourir à ses extraits. Combien de Philologues, dont la fertilité nous étonne, se rendent le travail aisé par l'usage de leurs immenses *Excerpta*, où ils puisent au besoin les recherches qu'ils étalent dans leurs Ouvrages plutôt par ostentation, qu'avec choix & discernement, & qu'ils placent si indiscrettement, qu'elles y prennent un air tout-à-fait étranger.

Je ne puis comprendre comment Saumaise, qui avoit embrassé tant d'objets dans la littérature, & qui *cherchoit noise* à tous les Sçavans, ne s'est jamais étudié à se faire un beau style ; ni pourquoi il négligeoit de relire & de corriger ce qu'il avoit une fois écrit. Milton

en lui reprochant ces deux défauts, l'a fait souvent rougir des barbarismes dont fourmillent ses Ouvrages : on prétend même que Saumaise fut si sensible à cette critique, qu'il en mourut de regret peu de tems après. Si on l'a repris sur sa mauvaise Latinité, principalement dans la conversation, il y étoit du moins admirable par la profusion & la variété des faits historiques dont il l'ornoit ; mais il lui falloit un sujet rare & intéressant à traiter, sinon il gardoit volontiers un profond silence. J'ai oui dire que quelque riche & brillante que fût sa mémoire, il craignoit de se trouver avec Blondel, à qui tout étoit présent, jusqu'aux passages entiers des Auteurs.

Autant Saumaise paroissoit doux & aimable dans le commerce de l'amitié, autant il étoit aigre & pétulant avec ses Critiques : on feroit un Dictionnaire complet des injures dont il a parsemé ses Ouvrages, & accablé ses adversaires. D'ailleurs l'air de vanité qu'il prenoit en écrivant, l'avoit rendu si insupportable, qu'il souleva contre lui tous les Sçavans, qui souffroient avec impatience que ce Critique usurpât ty-

ranniquement l'empire des Lettres. Ses conjectures qu'il donnoit hardiment pour des démonſtrations, trouverent preſque toujours des contradicteurs ; & je ne vois pas qu'on ait eu plus de reſpect pour ſes ſentimens, qu'il propoſoit d'un ton de légiſlateur, & dans leſquels il perſiſtoit avec opiniâtreté, juſques ſur les points les moins importans : c'eſt en vain qu'il a cherché à juſtifier ſon génie à cet égard, en attribuant ces reproches à la malice de ſes ennemis (5).

Je finis ce portrait de Saumaiſe par quelques fragmens de Lettres manuſcrites de Sçavans, dont le P. Oudin m'a fait part. Alexandre Morus peignoit ainſi ſon caractère (6) : » L'humeur » particulière de M. Saumaiſe alloit » toute à la gloire : c'étoit ſa paſſion » prédominante. Jamais homme ne fut » plus ſenſible, ni aux moindres louan- » ges, ni aux moindres injures. On » pouvoit aiſément gagner ſon eſprit, » en le louant & en déprimant ſesému-

(5) Voy. la Préface de ſon *Commentarius de Hellenisticâ.*

(6) Lett. d'Alexand. Morus à Philibert de la Marre, Paris 12 Mars 1665.

» lateurs. Si quelqu'un lui avoit donné
» quelque foible louange, ou quelque
» titre inférieur à ſon mérite, comme
» *Doctiſſimus*, & ſurtout *Clariſſimus*,
» qu'il n'aimoit point qu'on lui don-
» nât, il s'emportoit, & faiſoit éclater
» ſon reſſentiment ſur le Livre avec au-
» tant d'excès, que ſi on lui eût dit
» une injure directe & formelle: il ne
» pouvoit non plus ſouffrir la contra-
» diction en matière de Lettres. S'il
» avoit corrigé un paſſage, il falloit
» bien ſe garder de douter de la vérité
» de ſa correction, quelque raiſon qu'on
» en pût avoir. Il ne louoit guère que
» pour faire dépit à ſes ennemis. . . .
» Il ne manquoit jamais de faire tout
» ce que Scaliger avoit fait par gran-
» deur. «

Spanheim, en écrivant à l'Abbé Ni-caiſe (7), reconnoiſſoit Saumaiſe pour le plus grand Critique de ſon tems. » Je
» l'ai toujours regardé, dit-il, comme le
» héros de notre ſiècle en érudition; non
» comme celui qui a le mieux écrit; mais
» qui ſçavoit le plus. A l'âge où j'étois de
» quinze à ſeize ans, il voulut me con-

(7) Voy. l'*Otium Hanoveranum*, Lettr. de Spanheim à l'Abbé Nicaiſe, 1697.

» fier l'édition des Epigrammes Grec-
» ques anecdotes qu'il avoit tirées d'un
» Manuscrit de la Bibliothèque d'Hei-
» delberg, & qu'il avoit déja promis de
» publier, mais qu'il ne croyoit plus de
» saison dans sa vieillesse. Un démêlé
» qui survint par sa faute entre feu mon
» père & lui, me priva de l'honneur que
» j'en aurois tiré à cet âge-là, & des se-
» cours qu'il m'y auroit donnés. «

De tous les Ouvrages de Saumaise, le P. Oudin paroissoit ne faire cas que de son Histoire Auguste, & du *Funus Hellenisticum*; mais celui qu'il estimoit le moins, étoit le Traité des années climactériques, dont Isaac la Peyrère avoit en quelque sorte fourni le dessein à Saumaise. Voici comment il s'en explique dans une Lettre à M. de la Marre (8) : » Je puis dire que je donnai
» l'ouverture & le sujet du Livre qu'il
» fit des *Années Climactériques*, sur une
» conversation qu'il eut avec M. de la
» Thuilerie pour lors Ambassadeur en
» Hollande, dans laquelle j'étois. Com-
» me on parloit de la maladie du Prince
» d'Orange, dont il mourut ensuite
» dans son année climactérique de 63

(8) Paris. . . . . Juin 1660.

» ans, M. Saumaise dit de si belles cho-
» ses sur ce sujet, que je le priai quelques
» jours après de la part de M. l'Am-
» bassadeur, de me donner par écrit ce
» qu'il avoit dit; ce qu'il fit avec beau-
» coup de bonté. Mais il grossit de-
» puis son Livre d'une infinité d'autres
» belles curiosités qu'il ne nous avoit
» pas dites. Il me fit l'honneur de m'en-
» voyer en France une copie de son
» Ouvrage; & il me souvient que je
» le remerciai au nom de mes *Préada-*
» *mites*, que je composois en ce tems-
» là, de ce qu'il avoit écrit en leur fa-
» veur dans la Préface de ses *Climacté-*
» *riques*: il répondit à cette galanterie
» avec plaisir & en badinant. Il me fai-
» soit espérer un Traité curieux, au-
» quel il me mandoit qu'il travailloit:
» *De origine & progressu Astrologiæ, deque*
» *variis ejus Auctoribus & sectis.* « La Pey-
rère avoit conservé un fragment d'une
Lettre de Saumaise (9), qui mérite de
trouver place ici (10). » M. Bourde-
» lot, qui est Abbé de Massay, m'en-
» voyoit des Lettres que M. de Sau-

(9) Dattée de Leyde 1. Mars 1649.

(10) Lettr. de la Peyrère à Philibert de la Marre.

» maise lui écrivoit, & je lui en en-
» voyois aussi. M. l'Abbé m'en adressa
» une de S. Germain durant la guerre
» de Paris, dans laquelle M. Saumaise
» lui parle de la mort du Roi d'Angle-
» terre, qui arriva en ce tems-là « ; ces
» termes sont remarquables : *Je serois bien aise aussi d'apprendre de quelle façon votre Cour aura reçu & pris la Tragédie qui a été jouée sur le Théâtre d'Angleterre. C'est une grande leçon pour les Rois, quoiqu'elle soit donnée par de méchans maîtres. Depuis l'origine des siècles, je ne crois pas qu'un Acte aussi horrible & aussi détestable ait jamais été fait. Ceux qui l'ont commis, doivent passer pour des monstres d'hommes ; mais puisque l'Europe commence à les produire*, væ Regibus, *dans les Royaumes desquels tels prodiges se rencontrent.*

Passons à la singularité d'esprit de Saumaise, dont l'Auteur des Préadamites fournit une preuve par écrit à M. de la Marre : » Ayant vû au sortir de la
» presse les premières feuilles impri-
» mées du Phaleg de M. Bochard, j'en
» donnai avis à M. Saumaise, & lui dis
» le dessein du Livre, qui étoit de faire
» voir par quelles raisons & par quelles
» étymologies toutes les nations du

» monde étoient dérivées des trois en-
» fans de Noé : sur quoi je lui obser-
» vai, que qui prouveroit à Bochard
» que le Déluge de Noé n'avoit pas
» été universel, lui rendroit un fort
» mauvais office. M. Saumaise me ré-
» pondit qu'il avoit démonstration pour
» cela, & dequoi prouver, comme
» deux & deux font quatre, que le
» Déluge de Noé n'avoit été qu'un Dé-
» luge particulier ; mais par malheur
» je ne l'ai pû voir depuis, pour le
» prier de me dire ses raisons, dont je
» me serois servi dans le Traité que j'ai
» fait de la même question dans mes
» Préadamites, & pour faire valoir ces
» raisons, je n'aurois pas omis un aussi
» grand nom que le sien. Mais, Mon-
» sieur, ce que je vous écris n'est que
» de vous à moi ; & pour vous faire con-
» noître le caractère de celui dont vous
» voulés écrire la vie, qui étoit un hom-
» me tout-à-fait extraordinaire, quoi-
» qu'en apparence il s'accommodât aux
» sentimens communs, & que ce qu'il
» sembloit être opiniâtre Calviniste,
» étoit plus par coutume, & pour avoir
» dequoi choquer le P. Petau, que par
» la croyance qu'il eût en une réfor-

» mation, qu'il ne pensoit pas bien
» faite. «

La Peyrère est entré plus intimément encore dans le secret de la Religion de Saumaise. Rapportons ici ses propres termes (11) : » Je vous dirai
» ce que je sçais de bien particulier de
» lui, qui est qu'encore qu'il fit profes-
» sion extérieure de la secte de Calvin,
» il croyoit néanmoins, & sçavoit que
» sa réformation n'étoit pas bien faite, &
» que Calvin avoit retranché beaucoup
» de choses par ignorance, qu'il auroit
» laissées, s'il en avoit sçu la véritable
» institution & le véritable usage ; ce
» qu'il m'avoua, sur ce qu'ayant lû son
» Traité *De Transsubstantiatione*, je lui
» dis qu'il faisoit le procès à nos réfor-
» mateurs, (car j'étois en ce tems-là
» de la même secte) en ce qu'il avoit
» mis dans ce Traité, & de propos dé-
» libéré, trente sortes de prières & de
» bénédictions que l'Eglise primitive
» faisoit en consacrant le pain de l'Eu-
» charistie, & que Calvin par une li-
» cence bien hardie avoit toutes re-
» tranchées de l'institution de sa Cène,

(11) Lettr. Manuscr. à Philibert de la Marre, du 2 Juillet 1660.

» prenant le pain & le rompant sans le
» bénir, contre l'institution même de
» notre Seigneur, qui prit le pain, qui
» le bénit ensuite, qui le rompit & dit :
» *Hoc est enim Corpus meum*, &c. Or tou-
» tes ces prières que l'Eglise primitive
» faisoit avant la fraction du pain, &
» que M. Saumaise avoit affecté de met-
» tre dans son Livre, n'étoient que
» pour faire voir l'ignorance & la mé-
» prise de Calvin. «

Si Saumaise a passé une partie de sa vie à verser des flots de bile sur les meilleurs Ouvrages, & à s'escrimer contre les Auteurs les plus célèbres, (car il est si acre, disoit Patin (12), qu'il n'est jamais bien, s'il ne mord quelqu'un) le P. Petau armoit aussi volontiers, & n'étoit pas fâché de faire la guerre à des rivaux dignes de lui. On ne lit plus, & je ne sçais comment on a jamais pû s'amuser à lire les satyres violentes qui ont fait perdre tant de tems à ces deux terribles adversaires : ce sont des monumens publics de la petitesse des grands hommes. Le mérite du P. Petau ne se bornoit pas à l'é-

(12) Voy. les nouv. Lettr. de Guy Patin, Tom. I. Lettr. XXXI.

rudition, qui n'a de prix que par l'usage qu'on en fait : si elle n'est dirigée par le jugement, par l'esprit & la délicatesse, elle paroît pédantesque & ridicule ; les graces lui sont nécessaires, parce qu'elle est fatiguante par elle-même. Les écrits du Père Petau sont pleins d'agrémens, lorsqu'il n'y a point répandu de fiel : on y sent l'homme d'esprit ; l'homme de goût ; critique juste, science profonde, littérature choisie, & surtout le talent de bien écrire. En prose, c'est le style de Cicéron ; en vers, c'est la tournure & la marche de ceux de Virgile. Son action de graces à Sainte Geneviève, sous le titre de *Soteria*, est, au jugement des connoisseurs, un chef-d'œuvre en son genre : ce n'est, dit le P. Oudin, que dans Virgile qu'on peut trouver des vers aussi Virgiliens. Ceux qui ont vû le Manuscrit d'une réponse qu'il fit au discours de Pierre Hardivilliers, Recteur de l'Université de Paris, contre le Parlement & les Jésuites, ont trouvé dans l'écrit du P. Petau la force & le pathétique mêlés aux fleurs de la belle éloquence. Cette espèce de Verrine qu'il composa dans des tems trop ora-

geux

geux pour qu'on osât la publier alors, est un chef-d'œuvre dans son genre.

Il avoit étudié l'Antiquité, mais par ordre systématique, & de la manière dont les grands maîtres font leurs lectures. Aucuns des bons Auteurs parmi les Anciens ne lui étoient inconnus : ayant eu l'avantage de les lire dans leurs Langues originales, ce fut par délicatesse de goût qu'il les préféra aux Modernes.

La nature l'avoit doué d'une mémoire prodigieuse : l'art vint encore à l'appui du talent ; & n'attribuons qu'à ses précieux Recueils cette heureuse facilité dans la composition de ses Ouvrages, où l'on admire toujours la justesse, la méthode & le style.

Dans les éditions qu'il a données de quelques anciens Auteurs, outre la pureté du texte rétablie, il y joignit de sçavantes notes & des remarques judicieuses ; c'est ce qu'il avoit eu dessein de faire en 1611, sur Ammien Marcellin : le projet se renouvella en 1615 ; mais d'autres vûes & d'autres soins en arrêterent l'exécution.

Le P. Petau excella surtout à percer l'obscurité des tems les plus reculés. Il

établit des principes de Chronologie, qui lui feront toujours honneur, parce qu'ils fixent les époques par un art moins difficile & d'une façon beaucoup plus sûre, qu'on ne l'avoit fait avant lui (13). Ses contemporains racontoient que quand il se proposa d'écrire sur la Chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'Astronomie; mais qu'après quelques leçons, le maître se retira, s'imaginant que c'étoit par plaisanterie que ce sçavant disciple l'avoit demandé.

Son principal & son plus bel Ouvrage, ce sont sans contredit ses Dogmes Théologiques, que les Protestans ont eux-mêmes si fort estimés, qu'ils les firent réimprimer en Hollande. Mais le Père Oudin n'a jamais été content de la manière dont on s'en est acquitté dans le pays étranger; & je sçais qu'à

(13) Les Libraires de Hollande avoient dessein de mettre en IV. volumes *in-fol.* son Ouvrage *de Doctrinâ temporum*, en y ajoutant des notes de Blondel, des Dissertations de M. Bauldry, & de quelques autres Sçavans; l'*Uranologium*, les Lettres du Père Petau qui avoient rapport à cette matière, & d'autres pièces semblables. Voy. le Journ. de Trévoux, Avril 1702. pag. 179.

son dernier voyage de Paris, le P. Merlin (14) vouloit entreprendre avec lui une édition complette des Dogmes Théologiques : 1°. En changeant l'ordre & la disposition de ce grand Ouvrage. 2°. En y joignant plusieurs Traités qui n'ont pas encore paru, comme celui des Sacremens, & quelques additions, dont le Manuscrit se trouve à la suite d'un exemplaire des Dogmes Théologiques dans la Bibliothèque du Collège de Louis le Grand. On voit une esquisse de ce projet dans les Mémoires du P. Niceron (15) : le P. Merlin y auroit aussi fondu par forme de supplément un Traité qu'il avoit autrefois composé sur la Grace.

Il me reste à parler des relations qu'entretenoit le P. Petau avec les Sçavans. Si l'on considère le grand nombre d'Ouvrages qui sont sortis de sa plume, on ne sçait comment il a trou-

(14) Charles Merlin, Jésuite, né à Amiens le 8 Septembre 1678, mort à Paris le 22 Novembre 1747. Il a réfuté Bayle par plusieurs Dissertations, répandues dans les Journaux de Trévoux, & séparément dans une Apologie de S. Augustin imprimée à Paris en 1732. *in*-4°.

(15) Tom. XXXVIII. Art. de Den. Petau.

vé du tems de reste pour répondre aux Lettres, surtout n'ayant jamais eu, selon le P. Oudin (16), ni Sécretaire, ni Lecteur. J'ai appris néanmoins qu'il avoit tiré pendant plusieurs années de grands secours de la main d'un copiste externe. Mais quel dommage, que le riche fonds de son commerce Epistolaire ait été brûlé, sous le prétexte assés frivole en cette occasion, que les Lettres des morts étoient des titres sacrés, dont on devoit ensévelir le secret dans l'abîme du silence & de l'oubli !

## ARTICLE VII.

### *De la Formule* Sub Asciâ.

LES plus petits Ouvrages des grands maîtres portent toujours un caractère distinctif. On reconnoît la plume du P. Oudin à l'érudition immense dont il embellit les sujets qu'il traite. Si les autorités qu'il emploie, ordinairement placées en notes sous le texte, décellent une lecture infinie, le choix qu'il en fait marque un discernement exquis.

(16) Mém. du P. Niceron, *ibid.* pag. 191.

Qu'on lise sa Dissertation critique sur l'*Ascia* sépulcrale des Anciens (1) ; on y verra un grand fond de génie dans l'arrangement de ses idées sur un point systématique d'Antiquité, beaucoup de cette finesse d'esprit si nécessaire à ceux qui osent hazarder de nouvelles opinions, & de cette critique judicieuse qui sert à discuter les faits, & à fixer le sens des Auteurs qu'on prend pour guides. Quelques Sçavans ont tâché de trouver le mot de l'énigme sur la Doloire, ou l'Erminette sépulcrale : le P. Oudin examine leurs divers sentimens, & perce jusques dans l'Antiquité la plus reculée pour établir le sien avec succès. Ce sujet qui rentre naturellement dans l'Histoire des Celtes, appartenoit en quelque sorte au P. Oudin ; ses décou-

(1) Insérée dans le 2e. Tome du Recueil de divers écrits, &c. par M. l'Abbé le Beuf, qui prétend que ces mots *Sub Asciâ dedicavit*, signifient que tel, ou telle, pour marque qu'il agréoit l'emplacement de la sépulture en tel endroit, a frappé de quelques coups de l'outil qu'on lui a mis entre les mains, sur le tombeau : cette cérémonie ne seroit donc pas seulement une simple dédicace ; mais encore une espèce d'investiture, ou de prise de possession. Voyez pag. 244. du 3e. Tom. de ce même Recueil.

vertes sur cette partie de notre ancienne Histoire ont enrichi & fondé son systême. Le terme d'*Ascia*, dans les Inscriptions sépulcrales, est, selon lui, purement Celtique, à la terminaison près qui est Latine. Cette idée est neuve; les Sçavans jugeront si elle est recevable. Je me promets, dit-il, qu'ils ne la rejetteront pas sans examen, & qu'ils m'accorderont que la première démarche d'un Critique qui travaille à rechercher les Antiquités d'un peuple, devroit être d'en étudier la Langue. Ce mot *Ascia*, composé de deux primitifs Celtiques, *As* & *Sci*, réunis sous la terminaison Latine, est la même chose que Divine protection; ainsi *Dedicare tumulum sub Asciâ*, c'est mettre un tombeau sous la protection de Dieu. Ne confondons point l'*Ascia* sépulcrale, avec l'*Ascia* employée dans les Auteurs Latins pour désigner un outil à façonner le bois. L'on ne profanoit pas impunément ce qui étoit mis *Sub Asciâ*, sous la sauve-garde de la Divinité: de tout tems elle trouva des hommes prêts à la venger. Quelqu'ingénieuse que soit cette explication, les Antiquaires ne l'ont pas généralement

adoptée (2) ; & le P. Lempereur, fondé sur un passage de Lazius, crut avoir rencontré plus heureusement le sens de cette Formule, qui accompagne presque toujours les Inscriptions de nos tombeaux Gaulois. Je vais donner ici son Mémoire, où il a fait entrer quelques réflexions critiques sur la Dissertation du P. Oudin.

*De la Formule* Sub Asciâ, *qui se trouve en plusieurs Inscriptions Antiques découvertes dans les Gaules.*

» De toutes les choses obscures que » présentent les anciens monumens, il » n'y en a guères qui ait plus exercé » les Sçavans, ni peut-être plus infruc- » tueusement, que la Formule *Sub* » *Asciâ*.

(2) D. Jacques Martin a combattu avec chaleur, dans son Livre de la Religion des Gaulois, le sentiment du P. Oudin, qu'il croyoit déja mort. Il y a bien du mécompte dans les conjectures de ce sçavant Bénédictin, qui a souvent abusé de l'esprit en voulant trop en montrer. Voy. aussi un Ouvrage de Scipion Maffei, intitulé : *Galliæ Antiquitates quædam selectæ*, &c. *Paris*, *Carolus Osmont*, 1733. *in-4°. Epist.* XII. *pag.* 52.

» Je ne rapporterai point ici leurs
» différentes opinions, ni les défauts
» que j'y ai apperçus : cela me mene-
» roit trop loin ; & d'ailleurs on con-
» vient assez, qu'il n'en a paru encore
» aucune qui satisfasse pleinement l'es-
» prit. Ce qui fait la difficulté, c'est
» que pour parvenir au vrai sens de
» cette Formule, il faut rencontrer
» quelque chose qui convienne à la vé-
» ritable signification du mot *Ascia*, &
» qui soit en même-tems particulière
» aux peuples qui habitoient ancien-
» nement les Gaules ; & c'est ce qu'on
» n'a pas bien démêlé jusqu'à présent,
» à moins qu'on ne recoure à des éty-
» mologies Gauloises de ce terme *As-
» cia*, comme l'a fait depuis peu un
» fort sçavant homme de mes amis, je
» veux dire le R. P. Oudin, qui m'a
» communiqué sur cette matière une
» Dissertation fort curieuse de sa façon.

» Mais on lui fera sans doute à ce
» sujet plusieurs objections qui lui se-
» ront difficiles à résoudre, sans comp-
» ter l'incertitude de ces étymologies.

» Car 1°. si *Ascia* est un mot Gau-
» lois, qui signifie *protection des Dieux*,
» on lui demandera pourquoi dans une
Inscription

» Inscription Latine, on a mêlé un mot
» barbare, contre l'usage ordinaire ?

» 2°. Il ne paroît pas vraisemblable
» qu'on se soit servi d'un pareil terme :
» en effet si on l'a employé comme une
» espèce de sauve-garde contre ceux
» qui auroient voulu violer ce monu-
» ment, on a dû choisir un mot, qui
» fût entendu de tout le monde ; &
» pour cela on n'eût point usé d'une
» autre Langue que de la Latine, qui
» étoit la dominante dans les Gaules,
» tant qu'elles ont été soumises aux
» Romains.

» 3°. On n'auroit pas du moins choisi
» un terme aussi équivoque que celui
» d'*Ascia*, dont la signification Latine
» étoit connuë du plus vil peuple.

» Je ne parlerai point de la figure
» qui se voit sur la plûpart de ces mo-
» numens, parce que ce sçavant Jésuite
» ne convient pas qu'elle représente
» aucun des instrumens, qu'on prétend
» avoir eus le nom d'*Ascia* chez les Ro-
» mains ; & que d'ailleurs il y a quel-
» ques Inscriptions qui portent la for-
» mule dont il s'agit sans cette figure,
» & quelques autres, où cette figure se
» trouve sans la formule.

» Cependant, comme elles se ren-
» contrent presque toujours ensemble,
» il faut convenir que si on pouvoit
» donner à cette formule une explica-
» tion, qui avec les qualités que j'ai
» déja marquées, eût encore un rap-
» port essentiel avec la figure, il n'y
» auroit rien à désirer de plus.

» L'explication que Lazius a propo-
» sée (3), semble renfermer tous ces
» avantages : *Quoniam*, dit-il, *Ascia*
» *instrumentum est fabrile, quo ligna do-*
» *lantur, quæcumque monumenta sub con-*
» *tignatione lignorum, ac tecto extiterunt,*
» *ut ab injuriâ pluviarum & nivis vindi-*
» *cata diutiùs durare possent, sub Asciâ*
» *nuncupata sunt.*

» Ce sentiment qui me paroît le plus
» vraisemblable, auroit peut-être aussi
» paru tel à tout le monde, si Lazius
» eût prouvé en même-tems, que les
» anciens habitans des Gaules étoient
» dans l'usage particulier de construi-
» re sous des auvens de planches les
» monumens qu'ils consacroient aux
» morts; mais puisqu'il ne l'a pas fait,
» je vais l'entreprendre pour lui.

(3) *Comment. Reip. Roman. lib.* 3. *cap.* 18. *pag.* 432.

» On ne ſçauroit douter que les » mœurs des anciens Gaulois ne fuſ- » ſent pour la plûpart conformes à cel- » les de quelques-uns de ces peuples » qui habitoient l'Allemagne, deſquels » on convient qu'ils ſont deſcendus.

» Or je tire des Loix Saliques deux » paſſages (4), qui prouvent inconteſ- » tablement, que chez les peuples ſou- » mis à ces Loix, on couvroit ordinai- » rement les tombeaux d'une eſpèce » de toît, ſoit en arcade, ou autre- » ment; voici ces paſſages, dont les » termes, quoiqu'un peu différens, ſi- » gnifient à peu près la même choſe.

» *Si quis Ariſtatonem ſuper hominem* » *mortuum capulaverit*, *uno quoque* DC. » *denariorum culpabilis judicetur*.

» *Si quis Cheriſtaduna ſuper hominem* » *mortuum capulaverit*, *Malb. Mandoa-* » *do*, *aut ſilave*, *quod eſt ponticulas* ( ou, » ſuivant d'autres, *ponticulus* ) *ſuper ho-* » *minem mortuum dejecerit*, *de unâ quâ-* » *que*, &c.

» M. Eccard, dans ſes remarques » ſur ces Loix, a fort bien fait voir » que les mots, *Ariſtato*, & *Cheriſta-*

(4) Tit. xvii. §. 5. & Tit. lvii. §. 4.

» *duna*, (5) qui ſont la même choſe ;
» marquoient une conſtruction faite
» avec du bois, qui ſervoit à garan-
» tir les tombeaux des injures du tems :
» M. du Cange, en ſon Gloſſaire de la
» baſſe Latinité, eſt du même ſenti-
» ment à l'égard de ce qui eſt appellé
» dans ces Loix *ponticulas*, ou *ponticu-*
» *lus*.

» On peut joindre à ces autorités
» le paſſage d'un ancien Auteur, que
» M. l'Abbé de Vertot, dans ſa Diſ-
» ſertation ſur les Loix Saliques (6),
» cite comme tiré d'Eginard, & que
» je n'ai cependant trouvé dans aucun
» de ſes Ouvrages. En voici les termes :
» *Et ſicut in Franciâ mos eſt, ſuperpoſito li-*
» *gneo culmine, linteis, &c. conteximus.*
» Quel que ſoit cet Auteur, il prouve
» bien nettement l'uſage dont il s'agit.

» Cela ſuppoſé, faut-il être étonné
» ſi les anciens Gaulois, attachés aux

(5) Selon M. Eccard, *Ariſtato* ſignifie *conſtitutum*, *ſtatua*, & peut s'entendre d'une perche : *Cheriſtaduna*, une croix. *Chriſtatuna*. *Mandoado*, eſt un homme mort. *Silave*, *umbraculum*, *tegmen*.

(6) Hiſt. de l'Acad. des Inſcript. & Belles-Lettres. Tom. 2. pag. 648.

» coutumes des pays d'où ils tiroient
» leur origine, avoient conservé celle-
» ci, & si dans les Inscriptions dont ils
» ornoient les tombeaux de leurs pa-
» rens & de leurs amis, ils aimoient à
» se faire honneur de la dépense qu'ils
» employoient pour les mettre à cou-
» vert? Voilà sans doute la source de la
» formule si fréquente dans les Gaules,
» *Et sub Asciâ dedicavit*: formule qu'on
» trouve rarement sur les tombeaux
» découverts ailleurs, & qui, quand
» elle y est, marque vraisemblable-
» ment que le monument a été érigé
» par un Gaulois, ou à la mémoire de
» quelque Gaulois.

» On sçait qu'*Ascia* est communé-
» ment le nom de la Doloire, instru-
» ment de Charpentier. Or comme
» dans les Inscriptions, *Statua sub au-*
» *ro* est une statuë dorée, on peut dire
» de même que *tumulus sub Asciâ* est un
» tombeau couvert de charpente. Sau-
» maise dans ses Remarques sur l'His-
» toire Auguste (7), justifie ma con-
» jecture par plusieurs exemples, & je
» ne pense pas que cela puisse être va-
» lablement contredit.

(7) Pag. 323.

» Qu'on y joigne la figure de l'inſ-
» trument qui ſe voit ſur la plûpart de
» ces monumens ; il ſemble que cette
» circonſtance lève tout ce qui peut
» reſter de doutes.

» Si on objecte qu'il y a pluſieurs de
» ces Inſcriptions qui portent la figure
» de la Doloire ſans la formule, ou la
» formule ſans l'inſtrument,

» Il eſt aiſé de répondre, que quoi-
» que ces deux objets réunis indiquaſ-
» ſent mieux de quoi il étoit queſ-
» tion, ils ſe faiſoient néanmoins ſuffi-
» ſamment entendre l'un ſans l'autre,
» puiſque l'inſtrument marquoit la qua-
» lité de l'ouvrage, & que les termes
» *ſub Aſciâ* ne permettoient pas d'en
» douter, ſurtout dans un tems où ces
» ſortes d'Inſcriptions étoient d'un uſa-
» ge journalier.

» Cette explication étant ſimple ;
» naturelle, & fondée ſur une coutume
» qui paroît certaine, je la croirois pré-
» férable à toutes les autres qui ont été
» propoſées juſqu'à préſent.

Quelques fragmens d'anciens tom-
beaux trouvés depuis peu aux envi-
rons de Dijon (8), pourroient ſervir à

(8) Le 10 Mars 1752, à la porte de Bourbon,

confirmer le systême du P. Lempereur. J'y ai vû une erminette en forme de marteau sur le bas d'une robe à la Gauloise ; ce qui marqueroit pareillement la construction d'un ouvrage en bois, c'est-à-dire, l'auvent qui couvroit le monument, ou peut-être la confection du monument même. Parmi ces restes d'antiquité on en a conservé un singulier (9) ; qui mérite l'attention des Sçavans. Une pierre qui fermoit le plus petit de ces tombeaux, représente en bas relief la figure d'un enfant de deux pieds sept pouces de haut, sur un pied de large, la tête nuë, les cheveux frisés, le col ceint d'une étoffe roulée, vétu d'une robe longue à la Gauloise, la main droite sur la poitrine, ayant pour attribut un chien à ses pieds du côté gauche, avec cette Inscription en tête sur la bordure du monument :

APERINI ADEBVG. III.

Il est certain que ce chiffre marque

en tirant du sable.

(9) Il est encastré dans le mur, en entrant à Montmusar, maison de plaisance de M. Fiot de la Marche, premier Président au Parlement de Bourgogne.

le nombre des années d'Aperinus, qui à l'âge de trois ans devoit avoir la grandeur mesurée précisément sur ce tombeau. Pour le mot ADEBUG, je me sers des principes du P. Oudin, sans m'écarter du sentiment du P. Lempereur. ADE, en Celtique, signifie *sacrum*, *juramentum*. BUG (10) n'est qu'un abri, un petit logement: *Aperini Adebug*, c'est donc *lieu sacré*, *édifice sépulcral d'Aperinus*, *mort à l'âge de trois ans*. D'un côté je suis la règle du P. Oudin; j'explique l'Inscription de ce monument Gaulois par deux mots de la Langue Celtique, qui présentent

(10) *Burg*, *Burh*, *Burc*, *Berg*, *Beerg*, *Birg*, *Byrig*, *Burug*; tous ces termes, Celtiques pour la plûpart, se rapportent à *oppidum*, *mansio*, *habitatio*, *turris*, *civitas*, *locus munitus*, *propugnaculum*, *munimen*. *Bugus* a été changé en *Burgus*; delà Bourg, Bourgade, Bourgeois. *Bugia*, *Ædicula*, *Bouge*. Les Bressans appellent leurs Granges *Bugiæ*. En terme de Charpenterie, *Bouge* veut dire une pièce de bois qui a du bombement, & qui courbe en quelque endroit. *Burgh*, *latibulum*, *tegmen*, couvert. *Voy. l'Etymolog. Philolog.* de Mathias Martinius. Les Gaulois ont tiré de ce mot les différens noms de leurs habitations. Voy. le Gloss. de Spelman, *verb. Burgum*. *L'Etymolog. Trilingue* de J. Fungerus; le Gloss. de du Cange, &c.

un ſens naturel : de l'autre j'y retrouve la preuve du ſentiment du P. Lempereur, qui admet des couvertures en bois pour conſerver ces tombeaux. Au reſte, il n'eſt pas ſurprenant que le monument d'Aperinus ne porte point la formule *ſub Aſciâ*; le mot *Ade*, *ſacrum*, exprime ſuffiſamment le reſpect dû à un lieu ſacré, à un tombeau toujours dédié *ſub Aſciâ*, ſous la protection Divine : d'ailleurs il eſt aſſés vraiſemblable que les autres figures dont on a trouvé les fragmens, étoient réunies au tombeau d'Aperinus, & ſurtout une femme qui porte ſur ſa robe l'erminette, & à laquelle je m'imagine qu'appartenoit cette autre Inſcription : CARA SONV....

Je ne ſçais ſi je me trompe; mais il me ſemble qu'il y a lieu de croire que ce monument avoit été érigé pour une famille conſidérable, dont les os étoient conſervés en différens tombeaux joints les uns aux autres dans une même place. La formule *ſub Aſciâ*, ou la cérémonie de l'auvent y avoit été obſervée, puiſque l'erminette paroît ſur la robe de cette femme, peut-être mère d'Aperinus : il étoit ſans doute inutile de répéter la formule ſur chacun des tom-

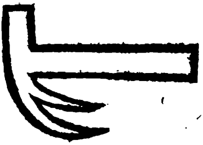
beaux, qui ne faisoient qu'un seul édifice pour toute cette famille, ce que le mot Celtique *Adebug* pourroit encore signifier dans un autre sens. *Adel* veut dire noble, illustre; *Bug*, *mansio*: ainsi en retranchant une lettre (liberté que se permettoient volontiers les Celtes & les Gaulois) ce seroit: *demeure illustre, où reposent les os de la famille d'Aperinus.*

Un Sçavant que j'ai déja mis aux prises avec le P. Oudin (11), prétendoit, suivant les idées du P. de Montfaucon, que les différens sujets gravés sur les tombeaux étant des signes sacrés pour les rendre inviolables, la bêche, *Ascia*, dont on se servoit pour ouvrir la terre, ne l'étoit pas moins que la croix chez les Chrétiens: par conséquent *sub Asciâ dedicare*, c'étoit comme si nous disions, *sub cruce dedicare.* Il est vrai qu'on charge nos cimetières de ces croix, & qu'on en grave sur nos tombeaux en plusieurs endroits, de même que les Payens sculptoient la hache, la bêche & l'erminette sur leurs monumens, ou qu'ils en faisoient mention, ou qu'ils y en mettoient peut-

(11) M. l'Abbé de Veyle.

être de petites figures fabriquées en bois : mais pourquoi la représentation de la bêche, employée parmi les autres nations pour creuser leurs tombeaux, ne s'est-elle conservée que sur les tombeaux Celtiques ? Cette objection ne me semble pas facile à résoudre (12).

Quoi qu'il en soit, on découvrit il y a quelques années dans un village de Languedoc (13) une Inscription sépulcrale d'autant plus remarquable, qu'elle expose entre les deux Lettres D. M. une *Ascia*, dont le P. Oudin ne rapporte point la figure, & qui représente une petite pioche à deux bouts :

D.  M.

(12) Les nouvelles Observations de M. le Comte de Caylus sur l'*Ascia* sont très-curieuses. Voy. *pag.* 221. (planche xc.) de son *Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques & Romaines. Paris*, 1752. *in*-4°.

(13) Appellé *Barron*, à deux lieuës d'Usès, sur le chemin d'Alais, dans la maison du Prieur.

LVCRETI...
QVI VI.....
ANNOS XIIII.
DIES XXX
FORTVNATA MA
TER DOLIENS
ET SIBI VIVA
POSVIT.

La forme de cette erminette paroît en déterminer l'uſage pour creuſer la terre, & non pas pour travailler le bois; mais je ne copie ici l'Inſcription, que pour ſervir de preuve à ce que j'ai dit de celle d'Aperinus, où le chiffre Romain de III. indique vraiſemblablement le nombre d'années qu'a vécu cet enfant.

---

## ARTICLE VIII.

### *Bibracte.*

LEs Sçavans s'exercent volontiers à créer des ſyſtêmes hiſtoriques:

quelques passages obscurs ou difficiles, toujours susceptibles de sens divers, sont très-propres à favoriser leurs conjectures, ou à soutenir leurs opinions. Nos Historiens ne conviennent pas unanimement que cette fameuse Bibracte, dont il est parlé dans les Commentaires de César, soit aujourd'hui la ville d'Autun (1). Plusieurs Auteurs en ont changé la position à leur gré. Le P. Oudin pensoit avec Ortelius, Coquille, Adrien Valois, M. Moreau de Mautour, Dom Calmet, &c. qu'on ne devoit chercher les anciens monumens de Bibracte, que sur la montagne de Beuvrai (2). Il ne rencontroit rien dans ses

(1) La première fois que le P. Oudin vit cette grande & ancienne ville, tellement ensévelie sous ses propres ruines, que l'on dispute encore sur son nom & sur sa situation, il fit ces deux vers :

*Fata manent urbes etiam sua : magna Bibracte*
*Nunc jacet ignoto nec sibi nota loco.*

(2) Ce n'est qu'un désert au rapport de Marlianus. M. de Veyle s'est toujours crû bien fondé à placer cette montagne dans le Nivernois, & rejettoit la position où la mettent les Cartes

Étimologies Celtiques, qui suppofât quelqu'analogie entre Autun & Bibracte. Mais ce nom est pour le moins aussi reconnoissable dans *Bevrect*, ou Beuvret, que *Lingones* dans Langres, *Mediomatrici* dans Mets, *Laudunum* dans Lâon, *Leiden* dans Lyon, *Augustodunum* dans Autun. Quant à l'origine du mot, il la croyoit Celtique (3); & trouvoit dans les deux termes qui le composent, la signification de *demeure illustre, éclatante*, *Bi*, *Bracht*; ce qui convient assés aux habitans, *Hidw*, *Ædui*, c'est-à-dire, les nobles; mais le Père Oudin avouoit que ce sentiment avoit besoin de preuves. Je ne sçais s'il s'en fût tenu à celles qu'en donne Adrien Valois : cet Auteur, en distinguant Autun (qu'il avouë être la Capitale des Éduens) d'une autre ville que César

de Jaillot & de de l'Isle, qui la raprochent d'Autun.

(3) Le P. Lempereur dérive aussi ce mot de la Langue Celtique, mais dans un sens différent; Bibracte, qu'il prétend être Autun, étoit bâtie, dit-il, au bas d'une montagne ouverte par un grand chemin, *Mons Bifractus*, ou *Bibractus*, qui signifie encore en Allemand, fendu en deux, & qui le signifioit en Gaulois, d'où nous est venu *brèche*, & *ébrècher*.

appelle Bibracte, se persuade que celle-ci étoit située sur une montagne à quatre lieuës d'Autun, & que ce ne peut être que Beuvrai; il suppose qu'on a ignoré le nom que portoit la Capitale des Eduens, avant qu'elle prît celui d'*Augustodunum*, & il fonde la distinction des deux villes sur ce passage d'Eumenius (4) : *Bibracte quidem huc usque dicta est Julia, Polia, Florentia; sed Flavia est civitas Æduorum.*

L'Orateur adressant la parole à l'Empereur, lui avoit dit auparavant, qu'étant le maître absolu de toutes les villes & de toutes les nations, Autun par respect & par reconnoissance, venoit de quitter son nom pour prendre désormais celui de la famille de Constantin: car notre ville, ajoûte Eumenius, a porté jusqu'à présent différens noms, *Bibracte, Julia, Polia, Florentia*; (soit pour flatter ses Gouverneurs, soit pour remercier ses bienfaiteurs) mais elle va retenir pour toujours le nom de Flavie. Voilà sans doute le véritable sens du texte d'Eumenius, dont M. Valois n'a pas craint de s'écarter, en corrom-

(4) *Panegyr. VII. Constantino dictus Flaviensium nomine.*

pant le passage, pour donner quelque vraisemblance à sa glose. *Bibracte quidem in Æduis, & Pola Istria, & Florentia Tuscorum, ab Julio Cæsare cognomen accepere, & Juliæ sunt cognominatæ: at civitas primaria Augustodunum à Fl. Constantio & Fl. Constantino, restitutoribus suis, illustri nomine appellatur, & ejus incolæ Flavienses* (5).

M. l'Abbé Germain, Théologal de l'Eglise d'Autun, remarque dans l'Histoire manuscrite qu'il a laissée de cette ville, qu'Adrien Valois établit sa distinction sur la comparaison de Bibracte avec les villes de Pola en Istrie & de Florence en Toscane; mais qu'Eumenius n'a jamais pensé à ces deux villes: 1°. parce que le premier qui se soit servi du mot de *Florentia*, est le Prêtre Paulin dans la Vie de S. Ambroise, plus de 120 ans après Eumenius (6). Les An-

(5) Voy. la *Notit. Galliar.* Paris, 1675. *in-fol.* au mot *Augustodunum.*

(6) Ce n'étoit pas le sentiment du P. Oudin, qui m'en parloit ainsi en 1738. Le Panégyrique où se trouve le passage dont il s'agit, fut prononcé l'an 311 de J.C. Ptolomée qui écrivoit vers l'an 139, fait mention de *Florentia* dans sa Géographie, Liv. 3. C. 1. Frontin, qui vi-

ciens,

ciens, & surtout Pline, ne l'appellent jamais autrement que *Florentia* : du tems de Charlemagne, Didier Roi des Lombards nomme les Florentins *Populi Fluentini*. 2°. M. Valois altère le mot de *Polia*, pour en faire celui de *Pola*, qui ne se trouve en aucune édition avant 1675 (7). Chasseneuz qui a inséré ce Panégyrique dans sa Coutume de Bourgogne, s'est astraint à la fidélité du texte ancien, & tous les Historiens d'Autun l'ont suivi. Il est vrai que le P. de la Baune & Cellarius

voit sous Nerva, dit dans son Livre *De Coloniis* : *Colonia Florentina per tres viros assignata lege Juliâ centuriis Cæsarianis*. Dans le premier Livre des Annales de Tacite, on voit les Florentins, qui du tems de Tibère font une remontrance au Sénat : *Auditæ municipiorum & Coloniarum legationes, orantibus Florentinis*. M. Germain oppose aux deux premières objections du P. Oudin, Politien, qui dans ses Lettres (lib. 1. Epist. 2.) forme quelques doutes sur le texte de Ptolomée & de Frontin. D'ailleurs, du passage de Tacite, il ne s'ensuit pas qu'Eumenius ait eu en vûe la ville de Florence.

(7) Voy. le Panégyr. d'Eumenius sur les éditions de Livineius, Anvers, 1599, de Catanée, Paris 1600, & de Casaubon, Genève 1604.

(8), sur la foi de M. Valois, ont suivi son interpolation, sans doute faute d'avoir examiné la corruption du texte, & de s'être apperçus de cette fausse restitution.

Messieurs de Mautour & de Salins (9) distinguent Bibracte de la Capitale des Eduens, mais d'une manière toute différente : le premier, en faveur de Beuvrai; l'autre, suivant Oronce Finé, Vigenère, Jean Passerat, Charles Étienne & Bouchin (10), en faveur de Beaune. Ces deux Écrivains en se réfutant mutuellement, établissent sans le vouloir les prétentions de la ville d'Autun, qui est en même-tems & la Bibracte de César, & la Capitale des Eduens. M. l'Abbé de Longueruë, qui dans sa Description de la France qu'il publia malgré lui, a copié servilement M. Valois, ayant reconnu sur les Observations de M. l'Abbé Germain que le texte d'Eumenius avoit été altéré,

(8) Dans les éditions qu'ils ont données des *Panegyrici veteres*.

(9) Hugues de Salins, Docteur en Médec. Voy. la Bibl. des Aut. de Bourg. par M. l'Abbé Papillon.

(10) Voy. le 4e. plaidoyé de Bouchin.

lui avoua qu'il n'auroit jamais soupçonné M. Valois de cette supercherie, & ne put retenir sa colère en voyant l'erreur dans laquelle on l'avoit jetté.

M. de Salins ayant été obligé de combattre quelques Auteurs modernes, pour attribuer à sa patrie l'honneur d'avoir été l'ancienne Bibracte, attaqua d'abord M. de Mandajors, Maire d'Alès (11), & successivement M. de Mautour & le P. Lempereur Jésuite. Le premier de ses trois adversaires semble prodiguer l'érudition en pure perte, pour former un systême qui révolta une infinité de Sçavans. Il suppose que la ville de Lyon fondée par Munatius Plancus, Lieutenant du Triumvir Marc-Antoine, étoit du tems de César la Capitale de l'État des Éduens, dont il renferme une partie dans le Gévaudan & le Vélai; & c'est là qu'il porte le théâtre de la guerre des Suisses. A la faveur de ses conjectures, il y place

(11) Voy. les *Nouvelles découvertes sur l'État de l'Ancienne Gaule du tems de César*, par M. (Jean-Baptiste des Ours) de Mandajors. Paris, 1696. *in*-12. & la Réfutation de ce livre, par M. de Salins, dans le Journ. des Sçav. 1697. pag. 555. édit. d'Amsterd. *in*-12.

Bibracte & l'État des *Lingones*; pour les Ambarres, il les transporte dans le Dauphiné, quoiqu'il eût avoué qu'ils étoient dans la Bresse. Il est embarrassé sur la situation de la ville de Nevers, que César met sur la Loire : on voit bien que cette position traverse le cours de ses conjectures, & ne rentre pas facilement dans son systême. Litavicus & quelques autres Seigneurs Éduens partent de Gergovie, pour se rendre à Bibracte : César les fait passer par *Noviodunum ad Ligerim*, & c'est le chemin qui conduit à Bibracte. Il importe peu, ce me semble, que ce soit Autun, Beuvrai ou Beaune ; mais ils en devoient tenir un tout opposé pour aller de Clermont à Pébrac, assés près du Puy. Quelques assonances de mots ont séduit le Maire d'Alès, & lui ont fait bouleverser les faits Historiques contenus dans les Commentaires de César. Bibracte, c'est Pébrac; *Alexia* ou *Alesia*, Alès; les *Lingones* tirent leur nom de Langogne, ville des confins du Gévaudan & du Vivarais ; les *Ambarri*, d'Ambérieu en Dombes. Il place les Boïens dans le Bas-Forét, aux environs de la ville de Boën. Les Éduens sont les Agduens,

d'Agde en Languedoc. Un système aussi éloigné de la vérité de l'Histoire a nécessairement exigé de M. de Mandajors beaucoup d'imagination & d'esprit : il n'en falloit pas moins à M. de Rubis pour persuader, comme il a voulu le faire, que Bibracte fût Bolduc.

La défaite du Maire d'Alès n'étoit pas entièrement complette pour M. de Salins : ses prétentions furent affoiblies par les preuves qu'un nouvel adversaire tiroit de la position même des lieux contre Beaune. M. Baudot (12) est le premier qui ait démontré, que cette ville est dans une situation plus orientale de six ou sept lieuës, que n'étoit Bibracte. Une analyse des Commentaires de César, soutenuë par des réflexions judicieuses, sert de base à l'opinion de M. Baudot, qui adjuge à Autun l'honneur d'avoir été incontestablement l'ancienne Bibracte.

M. l'Abbé Germain a combattu dans un écrit qu'il intitule, *Problême Histori-*

(12) François Baudot, dans ses *Lettres sur l'Ancienneté de la ville d'Autun, & sur l'origine de celle de Dijon. Dijon*, J. Ressayre, 1710. in-12.

*que sur Bibracte*, le sentiment du P. Oudin, c'est-à-dire, celui de M. de Mautour & de quelques autres, qui ne doutent pas que cette Capitale des Éduens ne soit Beuvrai. Il étoit frappé depuis long-tems de l'objection du P. Oudin sur la réticence du nom d'*Augustodunum* dans le Panégyrique d'Eumenius, & il avoit tâché d'y répondre. On ne peut nier, dit M. Germain, que cet Orateur étant ce que nous appellons aujourd'hui Maître des Requêtes, devoit être par conséquent un homme poli & de bon sens, qui ne pouvoit, sans blesser les règles de la bienséance, dire à l'Empereur : *jusqu'à présent notre ville a porté différens noms, tels que ceux de Julie, d'Auguste, par reconnoissance pour ses bienfaiteurs, qui ont eu avant vous la puissance souveraine ; elle va quitter aujourd'hui tous ces noms pour porter le vôtre.* Constantin n'auroit-il pas répondu sur le champ, qu'elle changeroit de même le nom de Flavie pour le premier qui lui succéderoit ? Il est donc plus naturel de faire dire à Eumenius : *Notre ville a porté les différens noms de ses bienfaiteurs & de ses protecteurs, qui ne gouvernoient point l'Empire ; mais désormais elle sera*

*bien plus flattée & plus honorée d'avoir celui de son restaurateur, ou plutôt de son fondateur.*

La montagne de Beuvrai est sous un aspect triste, & dans une position peu favorable pour la Capitale d'un grand pays. Lorsque M. Germain en eut fait la description à M. l'Abbé de Longuerüe, & qu'il l'eut assûré qu'on n'y avoit trouvé ni inscriptions, ni colomnes, ni marbres, qu'il n'y paroissoit même aucuns vestiges de grands chemins, tandis qu'à Autun il s'étoit rencontré dans un seul endroit trois inscriptions avec la légende *Dea Bibracti*; ce sçavant Abbé lui dit que de tels monumens, s'ils n'étoient point suspects, devenoient des preuves péremptoires pour constater une vérité Géographique. Mais peut-être M. de Mautour prétendroit-il, que ces débris d'antiquités ont été apportés de Beuvrai à Autun? Le Père Oudin prend un autre moyen de défense; il soutient qu'on n'élevoit point dans les villes Gauloises de ces monumens magnifiques, restes du luxe Asiatique qu'on voyoit dans les seules villes Romaines; & que deslors il n'est pas surprenant que la mon-

tagne de Beuvrai n'en fournisse aucuns (13). A l'égard des murs & des portes de l'ancienne cité, dont la place n'y est pas même marquée, Coquille (14) observe qu'avant la conquête de Jules-César, les Gaulois ne munissoient point leurs villes de murailles de pierres, mais avec de grands travaux de bois, plantés fort avant en terre, & entrelassés les uns avec les autres. L'enceinte d'*Avaricum*, c'est-à-dire, Bourges, n'étoit pas construite autrement, selon César

(13) On ne voit aujourd'hui sur cette montagne, qui est une langue de terre ovale, large de 50 toises de Paris sur trois fois autant de longueur, que quelques fossés revétus de pierre : ce sont sans doute les vestiges des parcs de quelques Seigneurs Gaulois, qui y passoient ordinairement l'été ; (*Voy. les Comment. de César liv.* VI ) ou les restes de quelques camps. On trouve aussi dans cet endroit, qui est impraticable en hiver, des murs ruinés, qu'on dit être les débris d'un ancien Couvent de Cordeliers. Coquille, dans l'Histoire du Nivernois, page 11, parle d'une foire qui se tient sur cette montagne le premier Mercredi du mois de Mai, *où l'on représente quelques sacrifices anciens, & où les Marchands font des vœux à la Déesse Maja & à Mercure son fils.*

(14) *Hist. du Nivern. pag. 6.*

(15); &

(15); & cependant ce fut une des principales & des plus fortes villes Gauloises.

Les connoissances qu'acquit M. Germain dans l'Architecture par le moyen de M. Thomassin, que M. le Duc d'Orleans, alors Régent du Royaume, avoit envoyé en Bourgogne pour dresser des Mémoires sur le projet du Canal qui devoit y joindre les deux mers, reveillerent son attention sur les antiquités d'Autun. M. Thomassin (16) avoit été élevé dans le génie par M. le

(15) *De Bello Gall. lib.* VII.

(16) Louis Thomassin, Ingénieur du Roi, né à Paris, & allié du célèbre Peintre Mignard. Ses principaux Ouvrages sont un *Traité des Fortifications*, dédié à M. le Duc d'Orleans, qui en marqua sa satisfaction à l'Auteur par une gratification de 6000 liv. De trois volumes, il n'y a que le premier qui ait paru *in*-4°. Il avoit inséré dans le troisième un Ouvrage curieux & singulier, qu'on attribue à M. de Vauban : *Manières pratiques de rendre les rivières navigables, soit par elles-mêmes, soit par les canaux* : plusieurs Mémoires imprimés sur le projet d'un Canal en Bourgogne : *une Lettre en forme de Dissertation sur la découverte de la colonne de Cussy, & autres sujets d'antiquités de Bourgog.* Dijon, 1725. *in*-8°. (Il y en a eu deux éditions.) *Dissertation sur les tombeaux de Quarré-les-Tom.*

Maréchal de Vauban, & l'avoit suivi pendant quinze années dans ses voyages en qualité de Dessinateur. Il paroît par ses Ouvrages qu'il étoit également versé dans l'Architecture civile & militaire. On retrouve dans ceux qu'il vouloit mettre au jour, des pièces entières de M. de Vauban, principalement *de l'attaque & de la défense des Places*. Ses amis voulant le dissuader de publier ces deux Traités, qui n'avoient été faits que pour M. le Duc de Bourgogne, de peur, disoient-ils, d'apprendre cet art aux ennemis, M. Thomassin leur répondit, que nos ennemis en sçavoient autant que nous à cet égard, & d'ailleurs que son dessein étoit d'instruire tout le monde. C'est sous ce grand Maître que M. Germain apprit les élémens de l'Architecture : ces deux Sçavans conçurent d'abord le projet d'une Carte du pays (17), & d'un plan de

*bes : Histoire des Antiquités d'Autun : Observations sur les Carmesses de Flandres, &c.*

(17) D. Bouquet & M. l'Abbé le Beuf ont mal placé dans leurs Cartes de l'Ancienne Gaule le mur de César près du Lac de Genève : il devoit être de l'autre côté, où l'on passe le Rhône au gué. Est-il [illegible] que César ayant fait

la ville d'Autun. M. Thomassin dessinoit parfaitement, & avec une exactitude infinie. Ce plan représentoit Autun, tel qu'il étoit du tems de Constantin le Grand : la ville divisée en VII. régions, marquées par les monumens connus & rapportés dans les Histoires anciennes & modernes, & par ceux qu'on y voit encore aujourd'hui. Ils en trouverent près de soixante, tant dans l'enceinte, que hors de la ville, sur lesquels M. Germain fit ensuite ses Observations. Cette partie topographique n'est pas la moins importante de l'Histoire d'Autun.

Charmés de cette première opération, ils parcoururent ensemble tous les lieux qui pouvoient leur offrir quel-

rompre le pont de Genève, pour empêcher les Suisses d'entrer dans la Province, eût élevé un mur de cinq pieds de long sur les terres de ses ennemis ? Le P. Bouquet est le seul qui ait déplacé le *Pagus Arebrignus*. César (Comment. lib. VII.) parle des Eduens & de leurs Cliens. M. Thomassin en corrigeant quelques fausses positions de villages, avoit marqué par des points la marche qu'il croit que tinrent les Suisses, depuis qu'ils eurent traversé la Saône jusqu'à l'endroit de leur défaite. Quelques Auteurs ont mis Dijon dans le territoire des Eduens.

ques curiosités. M. Thomassin étoit naturellement porté pour les desseins extraordinaires & magnifiques ; il ne sçauroit se lasser, disoit M. Germain, d'admirer nos Antiquités ; & nous ne nous promenons jamais sans rencontrer quelques morceaux de marbres précieux, dont notre fonds paroît inépuisable (18), principalement de ceux d'Egypte & de Corinthe, qu'il pense avoir été transportés à Autun par l'Aroux, qui étoit autrefois une rivière navigable. Nous avons plus de trente ou quarante colonnes de quinze à seize pieds de hauteur sur deux de diamètre, qu'on n'a pû voiturer par terre : car M. Thomassin traite de fables les colonnes fusiles, & je crois qu'il a raison. Il m'a fait aussi remarquer les débris de plus de deux cens colonnes de très-beaux marbres, qui servent aujourd'hui de

(18) M. Varenne de Béost, correspondant de l'Académie Royale des Sciences, en a tiré des échantillons, pour enrichir cette partie de son cabinet, où il rassemble avec autant de soin que de goût les productions de la nature & les curiosités de l'art, en s'attachant principalement à faire dans les genres les moins connus des suites complettes.

bornes dans nos ruës, & que je n'avois jamais considérées.

Lorsque M. Thomassin apperçut la Pyramide de *Coüar*, ce nouveau spectacle d'antiquité lui fit naître le projet d'en fouiller le terrein : il étoit persuadé qu'on y devoit trouver un caveau, où seroient renfermés les os de quelque héros, & peut-être de *Cavar* même, ce Roi des Gaulois, dont Polybe fait mention. Ce monument que quelques-uns ont pris pour un Phare, est certainement très-ancien, puisqu'on y a trouvé l'urne des cendres de *Surus* qui vivoit du tems de César, & que le nom de ce Gaulois est écrit sur l'anse de cette urne, qui se conserve aujourd'hui à Dijon. En 1635, on fit creuser à dix pieds de profondeur le centre de la Pyramide : on a fait encore depuis de nouvelles fouilles sans succès; il ne reste plus qu'à percer perpendiculairement sous la pointe élevée actuellement de quarante-cinq pieds, la base en ayant quarante, & la diagonale quarante-cinq à quarante-six.

Le Théâtre, l'Amphithéâtre & les bains furent examinés avec la même curiosité & les mêmes soins : on se pro-

posoit de les faire graver ; on n'auroit pas oublié les portiques si défigurés dans les desseins du P. de Montfaucon, qui a deshonoré son Ouvrage par l'inexactitude. M. Thomassin regardoit ces monumens comme les deux plus beaux morceaux d'Antiquité qui fussent en France. Les grands génies conçoivent facilement des idées neuves : en admirant ces restes merveilleux de l'Antiquité, M. Thomassin s'imagina que la plûpart étoient des monumens d'Architecture Grecque ; & M. Germain s'est toujours plû à les considérer sous le même point de vûe (19). Il est certain que depuis César & Auguste, les colonnes, les pilastres, &c. ont eu, suivant les proportions des différens ordres, divers modules ou demi-diamètres. Les colonnes de l'ordre Corinthien avoient vingt modules, celles de l'Ionique dix-huit, &c. sans que ja-

(19) Pline le Naturaliste ( liv. 3. chap. 4. ) distingue les villes Grecques des Latines : pour celles des Gaulois, elles datent de si loin, qu'on en ignore l'origine. L'industrie de ces peuples étoit admirable : *Genus summa solertia*. ( *Cæs. Comment. lib.* VIII. ) Ils ont allié la délicatesse des Grecs à la grandeur Romaine.

mais ces proportions ayent varié. On ne voit pas même que les Architectes modernes, restaurateurs du bon goût, Scamozzi, Serlio, Palladio, Vignoles & beaucoup d'autres, y ayent rien changé. Avant Vitruve & Frontin, les Grecs auteurs ou réformateurs de la belle Architecture, ne donnoient que dix-huit modules aux colonnes Corinthiennes, seize aux Ioniques, quatorze aux Doriques. M. Thomassin remarqua que les monumens trouvés à Autun (ou à Bibracte, selon M. Germain) comportoient les proportions de l'Architecture des Grecs. Ces morceaux antérieurs aux tems de César & d'Auguste, travaillés par les Gaulois, qui avoient des relations intimes avec les Grecs chez lesquels ils établirent des Colonies, & qui leur avoient communiqué leurs connoissances, leurs talens & leur goût; les marbres mêmes répandus dans la ville d'Autun, tirés des carrières de la Grèce & de celles d'Egypte, parurent à M. Germain une démonstration Géométrique de la vérité de son systême sur l'Architecture Grecque adoptée par les Celtes & par les Gaulois. C'est une erreur populaire, ajoûtoit-il, &

une opinion sans fondement, que de vouloir trouver dans nos Antiquités la manière des Romains (20) ennemis déclarés de nos compatriotes, & qui à la réserve de quelques chemins moins solides que ceux construits par les Gaulois, ne firent jamais rien du tems de la République en faveur & à l'usage d'une nation toujours rébelle, & toujours occupée à secouer le joug de leur tyrannie.

Ces raisons spécieuses ne convainquirent pas le P. Oudin : les Romains n'ont-ils pas pû se servir de l'Architecture Grecque, comme on a bâti quelquefois en France à la Romaine ? L'emploi de cette Architecture étrangère ne prouvera donc rien, si on ne démontre évidemment qu'elle est de beaucoup antérieure à l'Architecture Romaine ; que les Romains n'en ont jamais fait aucun usage ; que Bibracte étoit une ville Gauloise ; & que les

(20) Il prétendoit aussi que l'ancienne Cathédrale d'Autun bâtie en 1132, étoit dans le goût des Eglises Grecques, dont Beveregius a fait dessiner les plans dans ses Pandectes. Voy. les notes de ce sçavant Anglois sur l'onzième Canon du Concile de Nicée.

Gaulois employoient l'Architecture Grecque : systême plus facile à étayer par la voie des conjectures, que par l'autorité de l'Histoire.

Nos deux Antiquaires furent ensuite à la découverte dans le pays Éduen, l'un guidé par les Commentaires de César, l'autre lé compas & le crayon à la main. La colonne de Cussy (21) les engagea à de pénibles recherches. Ils firent d'abord creuser de toutes parts, & ils ne trouverent pour toute récompense de leurs travaux que quelques médailles, ou plutôt quelques monnoyes d'Antonin, un grand nombre de tombeaux & de corps morts munis chacun d'une petite médaille, signe emblématique du tribut dû à la barque de Caron. Ils présumerent que la colonne étoit un Trophée érigé dans l'endroit le plus propre qu'il y eût en France à donner une bataille, excepté ces belles plaines de S. Denys & les campagnes de Châlons sur Marne ; d'où ils conclurent que ce magnifique obélisque marquoit précisément la place où César vanquit Orgétorix avec ses Suisses au nombre de trois cens mille.

(21) Village du Bailliage de Beaune.

Tout semble, il est vrai, favoriser cette conjecture, & la distance d'Autun exprimée par César, & la commodité du lieu.

M. Germain s'appliqua surtout à expliquer les figures de la colonne, qui représentent un Mêlange Historique, ou, si l'on veut, un sacrifice en partie Romain, & en partie Gaulois. On y reconnoît quelques Dieux tutélaires du pays. Si cette idée étoit venuë à M. de Mautour, il auroit écrit bien autrement sur ces figures Antiques, qui ont toutes l'air triste & occupé au double sacrifice. Le chapiteau de la colonne qu'on découvrit par un heureux hazard (22), porte dans chacune de ses quatre faces une Divinité, dont il y en a trois d'une entière & parfaite conservation : on y voit des rapports intimes avec les Dieux des Germains mentionnés dans les Commentaires de César (23), comme le Soleil, la Lune, Mars, &c.

Je ne suivrai point ici la marche de nos curieux ; peut-être qu'un jour le

(22) Il fut trouvé à une lieuë de Cussy ; il servoit de margelle à un puits.

(23) Liv. VI.

Public la verra dans les Mémoires de M. Germain : en attendant, je vais exposer une partie du plan de son Histoire d'Autun, qui a mérité l'approbation du P. Oudin, & y joindre quelques Observations qui serviront à donner une connoissance plus étenduë de cet excellent Ouvrage.

L'Auteur n'avoit d'abord traité quelques points de cette Histoire, que pour réfuter ceux qui étant entrés avant lui dans la même carrière, ont donné dans les rêveries d'Annius de Viterbe. Peu de tems après il entreprit une description d'Autun & de ses monumens jusqu'au siècle de Constantin le Grand ; ou tout au plus, jusqu'à l'arrivée des Bourguignons. Insensiblement il s'engagea à la continuer jusqu'à nos jours, & à ranger sous un ordre Chronologique tout ce qui regarde l'Histoire Civile, Ecclésiastique & Littéraire de cette ville : on devoit la décorer de plusieurs planches, & faire graver les édifices, les temples, les écoles publiques ou méníanes, le théâtre, le cirque, l'amphithéâtre, les fontaines, les aquéducs & les bains, les poliandres ou sépulcres, les mausolées, les urnes,

les pyramides, les colonnes, les inscriptions, les marbres, les ſtatuës, les pierres gravées, les médailles, &c.

Dans un Diſcours Préliminaire M. Germain exerce ſa critique ſur les principaux Hiſtoriens d'Autun. Toujours en garde contre les modernes, il alloit aux premières ſources, comme étant les plus pures. Il aimoit à travailler d'après les Anciens, tels que Polybe, Tite-Live, Strabon, Ptolomée, Joſeph, Pline, Plutarque, Tacite, Ammien Marcellin, & ſurtout Céſar qu'il poſſédoit parfaitement. Eumenius lui a ſervi quelquefois de Commentaire pour expliquer ce que Céſar ne dit qu'à moitié.

Preſque tous ceux qui ont écrit dans le ſiècle précédent ſur l'Hiſtoire d'Autun, n'apprennent que très-peu de choſes. Ils ont tellement défiguré leurs Ouvrages par les nombreuſes citations du faux Béroſe, de Manéthon & de tant d'autres Hiſtoriens fabuleux, qu'ils ne méritent eux-mêmes aucune confiance. M. Germain en exceptoit cependant l'*Hiſtoire de l'Antique cité d'Autun* par Edme Thomas (24), dont on

(24) Chantre de l'Egliſe Cathédrale d'Autun.

n'a qu'un fragment d'imprimé (25) : si la méthode, la critique & le goût y manquent, elle est du moins fidèle & pleine de recherches curieuses. Quand j'eus fait voir à M. Germain les cinq Livres du manuscrit entier, enrichi des sçavantes remarques de M. de Chevannes, il m'avoua que l'Ouvrage étoit curieux, & que la matière du dernier Livre l'avoit beaucoup intéressé (26). Il n'estimoit pas moins les judicieuses *Observations* de François Perrin (27) *sur l'établissement & la réédification d'Autun* : cet Auteur a expliqué sçavamment & avec sagacité les Inscriptions qu'il rapporte. Les *Antiquités de la Métropole des Gaules*, c'est-à-dire, Autun, ont été décrites en vers Latins par Étienne Ladone (28), avec des remarques souvent inutiles & des digressions insup-

Voy. la Bibl. des Aut. de Bourg.

(25) Le premier Livre & une partie du second. Le P. le Long l'attribuë mal-à-propos à Jean Aubery, Docteur en Médecine.

(26) *Les causes naturelles & les raisons de la singulière salubrité de la cité d'Autun, par sa situation, son air & ses vents.*

(27) Elles n'ont jamais été imprimées. Voy. la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.

(28) Imprim. en 1640. *in*-8°.

portables. Jacques Léaulté, Médecin, dont l'écrit parut en 1650, par les soins d'Edme Thomas (29), mêla ridiculement parmi ses Observations sur les mêmes monumens des leçons de Botanique & d'Astronomie. Trois ans après, le P. Léonard Bertaud, Minime, célébra aussi la mémoire de son illustre patrie; mais il enveloppa l'Histoire dans des allégories perpétuelles, & y jetta une érudition & des louanges tout-à-fait déplacées (30). On ne doit consulter les *Mémoires de Jean Munier*, que pour les Comtes & les hommes Illustres d'Autun, l'Histoire Ancienne & les Monumens de cette ville n'ayant pas été l'objet de son travail.

M. l'Abbé Germain avoit lû deux Romans historiques, dont aucun Bibliographe n'a parlé; le premier inti-

(29) *De Antiquis Bibracte, seu Augustoduni Monimentis.* *Lugdun. Guill. Barbier*, *in-4°. livre rare.* L'Auteur cite *pag.* 30 & 31, deux de ses Traités qui ont été perdus : *De Reformatione Gregorianâ : de Motibus octava Sphera.*

(30) *La très Ancienne & très-Auguste ville d'Autun, couronnée de joye, d'honneur & de félicité, par la promotion de M. Louis Dony d'Atticby, &c. Châlon-sur-Saône, Phil. Tan*, 1653. *in-4°.*

tulé, *le Trophée de la Justice élevé sur la Polyandre des Nobles* (31) : Ouvrage singulier, où l'on fait mention en différens plaidoyés de Justinien & de S. Augustin, dès le tems de Divitiacus & de César. Le second que M. Germain attribuë à Nicolas Nault (32), Auteur de l'*Ancienne Bibracte*, porte pour titre : *la mort d'Ambiorixène vengée par celle de Jules-César assassiné par Brutus* (33). On donne un air de merveilleux à la découverte du Manuscrit de ce Roman, en voulant insinuer qu'après le débordement du Tibre en 1687, l'Ouvrage fut trouvé parmi les ruines de Rome dans un coffre de fer. Ce fragment d'Histoire décèle, suivant l'Auteur, un secret inconnu à toute l'Antiquité touchant la mort de César, & met au jour par la description de la prise & de la ruine de l'ancienne Bibracte, le courage indomptable des Gaulois. Dumnorix prétendu frère d'Ambiorixène paroît au siège d'Alexie, quoiqu'il fût mort

(31) Composé par le Sr. N. J. D. L. *Lyon*, *Charles Machevet*, 1667. *in*-12.

(32) Qui avoit promis des éclaircissemens dans un second volume.

(33) *Lyon*, *Jean Moulin*, 1688. *in*-12.

cinq ou six ans auparavant. Vercingintorix qui venoit de se rendre à César, assiste au siège imaginaire de Bibracte, où l'on fait périr ce Chef des Gaulois, dont César triompha à Rome quelques années après.

Claude Saulnier qui n'embrasse que l'état Ecclésiastique d'Autun, s'en acquitte assés mal (34). Il n'est utile que pour la connoissance des Auteurs auxquels il renvoie, ce qui suppose cependant du travail & de l'étude.

Le P. Oudin toujours favorable aux gens de Lettres, fit part à M: Germain des *Mémoires* manuscrits *pour servir à l'Histoire des Gaules* par le P. Lempereur (35), avec les notes du P. Bernard Tribolet. L'Auteur de la Bibliothèque Historique de la France (36) nous apprend que le P. Oudin avoit

(34) Dans son *Autun Chrétien*. 1686. *in*-4°.

(35) Jacques Lempereur, Jésuite, né à Epernai en Champagne le 17 Févr. 1656, mort à Pont-à-Mousson le 14 Févr. 1724. Il a traité quelques points de cette Histoire séparément dans les Journaux de Trévoux, (Ann. 1704, Juill. & Octob.) & dans le Recueil de ses Dissertations imprim. en 1706. *in*-12.

(36) Pag. 941. Colon. 1. du supplément au 4e. Liv. de l'Hist. Civil. de France, n°. 15054.

continué

continué cette Histoire des Anciens Éduens, & qu'il y mettoit la dernière main. Il faut ranger cette anecdote au nombre des fautes dont fourmille l'Ouvrage du P. le Long. Les Mémoires du P. Lempereur, tirés en partie des Commentaires de César, portent sur des conjectures assés heureuses : quoique peu exact, il a rangé ses idées dans un ordre naturel ; mais il revient trop souvent sur ses pas, & faute d'avoir des principes d'Architecture, il n'a fait qu'un assés mauvais usage des monumens qu'il avoit sous ses yeux. A l'égard des Apostilles du P. Tribolet, elles ne méritent presqu'aucune attention.

D'ailleurs M. Germain a observé, que les partisans de l'Autun-Bibracte se sont entiérement éloignés du sens d'Eumenius, qui compare Bibracte avec elle-même, & non pas avec d'autres villes. Cette réflexion a échapé à M. Danville (37), à qui les Mémoires de Dom Maur Jourdain, Prieur de l'Ab-

(37) Voy. sa Differt. sur Bibracte, *pag.* 267, de ses éclaircissem. Géograph. Paris, 1741. *in*-12.

baye de S. Martin d'Autun, n'ont pas été inutiles.

Après avoir discuté le caractère & le mérite des plus importans Historiens d'Autun, M. Germain recherche l'origine des Gaulois, leurs mœurs, leurs coutumes & leurs Loix, la police, le gouvernement, le langage & la Religion de ces anciens Peuples. De la division des Gaules en plusieurs Provinces, il passe aux États & aux Républiques de la Gaule Celtique.

Le Père Pezron suivant toujours servilement la Chronologie des Septante, pour remplir le vuide de 1500 ans qu'il donne au monde de plus que ne porte le texte Hébreu, promène les Gaulois sous différens noms dans l'Orient, avant que de leur faire occuper l'un & l'autre bord du Rhin. Les Grecs ne les avoient connus que depuis cette fameuse Ambassade qu'ils firent à Alexandre, lorsqu'il entra à Babylone; Diodore de Sicile convient (38) que ce fut la première fois qu'on eût entendu parler d'eux.

M. Germain, à l'exemple de Polybe, ayant pris le dessein de donner

(38) Liv. XVI.

un Essai préliminaire qui servît d'introduction à l'Histoire des Éduens, se mit encore en état de juger par lui-même des Auteurs qui ont traité des Celtes & des Gaulois. Il puisa dans l'énorme Commentaire du P. Lescalopier sur la nature des Dieux par Cicéron, quelques lumières concernant Chindonax & les Druides. Il parcourut la Celtopédie de Picard, terre stérile, où l'on ne trouve que des ronces & des épines. Wolfang Lazius (39), plus utile pour le moyen âge que pour l'Antiquité, d'ailleurs Critique sans goût, adopte la plûpart des Fables d'Annius de Viterbe & de le Maire : il est étonnant qu'il se trouve des Sçavans qui débitent sérieusement de tels contes ; & que Bergier si versé dans la belle Antiquité, ait entrepris la justification de ces imposteurs, dont la fourberie étoit en évidence de son tems. Enfin on ne peut compter sur les origines de Lazius, qui n'a d'autre mérite que d'être un Auteur laborieux. Personne n'a plus curieusement recherché les principes de la Philosophie Celtique, qu'Ulric Obrecht. M. Germain

(39) *De Gentium aliquot Migrationibus.*

avoit comparé le Livre d'Élie Schedius sur les Dieux des Germains, avec les écrits de Dom Jacques Martin sur la Religion des Gaulois. Ces deux Auteurs ont traité la même matière différemment ; mais ils n'ont point été à la source, & n'ont pas compris que les Druides étoient de vrais Magiciens. Non-seulement ces Prêtres faisoient profession de la magie Théurgique, mais encore de la Goëtique qui étoit malfaisante & sanguinaire : voilà la base de toute leur doctrine ; on le prouveroit aisément par un beau passage de Pline qui ne laisse aucun lieu d'en douter, & par un autre à peu près semblable tiré de Plutarque. Ces superstitions magiques supposoient nécessairement la distinction des deux principes ; & c'est l'opinion la plus ancienne qui ait été agitée depuis l'introduction de l'Idolâtrie : sans cette hypothèse, on ne fait que deviner & conjecturer sur la Religion des Prêtres Gaulois, grands hableurs, & gens fort superficiels. Simon Pelloutier, Auteur profond & méthodique, a démontré les inconséquences conjecturales de D. Jacques Martin, qui s'est plû à bâtir

des systêmes hardis, & à chercher quelquefois le paradoxe (40). M. Pelloutier s'élève aussi (41) contre quelques idées particulières de M. Gibert (42), qui à la vérité ne paroît pas toujours assés maître de son sujet, & qui se laisse trop aisément distraire par des minuties. Je passe sous silence un grand nombre d'autres jugemens critiques sur les Auteurs & les Ouvrages dont M. Germain vouloit faire usage (43); mais je

(40) Voy. l'Hist. des Celtes. M. Pelloutier avoit déja attaqué ce Bénédictin dans la Bibliot. Germanique, Tom. 37. pag. 140. Il doit amplement le réfuter dans le second vol. de son Hist. des Celtes.

(41) Voy. l'Hist. des Celtes, Tom. 1. ch. 9.

(42) Dans ses Mémoires des Gaules.

(43) Philibert de la Marre, dans la Préface de la Vie des Guijons, promet une Dissertation fort étenduë, pour prouver contre l'opinion de plusieurs Auteurs, que la Bibracte de César est Autun : *Ubere Commentario contra multorum sententiam demonstrabimus.* Selon les Compilateurs anonymes des *Tablettes Histor. Topogr. & Phys. de Bourgogne, pour l'année* 1753. on a prétendu que les ruïnes de Montcenis, petite ville de l'Autunois, étoient les restes de l'ancienne Bibracte. Cette nouvelle & singulière prétention, qui n'est fondée sur aucune autorité historique, est une des moin-

ne puis me taire sur l'estime singulière qu'il faisoit de l'Histoire critique de l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules, par M. l'Abbé du Bos (44).

## ARTICLE IX.

*Mémoire sur la Vie & les Ouvrages de M. l'Abbé Germain, Licentié en Théologie de la Faculté de Paris* (*).

PIERRE BENIGNE GERMAIN, fils de Fiacre Germain, Conseiller

dres fautes dont on ait à purger ces Tablettes, qu'on doit regarder comme un fort mauvais Almanach, malgré les éloges que quelques gens ont donné à ce Livret, sans l'avoir peut-être jamais daigné lire. Au reste l'Ouvrage ayant été annoncé par un *Prospectus* copié sur le plan de la Description de Bourgogne que je publiai en 1747, j'ai crû devoir avertir authentiquement que je n'y ai aucune part.

(44) Paris, 1734. *in*-4°. 3 vol. M. de Montesquieu, dans son Esprit des Loix, attaque vigoureusement le systême de cet Auteur.

(*) L'estime qu'a toujours marqué le P. Oudin pour le mérite personnel & les talens de M. Germain, m'autorise à insérer ici quelques évè-

au Présidial d'Autun, & de Marie Eléonore Roux, nâquit en cette ville le 12 Novembre 1689 (1). Au sortir de son cours de Philosophie, ses parens l'envoyerent à Paris étudier en Sorbonne : il se distingua dans les Actes qu'il y soutint, & les Journalistes parlerent avantageusement de ses Thèses (2). De retour dans sa patrie, il fut pourvû d'un Canonicat, & quelque tems après nommé à la Théologale de l'Eglise d'Autun. Son érudition, sa vivacité & son goût pour la Critique lui susciterent des envieux, & même de dangereux ennemis, qui traverserent sa vie par des contradictions continuelles, & par un grand nombre de procès qu'il eut à suivre contre eux. Ses Observations sur le Bréviaire d'Autun, composé par ordre de M. de Monclay, avoient quelque chose de si

nemens de la vie de ce sçavant Abbé, & surtout à faire connoître les différens objets de ses travaux littéraires.

(1) Il disoit quelquefois en badinant : je suis né le lendemain de la S. Martin, jour auquel les Procureurs taillent leurs plumes, avant que de rentrer au Palais.

(2) En 1718 parurent celles de sa Licence, qui sont sçavantes : je doute qu'on les soutînt aujourd'hui impunément en Sorbonne.

fort & de si aigre, que le Prélat le menaça de s'en plaindre à M. le Cardinal de Fleury. Le Théologal voulant prévenir le coup, écrivit le premier au Ministre, qui y répondit par une Lettre de cachet, portant les ordres de sa rélégation à Sepsfonds, où il partagea son tems pendant sept ou huit mois (3) entre la prière & l'étude. En rentrant dans sa patrie, M. Germain prit le parti de cultiver les Belles-Lettres plus tranquillement, & d'éviter les tracasseries. Il amusa sa solitude par un commerce suivi avec les Sçavans de la Bourgogne : M. le Président Bouhier, M. l'Abbé Papillon, le R. P. Oudin, M. l'Abbé le Beuf, M. le Tort, M. Bocquillot, &c. Il avoit connu particuliérement à Autun M. l'Abbé Boidot, M. Thomassin, le R. P. Janvier, Chanoine Régulier de l'Abbaye de S. Symphorien de cette ville, qui travailloit à une Histoire de Chartres sa patrie, & qui fit imprimer pendant son séjour à Autun un petit Poëme François sous le titre de la *Conversation* (4), où il sem-

(3) Il s'y rendit le 11 Septembre 1730.

(4) *La conversation, ou l'Art de converser, Poëme. Autun, Ant. Lambert*, 1742. *in*-8°.

ble

ble qu'il ait voulu imiter celui du P. Tarillon (5), *de Arte confabulandi* (6). Les connoisseurs ont trouvé dans cette traduction libre des endroits bien touchés, des portraits heureux, & d'assés bons vers (7).

Les opinions de M. Germain avoient toujours été mêlées de quelque singu-

L'Auteur l'a dédié à M. de Pardieu, Lieutenant Général de Chartres : il y a joint l'éloge du Thé, autre imitation de la 3e. Elégie de M. Huet. J'ai vû de M. Janvier une fort belle Ode, qui remporta le prix de l'Académie de Caën, il y a quelques années.

(5) François Tarillon, né le 23 Juin 1666, entra dans la Compagnie de Jesus le 17 Septembre 1685. En 1699, il passa aux Missions étrangères : il mourut en 1733, à Nicsia en Grèce.

(6) Cette pièce imprimée à Paris en 1693. *in*-12. est aussi dans le Recueil des Poëmes Didascaliques publié en 1749, par M. l'Abbé d'Olivet. Voy. le Tom. I. pag. 141-156.

(7) Le P. Janvier, parent de M. Nicole, est un homme de mérite & d'un caractère très-aimable : ses Supérieurs ne s'étoient point trompés, en le choisissant pour inspirer à la jeunesse de leur maison de Nanterre le goût, la politesse, & les sentimens d'honneur & de piété qu'il respire ; on seroit porté à croire qu'il s'est peint lui-même en plus d'un endroit de son Poëme.

larité : il est impossible, disoit-il, que de nouvelles conjectures soient du goût de tous les Sçavans ; il faut être réservé lorsqu'on en propose, & cependant se mettre au-dessus de la critique des gens difficiles. Mais dans la suite ses malheurs l'avoient ramené aux sentimens ordinaires ; il sacrifia sa liberté de penser & la hardiesse de sa plume aux douceurs de la paix. Les occupations littéraires ne doivent être considérées que comme des amusemens ; il y a de la fausse gloire à les traiter sérieusement, quand elles tendent à nous ôter le repos.

La fin de sa vie fut un tissu d'infirmités, qui l'empêcherent vraisemblablement de mettre la dernière main à son Histoire d'Autun : une apoplexie foudroyante que les Médecins ont attribuée à une révolution d'humeur rhumatismale, l'enleva le 14 Novembre 1751. On trouve dans ses Ouvrages un portrait fidèle de son caractère & de ses talens ; beaucoup de franchise, de la gayeté, un goût décidé pour le neuf, une façon hardie, des raisonnemens solides, une connoissance assés vaste des Langues, une érudition va-

riée, mais une critique vive, & quelquefois trop personnelle. Il devoit sans doute une partie de son mérite aux soins du célèbre Abbé de Longueruë, dont il fut l'élève pendant quelques années : c'est ce que m'apprend une Lettre curieuse qu'il écrivit à ce sujet au R. P. Oudin en 1739, & qu'on verra sans doute avec plaisir à la fin de cet article. On ne sera peut-être pas fâché de trouver encore ici l'Histoire de ses Ouvrages, dont les Manuscrits sont conservés entre les mains de M. son frère, Théologal du Chapitre de Beaune.

Le premier objet des études de M. Germain fut l'Ouvrage de Melchior Canus, *de locis Theologicis*, dont il vouloit donner une nouvelle édition : voici ce qu'il en écrivoit à M. Papillon en 1722. » Je me propose de faire l'Histoire des opinions Théologiques » qu'expose cet Auteur, d'en marquer » l'origine, le progrès & la décadence : je découvrirai le foible des Ultramontains, en leur opposant nos » Libertés. Que ne pourroit-on pas dire » sur la critique répanduë dans le corps » de l'Ouvrage, entr'autres dans l'onzième livre ? Lorsque la discussion de

» quelques points Théologiques m'en-
» gagera dans de grands détails, je les
» réduirai en dissertations particuliè-
» res, que je renvoyerai à la fin du Li-
» vre, sinon je ne jetterai que de
» courtes notes au bas des pages. L'Ou-
» vrage sera précédé d'une Préface sur
» la Théologie en général : celles de
» Casaubon sur Polybe, & de M. de
» Thou à la tête de son Histoire, sont
» deux beaux modèles. Canus a imité
» Cicéron & Quintilien ; j'ai remarqué
» plus de cinquante passages de ces Au-
» teurs qu'il applique à son sujet : je
» n'oublierai pas de les cotter à la mar-
» ge ; & comme il suit la méthode de S.
» Thomas & des anciens Scholastiques,
» je mettrai au commencement de cha-
» que Livre les indices nécessaires pour
» le lire commodément, Je compte
» même rapporter les larcins qu'il a
» faits dans les Œuvres d'Érasme, qu'il
» décrie si fort : c'est principalement
» les Préfaces de ce grand homme sur
» les Auteurs traduits du Grec, qui me
» fournissent les preuves du Plagiat de
» Canus. Je joindrai à cette édition
» une vie de ce sçavant Dominicain,
» tirée de ses Ouvrages, de la Biblio-

» thèque de Nicolas Antonio, &c. J'é-
» carterai tout ce qui regarde les affai-
» res du tems : ayant en vûe de facili-
» tèr le travail de nos Bacheliers de Li-
» cence, je mettrai à la fin un Cata-
» logue des principaux ſujets qui font
» la matière des Thèſes qu'on ſoutient
» dans cette courſe ; j'en marquerai les
» difficultés, & j'indiquerai les ſources
» dans leſquelles on pourroit les éclair-
» cir. Je conférerai toutes les éditions
» de ce Recueil de Canus ; je ferai
» voir ce qu'on a retranché dans quel-
» ques-unes, & je choiſirai parmi les
» additions des autres ce qui peut en-
» richir la mienne. « Faute de Livres
& de ſecours, M. Germain abandonna
ce projet, ſur lequel il a laiſſé cepen-
dant pluſieurs Mémoires curieux, char-
gés d'érudition, mais peut-être écrits
avec trop de liberté.

Une autre Lettre de M. Germain à
M. l'Abbé Papillon (8), porte ces ter-
mes. » Je me ſuis autrefois ſérieuſement
» adonné à l'intelligence du vrai ſens
» du Canon d'Orange, au ſujet de la
» double criſmation : il m'a ſemblé
» que nos Scholaſtiques & quelques

(8) Du 10 Février 1723.

» autres Théologiens l'expliquoient
» fort mal. Pour en sçavoir le fond, il
» m'a fallu lire les écrits du P. Sirmond
» & de Petrus Aurelius : enfin j'ai ache-
» vé ma Dissertation. «

*Traité Historique de l'état de S. Lazare après sa Résurrection, & des Reliques que l'on expose sous son nom en différens endroits, à l'occasion de la visite qui en fut faite sous le maître Autel de l'Eglise d'Autun, au mois de Juin* 1727. M. Germain en discutant l'authenticité des Reliques de ce Saint, fit une première sortie contre le Bréviaire d'Autun. Il examine les prétentions des Eglises qui possèdent ces Reliques, Cypre, Constantinople, Marseille; & même la Relique que conserve l'Eglise d'Avalon, à laquelle il donnoit la préférence sur celles qui sont à Autun, la tradition en étant plus ancienne. Sa critique tombe fortement sur la légende dorée, & n'épargne pas les tapisseries & les ornemens qu'on lui opposoit comme des titres. Dans la seconde partie de sa Dissertation, l'Auteur établit le culte dont il convient d'honorer le Saint Patron de son Eglise; & recherche s'il a été Evêque, comme le porte le nouveau

Martyrologe Romain, & Martyr, comme l'assûre celui d'Autun en particulier. L'unique but de M. Germain étoit donc de régler le culte extérieur que le nouveau Bréviaire attribuoit à S. Lazare ; il vouloit qu'on s'en tînt à ce qui en est rapporté dans l'Evangile, commenté par les Pères, & que ce Bréviaire ne reçût point ce qu'il appelloit les fables des Provençaux, en supposant toujours que les Reliques de S. Lazare venoient de l'Orient (9). Le 15 Février 1730, il adressa à M. l'Evêque d'Autun une critique du Bréviaire de son Diocèse. Cet Ouvrage est plein de remarques singulières, & d'une érudition très-recherchée. Il méritoit d'être mis au jour ; cependant il ne valut à l'Auteur que des corrections mortifiantes & son exil à Sepsfonds. M. Germain ajoûta par la suite un petit supplé-

(9) M. le Beuf a fait imprimer une Lettre dans le Mercure de Décembre 1727: vol. 1 pag. 2578. sur la découverte faite au mois de Juin de la même année, à Autun, du corps de St. Lazare. M. le Tort en a adressé une pareillement à M. le Beuf, au sujet de la Relique de St. Lazare, qui est dans l'Eglise Collégiale Notre-Dame St. Lazare d'Avalon. Voy. le Merc. d'Avril 1741. pag. 679.

ment à sa critique, sous le titre de *Remarques à faire au sujet des Collectes, qu'il seroit à propos de changer dans un nouveau Bréviaire.* Elles sont assés curieuses, & aussi sçavantes que ses premières observations; mais on y voudroit moins de chaleur & de personnalités.

L'affaire du Bréviaire fit pendant long-tems une espèce de schisme dans l'Eglise d'Autun : on en ferma toutes les Archives au Théologal, qui sur l'avis & les observations de deux sçavans Ecclésiastiques, s'étoit élevé d'une part, contre d'anciennes traditions & des légendes fabuleuses, & de l'autre, protestoit contre la suppression de certains usages & de certains offices fondés. Sa Critique portoit sur plusieurs points de Chronologie & d'Histoire, sur des passages altérés ou douteux, sur les fausses Décrétales, sur le mauvais choix des Homélies des Pères, sur le style pompeux & plein de barbarismes, &c. sur la poësie même des Hymnes, composées par un Père D. Claude, Prieur de Percy. M. Germain avoit demandé que ses Mémoires fussent examinés par l'assemblée des Rits, & par le Syndic de la Faculté de Théologie : on ne jugea

point ſes raiſons ; on condamna ſeulement les termes & les traits injurieux de ſa critique, & l'Auteur fut blâmé.

Il compoſa dans ſon exil une Diſſertation Latine à peu près dans le goût de l'Orateur de Cicéron, ſur les principes de la bonne Critique, & ſur le choix des Ouvrages qu'on doit imiter. C'eſt un dialogue écrit en Latin, dans la forme du Traité de M. Huet *de Interpretatione*. M. Germain en faiſant ſon Apologie, y attaque de nouveau ſes adverſaires. Il a choiſi le P. Sirmond pour tenir le bureau, Henri Valois & M. Bignon pour interlocuteurs. Il avoit été tenté d'y faire auſſi parler M. de Launoy. » J'avois » d'abord penſé, me diſoit-il un jour, à » Daillé. Comme on n'a pas trouvé à » redire que M. Huet eût aſſocié Ca» ſaubon avec le P. Fronton du Duc, » aurois-je eu tort de me ſervir de cet » habile Proteſtant, à qui je pouvois fai» re dire, ce me ſemble, d'aſſés bonnes » choſes ? Je veux y ajoûter un ſecond » Livre *de claris Cenſoribus* : enſuite le » P. Petau viendra expliquer à ſon tour » les règles de la bonne Théologie » dans un autre dialogue. «

En 1733, il a travaillé à un Mémoire

pour la préséance de l'Évêque d'Autun sur les autres Comprovinciaux en quelques assemblées qu'ils se trouvent ( dans le ressort de leur Province ) Ecclésiastiques ou politiques. On peut voir à ce sujet un excellent Mémoire dans la nouvelle édition du Traité de l'Abus, par Charles Fevret, où ce droit est fortement combattu.

M. Germain a fondu dans son Histoire d'Autun les Mémoires de M. Thomassin, dont les beaux desseins en devoient faire le principal ornement. Il avoit fait des recherches infinies sur la partie Ecclésiastique. J'ai vû parmi ses pièces justificatives une Bulle d'Innocent XI. par rapport à l'époque de la construction de l'Église d'Autun en 1132.

*Lettre de M. Germain au R. P. Oudin.*

Je vais vous satisfaire, mon R. P. & d'autant plus volontiers, que j'aime toujours à me rappeller la mémoire du sçavant Abbé de Longueruë, dont j'ai eu l'avantage d'être le disciple. Quoique votre ami, M. le Président Bouhier, l'ait vû autrefois fort assidûment, je

puis dire que j'ai été dans un commerce encore plus intime avec cet Abbé. S'il m'avoit pris envie de recueillir ce que je lui ai oui dire, j'en aurois pû faire un bon *Ana*. M. l'Abbé Guyon en avoit retenu comme moi dans ses porte-feuilles diverses particularités ; mais fort secrettement : car M. de Longueruë auroit rompu avec lui, s'il s'en étoit apperçu. Il étoit devenu un peu fâcheux à cause des incommodités, suites nécessaires de la vieillesse : d'ailleurs prompt & impatient, on voyoit bien qu'il n'avoit pas autant étudié la Morale que l'Histoire, la Chronologie, la Géographie, &c. En sortant du Collège, l'Abbé de Longueruë fréquenta les écoles de la Sorbonne ; mais la Théologie scholastique n'étant pas de son goût, il y renonça pour se livrer entiérement à l'étude des Langues, qu'il sçavoit toutes à l'âge de 20 ans, si on en excepte la Langue Arabe, qui seule l'occupa autant de tems que toutes les autres ensemble. Il racontoit avec complaisance à ce sujet un trait assés singulier, qui n'a point été remarqué, que je sçache. Lorsque les Protestans de France eurent associé à leur travail le fameux

Richard Simon, pour traduire la Bible de manière que tous les différens partis puſſent y trouver leur compte, la partie de la Genèſe tomba au Miniſtre Claude. Un jour qu'en bonne compagnie, chez Madame la Maréchale de Lorge, ce Miniſtre liſoit quelques verſets de ſa nouvelle traduction, le jeune Abbé, qui n'avoit alors que 18 ans, & qui étoit beau & bienfait, arrêta M. Claude, & dit que l'original portoit toute autre choſe : celui-ci fit d'abord peu d'attention aux remarques d'une perſonne dont il ne s'étoit pas formé une idée avantageuſe, & continua ſa lecture. Un moment après il fut une ſeconde fois interrompu par M. de Longueruë, qui cita l'Hébreu, & fit voir par les textes parallèles que le ſens n'avoit point été ſaiſi. Les Dames, pour la plûpart Huguenotes, qui étoient préſentes, écouterent le jeune homme avec plaiſir, crurent qu'il avoit raiſon, quoiqu'il parlât de choſes qu'elles ne comprenoient pas, & l'exhorterent cependant à marquer plus d'égards pour un homme de la réputation de M. Claude. La partie ayant été remiſe à une autrefois, l'Abbé ne parut pas plus traitable : le

réſultat de cette diſpute fut que la verſion ne ſeroit plus continuée, & la Bible n'a pas été traduite (1). L'Abbé de Longueruë fut pourvû de bonne heure de l'Abbaye de S. Jean du Jard, près de Melun, & fut Prêtre à vingt-quatre ans. Il entra pour lors au Séminaire de S. Magloire, où il a paſſé 14 ou 15 ans à étudier au moins dix heures par jour: il ne ſortoit jamais que pour acheter des Livres. Il y commença de former ſa Bibliothèque (2), à laquelle on peut dire qu'il ne manquoit rien de ce qui regarde les matières Eccléſiaſtiques, & ſurtout l'Hiſtoire: il la vendit au mois de Juin 1714, à M. l'Abbé Beraud (3), pour une penſion viagère de 1500 livres, que les héritiers de celui-ci ont continué de payer à M. de Longueruë, qui s'en étoit réſervé la jouiſſance pendant ſa vie.

M. l'Abbé de Longueruë convenoit

(1) On peut voir l'Hiſtoire de cet accord dans les Inſtructions de M. Boſſuet, contre le Nouveau Teſtament de Trévoux.

(2) Elle a été venduë publiquement au mois de Mai 1735.

(3) Armand-Bernard Béraud, Docteur en Théologie de la maiſon & ſociété de Navarre.

lui-même qu'il n'avoit jamais rien oublié de ce qu'il avoit lû. Eh! que n'avoit-il point lû? Il fut élevé par le Ministre Alix, qui se retira en Angleterre après la révocation de l'Edit de Nantes (4). L'étude favorite de ce sçavant Abbé étoit celle de la critique Ecclésiastique: il étoit admirable pour conférer les textes d'un même Auteur, & en tirer des conséquences très-justes. Il faisoit grand cas du Ministre Aubertin, non pour le dogme, mais pour le jugement que cet Auteur porte des Ouvrages des Pères, avant que de se servir de leurs passages. Au reste quand M. l'Abbé de Longueruë a voulu se mêler d'écrire sur quelques matières d'Antiquité, il y a fort mal réussi. Il communiquoit ses lumières avec la dernière facilité indifféremment à toutes sortes de personnes: on croit qu'il a eu bonne part à l'Ouvrage du P. Germon contre le P. Mabillon; à ce que le P. de Montfaucon a écrit contre M. de

(4) Il avoit un Ouvrage manuscrit de Pierre Allix, dont le P. Niceron n'a point fait mention: *Petri Allix Annotationes in translationem Arabicam Pentateuchi, & notas Interpretis in selecta ejusdem translationis loca. in-fol.*

Tillemont dans ses Remarques sur S. Athanase, &c. Il estimoit surtout les Dogmes du P. Petau, qu'il regardoit avec raison comme le plus grand Théologien qui paroîtra jamais. Il n'étoit pas prévenu en faveur de S. Augustin. Il prétendoit que MM. de Port-Royal étoient les ennemis de la véritable science, & qu'ils en détournoient avec leurs questions Métaphysiques.

Sçavés-vous pour quelle raison M. le Procureur Général l'obligea d'insérer plusieurs cartons dans sa Géographie Historique de la France ? C'est qu'il n'étoit pas ce qu'on appelle Parlementaire ; je veux dire, qu'il ne croyoit pas que le Parlement fût le souverain siège de Justice, il donnoit la préférence au Conseil du Roi : voilà ce qu'on me dit pour lors ; peut-être aura-t'il peu ménagé les termes, car il étoit fort vif.

J'ai fréquenté l'Abbé de Longueruë pendant 4 ou 5 ans, & je lui rendois visite au moins trois fois par semaine. Il y avoit toujours chez lui des personnes de toutes sortes de créances ; mais il ne souffroit pas qu'on y fît la controverse. Ses *Ana* sont plus dans ma tête, que je n'en ai sur le papier : ce sont prin-

cipalement des remarques ſur les textes des Auteurs ſacrés ou profanes comparés les uns avec les autres. J'ai fait uſage des uns dans mes Recueils de Licence, ſur leſquels je ne jette plus les yeux; & pour les Auteurs profanes, je me les rappelle lorſque l'occaſion s'en préſente. Par exemple, ces jours paſſés un écolier m'ayant apporté un Programme, où il étoit parlé de Quinte-Curce, j'ouvris cet Auteur au commencement du cinquième Livre, & je demandai au jeune homme, accompagné d'un Précepteur aſſés inſtruit, comment il expliqueroit l'endroit où Alexandre, en quittant Arbelles pour aller en Médie, laiſſa l'Arabie ſur la gauche: *Ad ſiniſtram aperit ſe Arabia ( odorum ) fertilitate nobilis Regio.* Les Scholiaſtes n'ont touché en aucune manière à cette difficulté. Les trois Arabies connuës devoient être ſur la droite de l'armée d'Alexandre: que veut dire d'ailleurs dans Quinte-Curce, qui écrit purement, cette *fertilitas odorum*? On pardonneroit à notre Eumenius de s'expliquer auſſi mal. Selon l'Abbé de Longueruë, c'eſt une faute de copiſte. Il vouloit qu'on lût *Arabia Oreorum*, & le paſſage devient

vient très-intelligible. Pline place les Arabes Ouéens, *Orei*, au bas des montagnes de la Mésopotamie. Au reste j'ai parcouru autant que je l'ai souhaité les VI. volumes *in-folio* des Manuscrits de cet Abbé, dont M. Chauvelin a fait l'acquisition. M. Boidot les avoit poussés jusqu'à 1000 livres; mais M. le Garde des Sceaux avoit donné ordre de les retenir pour sa Bibliothèque, à quelque prix que ce fût (5). Les deux premiers contiennent les Lettres au P. Pagi; ce sont des Dissertations sur toutes sortes de sujets Ecclésiastiques. J'en ai copié quelques-unes: celle sur les Suburbicaires est une fois plus longue, mais bien moins travaillée que ce qu'il

(5) Je trouve pag. 183, du Catalogue de la Bibliothèque de M. l'Abbé de Longueruë, imprimé à Paris, Jacques Barois, 1735. in-12. *Recueil des Lettres des Papes Innocent VI. Urbain V. Grégoire XI. & autres Papes, qui ont tenu le S. Siège à Avignon, avec des remarques de l'Abbé de Longueruë, 2 vol. in fol.* It. *Lettres écrites au P. Antoine Pagi touchant la critique des Annales du Cardin. Baronius, avec plusieurs Dissertations qui regardent l'Histoire, par M. l'Abbé de Longueruë. VI vol. in fol.* Ces deux articles (2410. 2411.) Manuscrits furent vendus 140 livres.

a fait sur le Canon de l'Ancien Testament, parce que ce n'est qu'un supplément à ce qu'en a écrit Blondel, *pag.* 911 de sa Primauté du Pape, qui est un excellent Livre, & rempli de la plus haute & de la plus belle érudition. M. l'Abbé de Longueruë estimoit infiniment la science & la sincérité de cet Auteur : une preuve de la bonne foi de M. Blondel, c'est qu'il ne cite jamais aucun passage tronqué, comme font les Scholastiques. M. l'Abbé de Longueruë me l'a souvent vérifié *ad aperturam libri*, en examinant vingt passages de suite. Son seul éclaircissement sur la Papesse Jeanne peut servir de preuve que ce n'étoit pas un homme de parti : on ne trouve pas moins de bonne foi dans son Traité des Sibylles. Je ne suis certainement pas Huguenot ; mais je ne sçaurois me lasser de l'admirer. J'avois aussi transcrit les Dissertations de M. de Longueruë sur S. Grégoire de Nazianze, sur les caractères Samaritains, &c. Il y a dans les derniers tomes des extraits d'Auteurs Arabes. Le Père Pagi ordonna en mourant, qu'on remît les originaux de ces Lettres à M. l'Abbé de Longueruë, qui les fit brûler, avant

que l'Abbé Béraud en eût fait tirer des copies. Je suis, mon R. P. &c.

AUTUN, le 1er. Février 1739.

## ARTICLE X.

### *Les Ambrons.*

L'ÉTUDE de l'ancien langage Celtique avoit engagé le P. Oudin à en rechercher l'origine, les caractères & les mots. Les racines de cette Langue lui ont donné l'étymologie de la plûpart de nos termes François; & en rapprochant les dérivés de leurs primitifs, il s'est mis en état de démontrer la filiation immédiate de chaque mot. La Bresse, d'où ce sçavant Jésuite tire les Ambrons, peuples Gaulois qui y ont demeuré long-tems, est un pays coupé d'étangs, de marais, de prairies; & couvert partout d'oziers, que les Bressans nomment *Ameraux* (1). La

(1) *Ameri*, en Bressan, oziers. *Amar*, lien, d'où est venu le mot d'amarer. Voy. le Diction. Bas-Breton du P. Grég. de Rostrenen, Capucin. *Amentum, vinculum*. Voy. Meursius, *Animadv.*

contrée des Ameraux n'auroit-elle pas donné le nom d'*Ambrons* à ses habitans, comme cette Province d'Italie, appellée *Populonia*, à cause de la grande quantité de peupliers qu'elle produit, & Heidelberg, qui prend son nom d'un petit fruit (2) très-commun aux environs de cette ville? C'est ainsi qu'en s'ouvrant des routes à travers les épines étymologiques, le P. Oudin a fait d'heureuses rencontres dans des genres différens qu'il n'avoit pas eus d'abord en vûe, & qu'il s'est souvent dédommagé de ses travaux par d'importantes découvertes : telle fut celle des Ambrons, dont il a écrit l'Histoire. L'essai qui en parut en 1741 dans le quatrième volume du Recueil de pièces d'Histoire & de Littérature (3), donne une idée avantageuse de l'Ou-

*Miscell. lib.* IV. *cap.* 15. *Ambiorix. Aimery. Vig.* Cluvier dit que les Ambrons ont été ainsi appellés, de ce qu'ils demeuroient sur les rivages de la rivière *Amma*, que d'autres nomment *Emme* : d'*Amma*, on a fait *Amnis*.

(2) *Haidel*, *Myrtilli*, meurtes, ou plutôt *vitis Idaa*. Delà *Haidelberga*, *Myrtillorum mons*.

(3) Publié par M. l'Abbé Granet. Paris, *in*-12. Voy. pag. 1-38.

vrage entier, dont il me remit le Manuscrit trois ans avant sa mort. Cependant le P. Oudin, pour jetter quelques agrémens dans ce premier Mémoire, y prit occasion de traiter plusieurs points curieux de l'Histoire Romaine, & de peindre de célèbres Généraux d'armée; mais le Discours Préliminaire de son Ouvrage exposera beaucoup mieux que je ne pourrois faire moi-même le plan & les idées de l'Auteur.

„ Si le peuple dont j'entreprens d'é-
„ crire ici l'Histoire, est peu connu,
„ même des Sçavans, ce n'est pas qu'il
„ ne mérite de l'être autant pour le
„ moins que la plûpart des anciens ha-
„ bitans de la Gaule. Presqu'aussitôt
„ que les Celtes commencerent à se
„ distinguer des autres nations de l'U-
„ nivers, les Ambrons se signalerent
„ dans la Celtique. Énée n'avoit pas
„ encore transporté ses Troyens en Ita-
„ lie, (si jamais ils y aborderent) que
„ déja une peuplade d'Ambrons y avoit
„ pénétré & fondé une ville qui sub-
„ siste, & dont le nom n'est pas telle-
„ ment changé depuis trente siècles,
„ qu'on n'y reconnoisse sans peine le

» caractère de son origine (4). Bello-
» vese (5) qui s'est rendu mémorable
» pour avoir conduit au-delà des Alpes
» un nombreux essain des Gaulois, &
» pour avoir établi une nouvelle Gaule
» dans le sein même de l'Italie, n'est
» pas le premier qui ait fait redouter
» la valeur Celtique; long-tems aupa-
» ravant les Ambrons lui en avoient
» montré le chemin & frayé la route.

» Ce n'est pas là l'unique monument
» qui nous reste de ce peuple; on en

(4) Les Gaulois conduits par Bellovese s'étant établis dans le pays des Insubres, y bâtirent *Milan*, & l'appellerent *Mediolanum*, parce que, selon Tite-Live, une ville du pays des Eduens portoit ce nom. C'étoit encore celui de plusieurs villes des Gaules, situées à peu près au milieu des terres que possédoient les peuples qui les bâtirent, & c'est ce que signifioit en Celtique *Meiland*, dont fut formé *Mediolanum*. Il y avoit un *Mediolanum* dans le Berry, qui s'appelle encore aujourd'hui *Château-Meillan*. La Capitale de la Xaintonge étoit nommée *Mediolanum Santonum*; & Casaubon croyoit que c'étoit d'elle que les Gaulois avoient emprunté le nom de Milan. La principale ville des Aulerques étoit *Mediolanum Aulercorum*. Voy. le Journal Helvétique, Juillet 1747. pag. 87.

(5) Bellovese, Capitaine Gaulois; son nom entde *Weisen*, *ducere*.

» trouve encore dans la contrée où il
» se fixa autrefois : l'Histoire Ancienne
» nous en a même conservé plusieurs ;
» mais j'avoue que pour les découvrir,
» il faut les étudier, & qu'ils peuvent
» aisément échaper à qui ne les cher-
» che pas.

» C'est une destinée commune à tous
» les peuples qui ont composé la na-
» tion Celtique, d'avoir fait une infi-
» nité d'actions mémorables, dont il
» ne reste cependant aucun souvenir ;
» & de n'être vûs aujourd'hui que par
» les endroits qui les honorent peut-
» être le moins. Quoique le caractère
» de leur esprit les portât autant à dres-
» ser des monumens à la vertu qu'à la
» pratiquer, contens de mériter des
» louanges, ils laisserent à leurs enne-
» mis la gloire de leur rendre justice ;
» mais les Ecrivains Latins, moins équi-
» tables qu'il ne convenoit à la généro-
» sité Romaine, n'ont jamais donné de
» leurs ennemis qu'une idée désavanta-
» geuse, & les Gaulois furent toujours
» les plus redoutables qu'ils eussent à
» combattre. Si les Historiens Grecs,
» plus désintéressés que les Romains,
» ont parlé de nos Ancêtres avec moins

» de chaleur, il semble qu'ils ne l'ayent
» fait que par occasion, & ce qu'ils en
» ont écrit est peu lû. Les Antiquaires
» des derniers tems, plus vivement
» frappés de l'éclat que l'Histoire a ré-
» pandu sur les héros de la Grèce & de
» Rome, ont à peine daigné jetter la
» vûe sur les Celtes, qu'ils ont pris
» pour des Barbares, indignes de leurs
» sçavantes occupations : ainsi mille
» beaux traits capables d'illustrer cet-
» te nation & d'ennoblir notre ancien-
» ne Histoire, restent couverts d'obs-
» curité, & sont presque tombés dans
» un entier oubli.

» César a contribué plus qu'aucun
» autre à la débrouiller. On ne peut
» disconvenir que ses Commentaires de
» la guerre des Gaules ne soient un des
» plus beaux Ouvrages que nous ait
» transmis l'Antiquité; mais après tout
» César n'entre guère que dans le dé-
» tail de ses propres actions; il ne fait
» mention des peuples Gaulois que par
» rapport à lui-même : les Villes & les
» Républiques avec lesquelles il n'eut
» rien à démêler, n'ont aucune place
» dans ses Mémoires; on y chercheroit
» envain un récit exact & suivi de ce

» qui

» qui s'est passé dans le pays avant qu'il y
» entrât. Or près d'un demi-siècle avant
» l'arrivée de César dans les Gaules, un
» revers de fortune avoit changé, & l'é-
» tat des affaires, & le nom même des
» Ambrons : ils n'étoient connus alors
» que sous celui des Sébusiens.

» On ne doit donc pas être surpris,
» qu'une nation aussi considérable
» n'ait point figuré du tems de César,
» & que le nom des Ambrons ne se
» trouve pas dans ses Commentaires,
» quoiqu'il eût vû & traversé leur pays
» plus d'une fois.

» Faire revivre, pour ainsi dire, un
» peuple presqu'inconnu jusqu'à pré-
» sent ; dissiper les ténèbres où étoit
» ensévelie une partie de l'Histoire an-
» cienne ; donner un nouveau lustre
» aux grands spectacles & aux beaux
» exemples qu'ont fournis à l'Univers
» ceux dont nous sommes descendus,
» n'est pas l'unique but que je me pro-
» pose dans cet Ouvrage : on y verra
» un assés grand nombre d'endroits fort
» obscurs, que j'ai rendus, ce me sem-
» ble, plus clairs & plus intelligibles,
» qu'ils ne le paroissent dans les Livres
» des Critiques modernes, quelques

» peines qu'ils ayent prises pour les ex-
» pliquer. Le systême que je me suis
» fait sur les Ambrons, ou, si l'on veut,
» que le hazard m'a présenté, jette un
» grand jour sur tout ce qui regarde l'o-
» rigine, la fortune & le sort de cette
» nation.

» Cependant le nom que je donne à
» mon Ouvrage, ne doit pas le faire
» prendre pour un tissu d'avantures fa-
» buleuses, ou pour l'effet d'un pur feu
» d'imagination. Je l'appelle systême,
» parce que ce n'est qu'une suite de
» plusieurs faits qui ont rapport au peu-
» ple que je veux faire connoître. Ces
» faits épars en divers endroits des Au-
» teurs anciens, je les ai ramassés, je
» les ai liés, & j'ai tâché d'en faire un
» corps : au reste les Histoires ne se
» composent pas autrement. Je ne pré-
» tens pas avoir vû tous les Livres : qui
» pourroit s'en flatter ? Dans ceux qui
» m'ont manqué, peut-être y a-t'il des
» choses qui concernent mon sujet. Il
» a pû aussi m'en échaper quelques-unes
» dans ceux que j'ai lûs. C'est ce qui
» m'a déterminé à ne donner aux diffé-
» rens Mémoires qui forment mon Ou-
» vrage, que le titre d'Essai.

» Je ne dois pas dissimuler que mon
» systême sur cette portion de notre
» Histoire est nouveau, quoique les
» pièces qui le composent ne soient
» rien moins que neuves. Afin d'y faire
» entrer le Lecteur plus aisément, je
» crois devoir lui exposer la suite des
» réflexions qui m'y ont conduit. On
» les verra ici dans le même ordre que je
» les ai faites ; & c'est à quoi je destine
» ma premiére Dissertation, qui levera
» par avance les difficultés les plus spé-
» cieuses que le préjugé pourroit faire
» naître dans le cours de la lecture.

» Si la matière que j'embrasse ne pa-
» roît pas aussi intéressante que beau-
» coup d'autres points historiques, on
» y verra du moins le caractère de la
» vérité : elle est partout respectable,
» & l'on n'en doit proposer aucune,
» même en fait d'Histoire, sans la mu-
» nir de tous les témoignages nécessai-
» res pour la faire recevoir. Un Ou-
» vrage tel que celui-ci, ne marche pas
» sans une nombreuse suite de passages
» Grecs & Latins ; l'Historien le plus
» exact a-t'il droit d'exiger d'en être
» crû sur sa parole ? Il a donc fallu pro-
» duire mes Auteurs. Au reste je cite-

» rai exactement ; mais lorsque les au- » torités seront un peu longues, je les » détacherai du texte, de peur de le » charger & de l'embarrasser. Rien de » plus fatiguant pour le Lecteur qu'une » foule de passages, qui interrompent » le cours de la narration, & font per- » dre le fil de l'Histoire. «

Le premier objet des recherches critiques du P. Oudin tombe sur le nom, l'ancienneté & la demeure des Ambrons. Quelques Auteurs d'une grande réputation, tels que Freinshemius, Vossius (6), Bernard Aldrette (7), le Compilateur des gloses attribuées à S. Isidore, &c. se sont imaginés que les Ambrons n'ont jamais fait un peuple particulier ; mais que ce nom *Ambro* marquoit seulement une mauvaise qualité en quelqu'homme que ce fût, & que l'on appelloit en Latin *Ambrones*, les gens sans conduite & sans honneur, prodigues ou débauchés, de quelque nation qu'ils fussent. Selon Freinshemius, qui fait parler Tite-Live, ce fut un nom de guerre que se donnerent les

(6) Gerard-Jean Vossius. V. *Etymolog. Latin. verbo, Ambro.*

(7) *Orig. della Ling. Castellana.*

plus audacieux & les plus féroces de ces Barbares, que vainquit Marius. Le P. Oudin réfute sçavamment & avec force tous les Auteurs, qui ne reconnoissent point les Ambrons pour un peuple Gaulois, & qui attachent à ce nom des idées odieuses. D'ailleurs de ce que ce terme est passé en injure, il ne s'ensuit pas qu'il ait eu d'abord cette signification, & qu'il n'ait jamais été le nom d'une nation fort illustre. Le mot d'*Ambro* pris dans le sens de brigand, n'a été connu que depuis l'irruption des Saxons en Angleterre, c'est-à-dire, l'an 449. On sçait que le premier qui s'en servit fut Gildas (8) surnommé le Sage, qui déplore amérement les maux que les Saxons firent à son pays : or la naissance de cet Historien est marquée à l'an 520. Peut-être opposera-t'on au P. Oudin l'autorité de Festus, Auteur beaucoup plus ancien que Gildas : mais de quel poids peut être ici le témoignage de Festus? On sçait que les lambeaux qui nous restent de ce Grammairien, ont passé par les mains de Paul Diacre plus récent de deux siècles que Gildas ; & que

(8) *De Excid. Britan.*

ce Lombard, Critique peu judicieux, également hardi & ignorant, en retranchant de l'Ouvrage de Festus beaucoup de choses qu'il croyoit inutiles, y en ajoûta aussi plusieurs autres, selon lui, nécessaires, & qui sentoient assés le mauvais goût de son siècle; ensorte que dans le Livre de Festus, on ne peut discerner ce qui est de l'Auteur, de ce que l'Interpolateur y a inséré (9). Ce n'est que dans les Écrivains originaires de la Grande-Bretagne, qu'on trouve le mot d'*Ambro* pris en mauvaise part. Adhelme (10), Gaufride, Saint Boniface (11) ont suivi Gildas : d'ailleurs les faiseurs de Glossaires, qui n'ont eu que la peine de copier les Livres de ces Auteurs, méritent-ils quelques égards ? Au reste on ne peut douter que ce terme, ainsi que beaucoup d'autres, n'ayent passé de l'ancien langage Anglois dans la basse Latinité. Freinshemius l'a dit, mais sans preuve : le

(9) Surtout jusqu'à la Lettr. M. Voy. *And. Dacerii Præfat. in Festum* : *Angel. Politian. Miscellan.* c. 73.

(10) *Aldhelmus*, ou *Aldelinus*, *de Laud. Virginit.* c. v. Tom. 13. *Bibl. Patr. pag.* 33.

(11) *Bonifac. Epistol.* 1. *Tom.* 13. *Bibl. Patr.*

P. Oudin la tire d'un fait historique (12). Lorsque les Saxons furent appellés dans la Grande-Bretagne pour défendre le Royaume contre les Pictes & les Ecossois, il étoit juste qu'ils fussent défrayés; mais la prodigieuse consommation de bierre (13) qu'ils buvoient communément dans un large vaisseau appellé *Amber* (14), incommoda tellement leurs hôtes fatigués d'entendre sans cesse demander l'*Ambre*, qu'on leur donna ce surnom injurieux, qui a désigné dans la suite les qualités vicieuses que les habitans de la Grande-Bretagne vouloient reprocher aux Saxons.

Enfin quels hommes étoient-ce donc que les Ambrons? Plutarque nous apprend que ce fut la partie la plus belliqueuse & la plus redoutable d'une multitude immense de Celtes réunis pour passer en Italie, & pour aller at-

(12) *Vid. Polyd. Vergil. Histor. Angl. Lib* 3. *pag.* 55.

(13) Voy. *Sebast. Munster. Cosmogr. Lib.* 3. *pag.* 720. édit. Latin.

(14) *Amber.* Voy. *Stephan. Skinner, Etymolog. Ang. classe* VIII. It. *Henr. Spelman, Glossar. verbo : Ambra & Ambrum.* Du Cange, *Gloss. Latin. verbo : Ambra. Ambra cerevisiæ.*

taquer les Romains jusques dans la Capitale de leur Empire. Le reste de cette troupe formidable étoit composé de trois peuples séparés & indépendans ; les Teutons, les Cimbres & les Tigurins. Il est donc très-naturel de penser que les Ambrons en faisoient une quatrième partie, distinguée des trois autres.

M. l'Abbé de Veyle, qui préparoit depuis long-tems une Histoire de Bresse, ayant appris que le P. Oudin travailloit à celle des Ambrons, lui écrivit un jour en ces termes. » Ce ne sera » pas sans peine que vous ferés entrer « vos Ambrons dans le Bugey ; les » Boïens-Gessates que j'y place, & les » Séquanois qui conquirent ensuite » leur pays, pourroient bien les en» chasser, & les renvoyer, soit à Am» brun où quelques-uns les fixent, » soit dans l'Helvétie, pour y établir » l'un de ses quatre anciens cantons. « Je suis sûr, lui répondit le P. Oudin, que nous ne nous battrons pas. Mes Ambrons ne se rencontreront jamais avec vos Boïens-Gessates : quand vous voudrés faire entrer ceux-ci dans le pays, mes Ambrons n'y seront déja

plus ; ils en seront sortis plus de quarante-cinq ans auparavant. Pour ce qui est de ceux qui ont essayé de les renvoyer à Ambrun, ou dans l'Helvétie, tels que sont Cluvier, notre P. Monet & Riccioli, quand je les ai trouvés en mon chemin, je les ai attaqués, & je crois les avoir désarmés, & mis hors d'état de me nuire. Au reste mon dessein n'est pas de suivre l'Histoire d'Ambronai : j'avois, à la vérité, commencé d'écrire quelque chose sur l'établissement de cette Abbaye, qui n'est que du commencement du IX^e. siècle ; mais je m'en tiens à mes Ambrons.

M. l'Abbé de Veyle n'avoit connu ces peuples que par occasion, & seulement pour les avoir apperçus en passant dans le Bugey. Voici comment il s'en explique dans une Lettre à M. l'Abbé Papillon (15) : » Je louë le » dessein du P. Oudin, & ce morceau » d'antiquité sortant de ses mains, ne » peut qu'être bien reçu. Mais, bon » Dieu ! où prendre des matériaux pour » former l'Histoire d'un peuple dont » parlent si peu les Anciens, & dont » les Modernes ne disent presque rien ?

(15) Du 14 Septembre 1722.

» il faudra que la révélation s'en mêle.
» Je ne suis pas assés sçavant pour pen-
» ser autrement, & je serois tout-à-fait
» curieux de voir de quelle manière
» cet Ouvrage s'exécutera. Du tems
» de Marius, qui n'a pas beaucoup pré-
» cédé celui de César, les Boïens-Ges-
» sates n'étoient plus les maîtres du
» Bugey : il en avoit été dégarni par
» les fréquentes & nombreuses armées
» qui étoient passées en Italie, & qui
» avoient eu le malheur d'y être pres-
» que toujours entièrement défaites.
» Les Séquanois, leurs voisins, s'empa-
» rerent de leur pays, dont il paroît
» par les Commentaires de César qu'ils
» étoient maîtres depuis long-tems. Il
» se trouveroit donc précisément que
» les Ambrons & les Boïens-Gessates
» occupoient une même contrée dans
» le même tems ; ce qui laisseroit bien
» peu de terrein à ces derniers peuples.
» Mais pour revenir aux Ambrons dé-
» faits par Marius avant son cinquième
» Consulat, je ne sçaurois m'empêcher
» de croire que ce soit le peuple d'un
» des quatre cantons Suisses, que les
» Cimbres & les Teutons amenerent
» avec eux en passant par leurs terres.

» puisque nous y voyons aussi des Ti-
» gurins, qui sont ceux de Zurich. Il
» y avoit encore en ce tems-là des Am-
» brons dans la Ligurie : ce n'est pas
» d'eux apparemment que le P. Oudin
» veut parler ; on croit que ces der-
» niers ne s'appelloient *Ambrons*, que
» par une espèce de raillerie, & qu'*Am-
» brones* & *Nebulones*, c'étoit la même
» chose. Quoi qu'il en soit, j'admirerai
» la fécondité du génie de l'Auteur,
» s'il remplit bien son dessein, & s'il
» nous donne un Ouvrage de quelqu'é-
» tenduë sur ces peuples presqu'in-
» connus. «

Peu de tems après, M. de Veyle eut la satisfaction de lire quelques fragmens de l'Ouvrage sur les Ambrons ; le P. Oudin, en les lui envoyant, ayant marqué de son côté quelqu'envie de voir le dessein de l'Histoire de Bresse, il reçut de M. Veyle la Lettre suivante.

*MON REVEREND PERE,*

Avant que de vous entretenir de mon projet Historique sur la Bresse, permettés que je vous fasse part de quelques morceaux d'antiquité, qui peu-

vent vous intéresser particuliérement. Les petits Marmousets, que j'ai vûs à Ambronai, m'ont laissé dans une grande incertitude. C'est d'abord une figure en habit long, *vestis stolata* : on ne sçait s'il faut la rapporter au Christianisme ou au Paganisme. Elle est assise sur un esclave qui plie sous le faix, & dont l'expression marque assés la pesanteur de la charge qu'il porte. Il y avoit une troisième figure qu'on a enlevée, qui eût servi d'attribut, & qui auroit peut-être déterminé à en juger plus sûrement. Les médailles rares qu'on trouve dans ce pays, sont portées aux Jésuites de Lyon, ou venduës à d'autres Curieux. J'ai vû des Inscriptions qui n'avoient pas encore paru, & où il y a certainement à gagner pour l'Histoire. Il s'en est présenté une entr'autres dans le Mâconnois, d'un Soldat Candidat de la Légion, &c. Ce terme de *Candidat*, au sujet d'un Soldat, me semble singulier : au reste c'est la seule qu'on ait déterrée en cette Province. On m'a montré aussi à Beaujeu un magnifique sacrifice sur un marbre de cinq pieds & demi de longueur : on y voit vingt-sept figures, & beaucoup

de choses propres à exercer les Sçavans. J'ai corrigé au moins les deux tiers des Inscriptions rapportées par Guichenon. J'ai pris les dimensions d'un reste de Tétrastile, qui est à Issarnore. J'ai examiné un Taurobole à Champagne, plusieurs beaux restes d'antiquités, un bain, &c. mais ni statuës, ni lampes lacrimatoires. Si ma santé se rétablit, & qu'elle me permette d'aller à Paris, je donnerai les *Antiquités Gauloises & Romaines des pays de Bresse, Bugey & Gex*, comme un préliminaire; ce sera pour pressentir le goût du Public, en attendant l'Histoire entière. Il y a du neuf dans cet Ouvrage, où j'explique & je corrige souvent les Auteurs anciens, aussi bien que les modernes.

Je compte faire agréer à M. le Duc mon Ouvrage, ou plutôt mon entreprise, en lui présentant un Placet historique, afin que les démarches que je ferai dans la suite, marquées du sceau de son autorité, ne trouvent aucune contradiction dans la Province. Mes Dissertations sont achevées, ainsi qu'une bonne partie de l'Histoire ancienne de Bresse, qui s'étendra jusqu'aux Sou-

verains particuliers qu'elle a eus ; ce sera la première partie. La seconde se termine à l'échange du Marquisat de Saluces : on y verra l'Histoire de la maison de Villars & de Thoire, tout ce qui regarde celle de Coligny mêlée avec les Marquis de Beaugé ; trois ou quatre Maisons qui ont partagé la souveraineté de Bresse, dont elles firent d'abord une Tétrarchie, & ensuite une Monarchie par l'union de la maison de Villars jointe à celle de Thoire, ou plutôt fonduë dans celle-ci. La troisième partie comprendra le reste de l'Histoire, c'est-à-dire, les compilations sur les fiefs, sur les familles, sur les hommes illustres, dont je veux encore parler dans le corps de mon Histoire, au sujet des Princes, lorsqu'il s'offrira quelques particularités remarquables qui pourront relever le récit de leurs actions. Guichenon me fournira mes Mémoires, auxquels j'ajoûterai ce que j'ai déja recueilli, & ce que je trouverai dans la suite ; outre la critique & les corrections qu'il me faudra apporter de tems à autre, en faisant usage de quelques parties de son Histoire. J'ai parcouru pendant trois mois

le pays qui fait le théâtre de mes recherches, & j'ai dressé sur les lieux les Mémoires nécessaires pour en composer une carte. J'ai observé tout ce que la nature y produit d'utile & de curieux; eaux, mines, pierres, poissons, plantes, oiseaux, &c. J'ai ramassé & dessiné tous les anciens monumens qu'on y a pû découvrir; Inscriptions, Temples, Autels, Tauroboles, Aquéducs, Bains, morceaux d'Architecture. Je m'occupe actuellement à mettre en ordre mes Inscriptions, & à les expliquer; vous en verrés de singulières, qui enrichiront les fastes, la Mythologie, la Diplomatique: il y a aussi quelque chose de rare en Architecture. On reconnoîtra aisément qu'il en avoit beaucoup échapé à Guichenon, & que celles citées dans son Histoire sont presque toutes défectueuses. Si je sçavois, mon R. P. mourir de la maladie que j'ai, je mettrois bientôt mon Ouvrage, qui est déja fort avancé (16).

(16) M. le Duc d'Estrées lui ayant offert un appartement dans son Hôtel, il s'étoit proposé d'aller achever cette Histoire à Paris, qui est la source du secours & du bon goût; mais son application & ses travaux littéraires lui desséche-

en état de paroître, dussai-je abréger ma vie de quelques jours ; il est trop intéressant, à ce qu'il me semble, pour qu'il doive périr avec moi. Je suis, &c.

Mâcon, 7 Juin 1722.

---

## ARTICLE XI.

### *Glossaire Celtique.*

IL seroit à souhaiter qu'une société de gens de Lettres entreprît un Dictionnaire Polyglotte, où les différens mots de chaque Langue fussent rangés sous des racines primitives distribuées par

rent la poitrine & lui coûterent la vie. Claude de Veyle, né à Pont-de-Velle le 5 Janvier 1672, mort à Mâcon le 9 Mars 1723, a fait des Mémoires critiques, sous le titre de : *Réflexions sur la Lettre du P. André, Carme, contre la découverte d'Antre en Franche-Comté.* Les Manuscrits de ses Ouvrages passerent entre les mains de M. Claude Bernard, Lieutenant Particulier au Bailliage de Mâcon, qui a laissé lui-même de précieux matériaux sur l'Histoire de cette ville. M. Bernard s'étoit appliqué surtout à la connoissance des médailles, dont il avoit une belle collection : on en a imprimé l'Indice à Mâcon, chez J. de Saint, 1750. *in*-8°.

ordre

ordre alphabétique. Le plan & l'ordre de cet Ouvrage immense occupent depuis quelque tems un sçavant Magistrat (1), qui seroit lui-même en état de l'exécuter, si les devoirs de sa Charge ne l'engageoient à des études plus importantes : après avoir traité des principes de l'Art Étymologique, & de ce qui regarde les diverses figures des lettres de l'Alphabet, il a composé un Mémoire sur la manière de faire le grand Archéologue, où l'on trouve des idées neuves, des recherches curieuses & un systême très-ingénieux.

Le P. Oudin, en se bornant aux origines de la Langue Celtique, a fait entrer néanmoins dans son Glossaire (2) des trésors d'érudition : quelques Étymologies l'ont souvent même conduit à discuter des points d'antiquité ; telle est sa Dissertation sur l'*Ascia*, & ses fragmens sur les Matelats (3). J'ai ap-

(1) M. de Brosses, Président à Mortier au Parlement de Dijon, Associé correspondant, Honoraire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

(2) Il me fit présent trois ans avant sa mort de son Manuscrit original.

(3) A la tête des Œuvres de M. l'Abbé Ge-

pris de l'Auteur, que le Manuſcrit de ce dernier Ouvrage avoit été brûlé en partie pendant le cours de l'impreſſion : c'eſt par un ſemblable évènement qu'on perdit autrefois quelques feuilles de l'Origène du ſçavant Évêque d'Avranches.

Quoique Céſar dans ſes Commentaires eût corrompu & défiguré la plûpart des noms propres, pour les accommoder à ſa Langue, cependant on y en retrouve encore les racines Celtiques. Vigenère donne dans un étrange paradoxe, lorſqu'il prétend que la Langue Gauloiſe, du tems de Céſar, fut la Provençale, ou la Catelane. Il eſt vrai que notre Langue a commencé à ſe polir dans la Provence, où le *Roman* prit ſon origine ; mais il ne faut pas confondre le Celtique avec le Roman, qui n'étoit qu'un mêlange groſſier de pluſieurs idiomes, dont un Latin corrompu faiſoit le fonds. A la première irruption des Gaulois, l'an 160 de Rome, la Langue Romaine n'étoit pas même encore formée.

Pour donner une idée du Gloſſaire

doyn, Paris, 1745. *in*-12. & réimprim. dans la nouv. édition du Diction. Étymol. de Menage.

Celtique du P. Oudin, il suffit d'en copier ici quelques articles. Je ne pense pas, dit-il, que les Celtes ayent jamais eu dans leur Langue un mot d'origine Celtique pour signifier *Vin*, cette liqueur leur ayant été inconnuë. Diodore de Sicile dit expressément, qu'au lieu de vin ils usoient d'un breuvage violent, nommé *Zythum*, qui les enyvroit. Tite-Live (4), en parlant des Gaulois qui passerent en Italie, remarque *eam gentem vini novâ tum voluptate captam, Alpes transisse.* Ceux qui leur firent connoître le vin, leur en apprirent aussi le nom; il n'est donc pas surprenant, qu'on trouve dans leur Langue le terme *Guin*, qui n'est que le mot Latin un peu déguisé. Les Grecs ayant fourni de vin l'Italie, les Latins en retinrent le nom οἶνος; & comme ils entendoient souvent prononcer οἶνον par ceux qui demandoient du vin, ou qui en présentoient, ils dirent *vinum*, & non pas *vinus*. Au reste le vin de Bourgogne est originairement Grec; le plant en fut apporté par les Fondateurs de Marseille, qui en donnant aux Bourguignons cette précieuse liqueur,

(4) Lib. v. c. 33.

leur en apprirent le nom. On voit dans l'Histoire de Pline (5), que les Gaules ne produisoient point de vin. Je conçois pourquoi l'on a dit *Wiin* : ce terme prononcé de cette manière, *oüiin*, vient sans doute d'*οἶνος* ; les deux *ii* sont là pour exprimer la prononciation marquée dans le mot Grec par l'accent circonflexe.

*Vellonaudunum* (6), ou *Vellaudunum*, comme l'écrit toujours Vigenère : car dans le fond c'est la même chose. *Dunum* ne fait point de difficulté ; il signifie *collis*, *oppidum in colle*, ou simplement *oppidum*. Deux Sçavans, Dom Toussaint Duplessis, Bénédictin, & M. l'Abbé le Beuf, se sont exercés sur ce mot Celtique (7). *Au*, ou *Aug*, veut dire *pré*. *Aven*, ou *Aun*, car nos Ancêtres étoient grands mangeurs de voyelles, c'est *prairie*, & quelquefois

(5) Lib. XIV. c. 22. & Lib. XXII. c. 25.

(6) MM. le Tors, Maillard & l'Abbé le Beuf ont eu divers sentimens sur la position de cette ancienne ville. Voy. le Catalog. de leurs écrits dans la Biblioth. des Aut. de Bourg.

(7) Le Recueil de leurs Dissertations critiques est imprimé à Paris, chez J. B. de l'Espine, 1736. *in*-12.

marécageux : delà le nom de *Aulnes*, ou *Aunes*, dont Virgile dit (8) :

*Fluminibus salices, crassisque paludibus Alni*
*Nascuntur.*

Ce mot Latin vient de la Langue des Celtes : *vell*, *vallis irrigua & fertilis*. Ainsi *Vellaunodunum* est une ville située dans une plaine fertile & arrosée, *in planitie pratensi*, ou *in colle imminente regioni irrigua & pratensi*. On voit dans Pline (9), que les Anciens habitans du Valentinois se nommoient *Segovellauni*; voilà le même mot, mais avec la différence de la syllabe *seg* ou *sego* : ce mot *seg* doit être entendu par *grandeur*, *abondance*, étenduë. Deslors on peut dire que le terme *segvellaven*, qui signifie, *latè fusa vallis irrigua pratensis*, marque la nature du pays aux environs de Valence, telle que les Voyageurs la décrivent.

Les *Lepontii* occupoient un grand & vaste terrein. Cluvier l'a remarqué (10) : *in tanto terrarum spatio*. Leur nom

(8) Georg. 2. 110.

(9) Lib. 1. c. 4.

(10) Ital. Antiq. Lib. 1. cap. 14. pag. 100.

le porte aussi : *Lée*, signifie en Celtique, étendue, & *Bont* ou *Pont*, *habitans*. *Lepontii* sont donc *latè habitantes*. Strabon a exprimé le *Lée* Celtique : car il les appelle ληποντιυς.

## ARTICLE XII.

### *Vie de M. le Président Bouhier, par le P. Oudin.*

LORSQUE la République des Lettres perdit M. le Président Bouhier, l'un des plus sçavans hommes de ce siècle, le P. Oudin s'acquitta de ce qu'il devoit à la mémoire d'un ami qu'il avoit cultivé pendant près de quarante ans, en faisant l'éloge de ce grand Magistrat. On s'étoit proposé de traduire cette pièce en François, & de la publier à la tête d'un Recueil de plusieurs Lettres de Sçavans, dont M. Bouhier avoit préparé lui-même l'édition; mais au premier essai, on s'apperçut que les beautés de ce Discours Latin passeroient difficilement dans notre Langue, & que ce travestissement lui feroit trop perdre de ses avantages : ce-

pendant nous attendons avec impatience que les monumens du commerce épistolaire de M. le Président Bouhier soient mis au jour. On n'a pas moins d'empressement & de curiosité pour d'autres Ouvrages qu'il a composés par forme d'amusement dans ses momens de loisir ; telle est sa petite Histoire des Sçavans, qui ont été sujets à la goutte, ses découvertes sur d'anciens monumens, ses remarques critiques, ses anecdotes littéraires, &c.

J'ai toujours admiré dans les productions de M. le Président Bouhier cet esprit analytique qui préside à la distribution des faits, qui lie les raisonnemens, qui arrange toutes les parties, & qui donne aux Ouvrages un ordre systématique. Cependant il semble qu'il ait craint quelquefois de communiquer ses sçavantes recherches à un siècle, dont le goût s'est malheureusement trop décidé en faveur de la Satyre & des Romans. Il a du moins osé s'en plaindre, & condamner hautement les études & les lectures futiles. » Je connois, dit-il (1), le dédain de

(1) Voy. l'Avertissement qui est à la tête de ses Dissertations sur Hérodote, *pag.* IV. & la

» la plûpart de nos prétendus beaux
» esprits pour tout ce qui sent l'érudi-
» tion tant soit peu recherchée. Ren-
» fermés dans le cercle de quelques pe-
» tites connoissances superficielles, ils
» ne peuvent souffrir qu'on mette en
» honneur celles qui sont au-dessus
» de leur portée. Bien différens de
» ces génies du premier ordre, les Sca-
» ligers, les Petaux, les Saumaises, les
» Huets & plusieurs autres qui ont fait
» tant d'honneur à la France par leur
» sçavoir éminent, ils deshonorent no-
» tre nation, non-seulement en l'i-
» nondant d'écrits frivoles, mais de
» plus en faisant tous leurs efforts pour
» décrier les sciences, auxquelles ils ne
» sçauroient atteindre.

» D'ailleurs tout ce qui ne se rap-
» porte pas à leur goût, leur paroît
» indigne d'occuper de bons esprits.
» Un Poëte voudroit qu'on ne louât
» que la Poësie. Un Physicien ne fait
» cas que de l'Histoire naturelle, &
» ainsi du reste. En quoi ils me parois-
» sent aussi ridicules, qu'un homme
» qui voudroit assujettir les autres à ne

Préface de sa traduction en vers François du Poëme de Pétrone, &c. *pag.* xxx.

» manger

» manger que des mets qui lui plai-
» roient, ou à n'embrasser d'autre pro-
» fession, que celle qu'il auroit choisie
» pour la sienne.

» La disposition des génies des hom-
» mes est presqu'aussi différente, que
» celle de leurs visages. Ainsi l'un est
» porté par son inclination à une cho-
» se, & l'autre à une autre. On peut
» même dire que ce contraste & cette
» variété ne font pas un moins bel
» effet dans la littérature, que la di-
» versité des fleurs dans un magnifique
» parterre. Il en est des genres d'étude
» dans la République des Lettres, com-
» me des arts dans la société civile.
» Tous sont utiles, quoique les uns
» le soient moins que les autres. Il est
» donc du bien général, que chacun
» tire de ses talens tout le fruit qu'il
» en peut recueillir, & qu'il veuille
» bien en enrichir le trésor public.

Le portrait de M. le Président Bouhier, tel que l'a donné le P. Oudin, ne caractérise pas seulement le profond Jurisconsulte & l'homme de Lettres; il représente encore la vie privée, & pour ainsi dire, le fond du cœur de son illustre ami. Je passe sous silence

les traits remarquables sur sa grandeur d'ame, sur sa modestie, & sur sa patience éprouvée par une longue suite d'infirmités, pour m'arrêter aux sentimens de Religion qu'il fit paroître, surtout dans les derniers momens de sa vie. Victime des douleurs de la goutte, il conserva toujours cette heureuse tranquillité, vrai partage du Philosophe & du Chrétien. Peu de jours même avant sa mort, il profita d'un instant de repos pour jetter le premier quelques fleurs sur son tombeau :

*Qui tristem coluit Themidem, mitesque Camœnas,*
*Conditur hoc Janus marmore Boherius.*

Enfin dans une entrevûe qu'il eut avec le P. Oudin, qui venoit recevoir les derniers adieux de son ami : Hélas! mon Père, s'écria-t'il, vous me voyés dans un cruel état, quoiqu'on m'assûre qu'il n'y ait aucun danger. On vous le cache donc, Monsieur, répondit le P. Oudin : pour moi, dont la sincérité vous est connuë, & qui connois pareillement toute la force de votre esprit, je dois vous dire qu'il est tems

de vous détacher de ce monde, & de ne plus songer qu'à Dieu; cette pensée même est faite pour adoucir les maux que vous souffrés. C'est une consolation, répliqua M. le Président Bouhier, & une marque sensible d'amitié que vous me donnés, mon Révérend Père; j'ai toujours eu en vos sages conseils une entière confiance: que faut-il que je fasse? Me voilà prêt. Il faut, Monsieur, continua le P. Oudin, appeller votre Directeur, & recevoir le Viatique. Et bien, mon Père, je ne veux d'autre Confesseur que vous-même, dit M. Bouhier; vous me connoissés, & personne n'est plus capable que vous de suppléer à ce qui pourroit m'échaper: recevés l'aveu de mes péchés, mêlés vos prières aux miennes, ouvrés-moi le chemin du Ciel, obtenés-moi les graces de Dieu, & recueillés mes derniers soupirs. Le P. Oudin s'acquitta de cette sainte & triste fonction, & prépara le malade à recevoir les Sacremens avec ces sentimens de piété & cette constance héroïque, qui donnerent un spectacle si édifiant à sa famille affligée.

On trouve à la suite de la Vie de M.

le Président Bouhier une notice de ses Ouvrages, dans laquelle on n'auroit pas dû oublier la Lettre de ce Sçavant, au sujet d'une médaille ( unique ) de Constantin, où l'on voit pour type la figure payenne du Soleil dont la tête est couronnée de rayons, & qui tient un globe dans sa main ; à l'un des côtés de la figure du Soleil est une étoile ; & à l'autre une croix marquée parfaitement : on y lit pour légende ces mots tout payens : *Soli invicto comiti*, avec ces deux lettres P. T. au bas de l'exergue (2). M. le Président Bouhier présume que cette médaille a été frapée dans le tems que Constantin étoit encore peu décidé sur sa Religion ; & suivant cette conjecture, le signe de la croix, avec le symbole payen, exprimoit l'irrésolution de ce Prince. M. Cocquard, Avocat au Parlement de Bourgogne, exposa un sentiment différent sur cette matière dans une Dissertation qu'il communiqua à M. Bouhier lui-même ( 3 ), & prétendit au

(2) Voy. le Mercure de France, Mars 1738. *pag.* 415.

(3) Voy. le Mercure de Juillet 1738. *pag.* 1501. & suiv.

contraire que la médaille avoit été frapée, lorsque Constantin étoit encore enséveli dans les ténèbres du paganisme, la figure de la croix s'étant trouvée plus d'une fois alliée à des figures payennes.

Le P. Oudin ayant été chargé de faire l'Inscription du monument qu'on a élevé à la mémoire de M. le Président Bouhier, y renferma en peu de mots les qualités qui ont toujours rendu ce Magistrat si cher à sa famille, à ses amis, à sa patrie & aux gens de Lettres.

*Hîc jacet*
*Joannes Bouhier,*
*Ex Academia Gallica XL. viris,*
*In supremâ Divionensi Curiâ Præses infulatus;*
*Vetustâ oriundus gente,*
*Amplissimis honoribus in senatu Burgundico,*
*Laboribus pro civium salute susceptis,*
*Literariis laudibus*
*Insignitâ.*
*Domesticis Majorum ornamentis*
*Splendorem adjunxit novum & suum.*
*Doctrinas legendo perlustravit omnes,*
*Scribendo singulas illustravit,*
*Maximè Jurisprudentiam.*

*Mirabantur, amabant in eo*
*Cives peræquè ac exteri*
*Commodam urbanitatem,*
*Constantiam omnis officii,*
*Promptam ac beneficam voluntatem,*
*Specimen*
*Æqui judicis, boni patris-familias, civis probi.*
*Natus anno* MDC. LXXIII. *die* XVI. *Martii*,
*Obiit die* XVII. *Martii* M DCC. XLVI.
*Claud. Maria Bouhier, conjux carissima,*
*Hoc doloris & amoris Monumentum*
P. C.

## ARTICLE XIII.

### *Bibliothèque des Ecrivains de la Compagnie de Jesus.*

PIERRE RIBADÉNEIRA (1), Jésuite Espagnol, est le premier qui ait fait connoître les Ecrivains de son Ordre, & publié une notice de leurs Ouvrages. Ce Catalogue (2) est

(1) Né le 18 Septembre 1540, mort le premier Octobre 1611.

(2) Il y en a trois éditions. La première à Anvers en 1608. *in*-8°. La seconde à Lyon en 1609. On y trouve quelques Auteurs François, que n'avoit pas connus Ribadéneira. La troisiè-

d'autant plus estimable, que l'Auteur avoit vû particuliérement presque tous ceux dont il fait mention, & qu'il avoit lû la plûpart de leurs Livres. On y remarque la vérité dans les faits, la simplicité dans la narration, & parmi un assés grand nombre d'éloges, quelques critiques desintéressées. Ribadéneira porte l'exactitude jusqu'à indiquer les Ouvrages manuscrits, & c'est une partie qu'on ne sçauroit trop craindre de négliger dans les répertoires bibliographiques : son attention dans le détail des plus petites pièces n'est pas moins louable ; souvent, comme il l'observe lui-même, une brochure acquiert plus de réputation à son Auteur, qu'un volume considérable. Les Recueils Bibliographiques sont destinés surtout à nous conserver la mémoire de ces écrits rares, de ces feuilles précieuses, qu'au défaut des originaux on y retrouve avec plaisir en fragmens ou par extraits.

Cette Bibliothèque présente d'abord

me encore à Anvers en 1613, sur les Mémoires du P. Jules Nigroni, qui y suppléa les articles de plusieurs Jésuites Italiens, & par les soins du P. André Schott.

sous l'ordre alphabétique les noms de baptême de chaque Écrivain : l'*Index* des noms propres, une ample table des matières, & une liste des Provinces de la Société, avec les Collèges & les maisons qui en dépendent, complètent cette collection, que termine une centurie de Jésuites morts pour la foi.

Philippe Alégambe (3) qui la continua depuis 1618 jusqu'en 1643 (4), y répara un défaut de négligence impardonnable, en donnant le lieu, l'année & le format des éditions : il distribua l'Ouvrage, à la vérité, dans le même arrangement systématique qu'avoit observé son prédécesseur ; mais il l'enrichit de différens catalogues des Ecrivains de la Société, soit anonymes, ou pseudonymes, & de 277 Jésuites martyrs. Quelques années après, les PP. Alégambe & Jean Nadasi travaillerent de concert à célébrer la vie & la mort de ces héros Chrétiens (5).

(3) Né à Bruxelles le 22 Janvier 1592, & mort à Rome le 6 Septembre 1652.

(4) C'est Bollandus, à qui l'Auteur avoit envoyé son Manuscrit, qui en procura l'édition à Anvers en 1643. *in-fol.*

(5) *Mortes illustres & Gesta eorum de Societate*

Un sçavant & infatigable compilateur, le P. Labbe, fit imprimer en 1659 un Tableau des Jésuites illustres dans la République des Lettres suivant l'ordre chronologique de leur mort (6); Ouvrage sec, & qui ne peut avoir d'utilité que par rapport aux dattes. En 1662 il mit encore au jour une Bibliographie des Ouvrages que les Sçavans de la Société avoient publiés en France, dans le courant de 1661, & au commencement de 1662 (7); gazette littéraire, exécutée sur le modèle de la Bibliographie périodique que le P. Louis Jacob, Carme, enfantoit tous les ans à Paris.

Enfin le P. Sotwel (8) donna en 1676 à Rome une édition beaucoup plus fournie de la Bibliothèque des

*Jesu, qui in odium fidei, ab hæreticis, vel aliis, occisi sunt. Romæ*, 1657. *in-fol.* Nadasi a publié séparément beaucoup de Livres sur le même sujet.

(6) *Doctorum virorum in Societ. Jes. ab anno* 1640 *ad* 1658 *mortuorum Pinacotheca chronologica.* A la suite de sa *Biblioth. chronolog. SS. Patrum, Theolog. Scriptorumque Eccles.* &c. Paris, Guill. Benard, *in*-24.

(7) Paris, 1662. *in*-4°.

(8) Nathaël. Il vivoit encore en 1685.

Ecrivains de sa Compagnie (9). On lui communiqua quantité de corrections, d'additions & de matériaux, entr'autres les recherches du P. Alégambe, qui avoit employé neuf années d'un travail assidu à la composition de nouveaux articles. Avec tant de secours Sotwel ne sçut point embellir l'Ouvrage : on le trouva plus décharné, quoiqu'il se fût astraint à rendre compte des pièces les moins importantes, & à copier les éloges funèbres des Ecrivains Jésuites ; il parut moins fidèle pour n'avoir pas indiqué les Livres de controverse cités par Alégambe, crainte de fomenter les disputes, & pour n'avoir point aussi rapporté les Ouvrages mis à l'Index, ainsi que les passages des hérétiques & des Auteurs suspects, qui avoient exposé autrefois son prédécesseur à la critique : les augmentations furent reçûes assés peu favorablement ; on regretta les retranchemens, tant il y a de variété & de caprice dans les senti-

(9) *Biblioth. Scriptorum Societ. Jes. &c. Opus recognitum & productum ad annum* 1675. *Romæ, Jacobus Antonius de Lazzaris Varesius. in-fol.* de 982 pp.

mens & dans le goût. Baillet (10) & Bayle (11) ont jugé du mérite des Bibliothécaires dont je viens de parler : je ne copierai pas ici les éloges qu'ils leur ont donnés, je me contenterai de dire qu'il est peut-être en ce genre peu d'Ouvrages mieux exécutés, écrits avec plus d'ordre, de circonspection, d'exactitude & de critique que celui d'Alégambe surtout ; mais j'avertis en même-tems que les jugemens de Bayle, toujours précipités & parsemés de satyre à cet égard comme à beaucoup d'autres, ne doivent être lûs qu'avec le correctif des sçavantes remarques de M. l'Abbé Joly.

Prosper Mandosio nous apprend dans sa Bibliothèque Romaine (12) que le P. Philippe Bonanni (13) avoit été choisi pour continuer l'Ouvrage de Sotwel depuis 1675. En effet les Jésuites annoncerent eux-mêmes sur la fin de 1701 (14), que le P. Bonanni,

(10) Critiques Histor. n°. cxii.

(11) Diction. Critiq. Article *Alégambe*.

(12) Imprimée à Rome en 1692.

(13) Né à Rome le 7 Janvier 1638, & mort dans la même ville le 30 Mars 1725.

(14) Voy. les Mém. de Trévoux, Nov. &

qui étoit alors Bibliothécaire du Collège Romain, préparoit une nouvelle édition de la Bibliothèque de leurs Ecrivains. On s'étoit imaginé qu'ayant arrangé avec tant d'art & si méthodiquement les coquilles & les médailles, il mettroit en ordre avec autant de sagacité & de succès les Auteurs & les Livres ; mais fixé par goût à l'Histoire naturelle, il n'échapa de sa plume que quelques Mémoires informes, où l'on reconnut combien son génie & ses talens convenoient peu à l'Histoire littéraire, ensorte qu'en comptant presque pour rien son entreprise, on n'en doit pas regretter beaucoup l'exécution. D'ailleurs s'il eût été distrait de ses études favorites, la Physique & l'Histoire numismatique y auroient trop perdu.

On avoit toujours espéré que le P. Bonanni rempliroit ce projet ; & ce ne fut qu'à sa mort qu'on lui substitua le P. de Tournemine (15), qui s'étoit d'abord proposé de travailler à mesure

Déc. 1701. pag. 360. On y trouve un éloge fort circonstancié de la Vie & des Ouvrages de ce sçavant Jésuite.

(15) Joseph-René, né à Rennes le 26 Avril 1661, & mort à Paris le 16 Mai 1739.

qu'on imprimeroit. Comme il avoit l'imagination fort vive, il prit feu aiſément dans une circonſtance auſſi honorable : il demanda auſſitôt avec inſtance des Mémoires de chaque Province (16), il fit même compulſer les Archives des Collèges de Rome ; mais toujours partagé par différentes occupations, il lui fut impoſſible de remplir ſes engagemens : la direction des conſciences, ſes conférences ſur la Religion, ſes réponſes aux Sçavans qui le conſultoient, quelques Ouvrages que l'occaſion faiſoit naître, quelques démêlés littéraires, l'emporterent toujours loin de ſon objet. On avoit eſſayé de le fixer en lui confiant la garde des Livres de la maiſon Profeſſe, parmi leſquels il fondit dans la ſuite la Bibliothèque de Louis-Marcel de Coëtlogon, ſon oncle, Évêque de Tournai ; mais cet emploi, en multipliant ſes devoirs & ſes ſoins, ne fut pour lui qu'un nouveau ſujet de diſtraction. Le Père Kervillars (17) & le

(16) En 1726 il ne lui manquoit que ceux du Portugal.

(17) Jean-Marin, né à Vannes le 13 Mai 1668.

Père Hongnant (18) ayant repris successivement des mains du P. de Tournemine les Mémoires qui lui avoient été remis, ne s'en servirent guère plus utilement pour le Public : on se plaignoit hautement que le travail languissoit, & qu'ils ne produisoient rien, lorsqu'enfin le P. Hongnant témoigna que cette sorte d'érudition n'étoit point de son goût, & même qu'il la trouvoit tout-à-fait opposée à son genre d'étude. On retira de leurs mains quelques Mémoires assés étendus, mais sans dattes & dénués de faits, pour les faire passer en celles du P. Oudin, qui s'appliqua surtout à donner à cette collection une nouvelle forme & un nouveau mérite.

En 1731 (19) le R. P. François Rets, Général de la Société, convaincu de la capacité, du discernement & du zèle du P. Oudin, s'intéressa vivement au progrès & à la perfection de

(18) Claude-René, né à Paris le 14 Nov. 1671.

(19) C'est au commencement de cette année que le P. Oudin en fut chargé : il comptoit la faire paroître pour l'année séculaire de la Société, c'est-à-dire, en 1740.

l'Ouvrage. Le plan de cette Bibliothèque fut lû au mois de Juin dans l'assemblée des Assistans, à laquelle étoit présent le Général ; on approuva les vûes de l'Auteur, & l'on conçut deslors de grandes espérances, que son assiduité n'a point rendu vaines : en effet il se fixa presqu'uniquement jusqu'aux derniers momens de sa vie à cette pénible occupation. Outre les quatre premières Lettres qu'il avoit achevées (20), il s'est encore trouvé dans ses porte-feuilles 700 articles sur le reste de l'Ouvrage, parmi lesquels sont les Écrivains les plus considérables, & les morceaux les plus curieux & les plus chargés.

Le projet du Père Oudin est d'une grande étenduë, & distribué avec beaucoup d'art & de goût. Le nom propre de chaque Écrivain suivant l'ordre alphabétique précède toujours le surnom : la patrie, la naissance, l'entrée dans la Société, les études, le tems des derniers vœux, les différens emplois, les voyages, le caractère, le genre de vie & de mort ; toutes ces circonstances n'ont jamais formé de détails secs & rebutans : il a sçu ga-

(20) Excepté deux seuls Auteurs.

rantir son Histoire de cette ennuyeuse uniformité, à laquelle engagent presque nécessairement une même marche dans les faits, un même tour dans la phrase, en variant ses articles par des anecdotes intéressantes & jamais étrangères au sujet. Sa prudence est remarquable dans les jugemens personnels : s'il n'accorde l'éloge qu'aux Sçavans du mérite le plus distingué, aussi n'a-t'il jamais osé blâmer que dans le cas où son silence l'auroit peut-être commis lui-même personnellement.

Delà le P. Oudin passe à la suite chronologique des Ouvrages, divisée par *numero*. Le titre exactement rapporté, & traduit en Latin lorsque le Livre est écrit en une autre Langue ; le lieu & le tems de l'impression, la forme des volumes & les diverses éditions. Quand le sujet a exigé une attention particulière, non-seulement il le développe, il en apprend aussi l'occasion & l'origine ; il en fait l'analyse, il en relève le mérite & les défauts. S'il se trouve engagé dans le détail historique des critiques & des réponses, il raconte avec sincérité, peint avec feu, juge avec liberté, écrit d'un style soutenu

soutenu & élégant. Ce qui m'a toujours étonné, c'est que dans les bornes étroites de chaque article il ne lui soit échapé aucun des faits importans, ni des principales circonstances. Les extraits des Ouvrages manuscrits, ses recherches sur les Auteurs inconnus ou déguisés, ne font pas la moindre partie de ce trésor bibliographique, où il fait entrer les Écrivains mêmes qui sont sortis de la Société, en n'indiquant néanmoins les productions de leur plume que pendant le tems qu'ils y ont vécu.

Cependant on reconnut à Rome, dans la révision des trois premières Lettres qui y furent envoyées, ou que les mémoires avoient quelquefois manqué au P. Oudin, comme il s'en est plaint souvent, ou même qu'il avoit travaillé sur des instructions qui n'étoient pas toujours exactes. C'est pour prévenir ces inconvéniens qu'on vient de proposer à son successeur (21) d'al-

(21) Le P. Jean-Louis Courtois, né à Charle-Ville, dans le Diocèse de Rheims, le 6 Janvier 1712, a remporté en 1752 le prix de l'Académie Françoise, dont le sujet étoit : *l'Amour des Lettres inspire l'Amour de la vertu.* On

ler à Rome ouvrir lui-même les archives de la Société, y recüeillir des observations, parcourir les Bibliothèques, & consulter les Ouvrages des Auteurs Jésuites, dont le P. Oudin auroit souvent parlé plus au long & plus justement, s'il avoit eu cet avantage, auquel on voit qu'il a suppléé par une lecture prodigieuse & par des recherches immenses. Enfin le génie, le goût, l'érudition & les soins du sçavant continuateur nous répondent aujourd'hui du succès de cette vaste entreprise.

## ARTICLE XIV.

### *Ouvrages imprimés du Père Oudin.*

CE Catalogue doit être regardé comme un tableau de la vie laborieuse du P. Oudin. La variété des sujets donnera une juste idée de son érudition, & mes remarques pourront ser-

peut voir dans le Recüeil des Poëmes Didascaliques, Tom 2. pag. 272-296, un essai de ses talens poëtiques: *Aqua Picata*, l'eau de goudron.

vir à faire connoître plus particuliérement son génie, son goût, ses études & sa manière d'écrire. Si j'épargne ici au Lecteur le désagrément de revoir une seconde fois la notice des éditions que j'ai déja citées, je tâcherai du moins de ne point m'exposer aux reproches de défaut d'exactitude dans l'Histoire chronologique & critique que je vais donner des Ouvrages imprimés de l'Auteur.

I. *Somnia.* Avec quelle satisfaction, dit M. l'Abbé Goujet (1), ne lira-t'on pas tant qu'il restera du goût dans le monde, ce beau Poëme que le P. Oudin composa à l'âge de 22 ans? On y sent le premier feu d'une belle imagination : cet essai de sa jeunesse

*Levibus quæ prima juventus*
*Edidit indulgens studiis*, &c.

comporte des beautés dignes de la plume du plus grand Poëte. Ce petit Ouvrage a été imprimé à Dijon, Jean Ressayre, 1697. *in*-8°. & l'année suivante (à Langres, *in*-12, Claude Per-

(1) Dans sa Biblioth. Franç. *Tom.* VII. *pag.* 273.

ſonne.) avec une Élégie intitulée : *Amor dux Pacis ; in pacificas nuptias Ludovici Ducis Burgundiæ & Mariæ Adelaïdis Sabaudæ. It.* dans le 1er. *Tom.* des *Poëm. Didaſcal. pag.* 1-23. M. de la Monnoye, après avoir lû les *Songes*, adreſſa à l'Auteur ce diſtique :

*Pierius non hæc ſomnus tibi carmina fecit :*
*In bifido potiùs ſunt vigilata jugo.*

La même année le P. Oudin ayant perdu ſon ami, l'illuſtre Santeuil, il exprima ſes regrets en vers Latins. V. *Funus Santolianum*, *pag.* 56. *édit.* de 1698. *Dijon*, *Claude Michard*, *in*-4°.

II. *Franciſco à Lotharingiâ Ode*, *pro felici reditu. Muſſiponti*, 1701. *in*-4°.

III. *Natalitia*, *Elegia*, imprimée auſſi à Pont-à-Mouſſon la même année, *in*-4°. ſous le nom de *Nicol. Ant. Breton Rhet. Muſſi-Pont.* & adreſſée au même Prince.

IV. *Strena*, *Elegia*, *eid. Principi*, ſous le nom d'Étien. Foiſſey. Pont-à-Mouſſon, 1702. *in*-4°.

V. *S. Lotharingiæ Principi recens nato Plauſus Collegii Muſſi-Pontani*, *Idyllium*, 1702, *in*-4°. *It.* dans le *Tom.* III. des

*Poëm. Didascal. pag.* 251-256.

VI. *Genethliacon*, &c. 1703. *in*-4°. Poëme sur la naissance du même Prince.

VII. *Synopsis Theologica Thesibus digesta, pro actu publico, in Colleg. & Univers. Mussi-Pont. Societ. Jes. die 9 Nov.* 1703. *Mussi-Ponti, Franciscus Maret. in*-4°. de 96 pp. Cet Ouvrage est divisé en trois parties : *Deus in se ; Deus in Christo ; Deus in creaturâ.*

VIII. *S. Francisco Xaverio Hymni novem & officium. Divione, J. Ressayre*, 1705. *in*-12. L'année suivante M. Baudot (François) Maître des Comptes & Maire de la ville de Dijon, publia une traduction de ces Hymnes en vers François dans un Livre intitulé : *La dévotion à S. François Xavier, Dijon, Ressayre, in*-12. Elles se trouvent dans les Opuscules des PP. François Mauparty & Jean Nicolas du Poncet, sur le culte de S. François Xavier, *Paris, Mariette*, 1717. *in*-12.

IX. *Bibliotheca Illustriss. viri Petri Fevreti Senatoris, in Sacrâ Regiâ Divionensi adt Cancellarii & Canonici, ejus Testamento publicata in Collegio Divio-Godrania Societ. Jes. Carmen ; Divione*, J. *Res-*

*sayre*, 1707. *in*-4°, de 10 pp. & au devant du Catalogue de cette Bibliothèque, avec d'autres poësies, & une Préface dont le P. Oudin est aussi Auteur, *Dijon*, 1708. *in*-4°. *It.* dans le 3e. *Tom.* des *Poëm. Didascal.*

X. *Conjectures sur quelques endroits de Salvien & de S. Césaire*; dans les Mémoires de Trévoux, 1710. *Sept.* *Art.* 134. *pag.* 641-648. On propose, dit l'Auteur, ces conjectures, parce qu'elles paroissent assés plausibles; mais on ne les donne que pour des conjectures.

XI. *Ludovici Ducis Borbonii, Principis Condai, Gubernatoris Burgundiæ, laudatio funebris, dicta pridie Nonas Julias, anno* 1710. *in Collegio Divio-Godran. Societ. Jes. Divione, J. Ressayre*, 1710. *in*-12. de 76 pp. Le P. Roger, Jésuite, en prononça une très-belle sur le même sujet, qui fut imprimée aussi la même année.

XII. *Precatio ad Deum, pro Regis* (Ludovici XIV.) *incolumitate. Silva. Vovebat* VII. *Cal. Mart. Fr. Oudin S. J. Divione, J. Ressayre*, 1712. *in*-4°. de 6 pp.

XIII. *Cantate*, 1713. *Dijon*, *in*-4°.

XIV. Extrait des Lettres en forme

de Dissertation sur l'ancienneté de la ville d'Autun, & sur l'origine de celle de Dijon. *Voy.* les Mém. de Trévoux, 1712. *Avril*, *Art.* LIII. *pag.* 680. Le P. Oudin y fait un éloge de M. Baudot Auteur de ces Lettres.

XV. *De Pace, oratio habita in Colleg. Divio-God. S. J. die* 13 *Maii*, 1714. *cùm pax promulgaretur. Divione, J. Ressayre*, 1714. *in*-12. de 88 pp. sans l'Epît. Dédic. à M. Louis-Hector Duc de Villars, qui en contient 8. On en peut voir un extrait dans les Mém. de Trévoux, 1714. *Octob. pag.* 1848.

XVI. *Réflexions sur la sixième Satyre* (2) *du premier Livre d'Horace, & sur trois passages, l'un d'Ovide, l'autre d'Ausone, le troisième de Corneille Sévère, qu'on rétablit ou qu'on explique, adressées à M. le Prés. Bouhier.* Dans les Mém. de Trévoux, 1714. *Mars, Art.* 36. *pag.* 485. *It.* Dans le Journ. des Sçavans, 1715. *Mai, pag.* 579. édit. d'Holl. *in*-12.

Un Critique qui se cacha sous le nom de M. Ravion des Varennes (3),

(2) On a mis la Xe. Satyre pour la VIe.

(3) Le P. Michel Chaillou, Chan. Régul. de Sainte Geneviève, Prieur de l'Abbaye de Chatrice, proche Sainte Ménéhoud, mort à Paris

proposa quelques difficultés sur le passage d'Ausone où il est parlé du *Cupidon crucifié*. Cet écrit ayant été envoyé aux Journalistes, ils n'en firent aucune mention, par oubli, ou autrement. L'Auteur croyant peut-être ses difficultés victorieuses, & peu content du silence des Jésuites, publia sa critique dans le Recueil de Pièces fugitives de M. l'Abbé Archimbaud (4). Enfin les Journalistes de Trévoux insérerent en 1717 dans leurs Mémoires du mois de Juillet, *Art.* 85. *pag.* 1181, les difficultés de M. Ravion, qui commença la dispute par l'éloge du P. Oudin. Le sçavant Jésuite, dit-il, déploie sur l'endroit d'Ausone une érudition également profonde & modeste, ne rejettant point avec un air décisif les pensées que d'autres pourroient avoir & proposer en concurrence. Des manières si accessibles me mettent à couvert du soupçon de témérité, comme si j'osois me mesurer contre un Critique de cette trempe. Je ne dois donc pas crain-

en 1743. *Voy. Tom.* VI. de la Biblioth. Franç. de M. l'Abbé Goujet, *pag.* 314. de la seconde édition.

(4) *Tom.* 2. *Art.* II. *pag.* 68.

dre

dre de hazarder une conjecture, qui me paroît simple & naturelle. La politesse du Critique ne laissa pas cependant au P. Oudin la liberté de se taire sur les difficultés proposées ; il y répondit dans le même Journal, *Art.* 86. *pag.* 1189. » Je souhaite, dit-il en finissant, que M. Ravion des Varennes » soit content de mes réponses : en tout » cas, je serois très-fâché qu'il fût mé» content de mes manières. « M. l'Abbé Souchai, dans sa belle édition d'Ausonne, a rejetté les sentimens du P. Oudin, qui étoit sur le point de les défendre encore contre ce nouveau Critique, si un homme de Lettres de ses amis ne l'en avoit détourné.

Fabricius a parlé dans sa *Bibl. Latin.* des Réflexions sur la VI^e^. Sat. d'Horace ; mais il paroît que c'est sans les avoir vûes, ainsi que font souvent la plûpart des Compilateurs & des Bibliographes.

XVII. *Illustrissimo Burgundici Senatûs Principi Joanni Berbiseio, Apollo Venti-sianus, Idyllium. Divione, J. Ressayre.* 1715 & 1739. *in-4°. It.* dans le *Rec. des Poëm. Didascal. Tom.* 3.

XVIII. *Mémoire concernant les Traités*

*Théologiques du Cardinal Augustin Oregius, où l'on examine si le P. Petau en a tiré ses Dogmes.* Mém. de Trévoux, 1718. *Juillet, Art.* IX. *pag.* 109-133. & Journ. des Sçavans 1719. *Mars, pag.* 303. *édit.* d'*Amsterd. Janssons à Waësberge*, *in*-12. On trouve un extrait de cette pièce à la *pag.* 491. des *Act. Lipsf. an.* 1718, où les Journalistes disent en passant, qu'ils ont appris que le P. Oudin travailloit alors à une vie Latine du Père Petau.

Pour donner une idée plus précise du dessein de l'Auteur, je rapporterai ce qu'il en dit lui-même dans un de ses Ouvrages (5). Le P. Edmond Martenne, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, raconte *pag.* 147 de son Voyage littéraire (6), » Qu'étant à la » Bibliothèque des PP. Minimes de » Dijon, celui qui la faisoit voir lui » montra quelques Traités de Théo» logie positive (il falloit dire Scho» lastique) par le Cardinal *Augustinus*

(5) *Voy. l'Art.* du P. Petau, *pag.* 181. du 37e. vol. des Mém. du P. Niceron.

(6) Part. 1. du prem. Tom. imprimé à Paris en 1717. *in*-4°. Le P. Martenne est mort le 20 Juin 1739, âgé de 85 ans.

» *Oregius*, duquel il prétendoit que le
» P. Petau a tiré ſes Dogmes Théolo-
» giques, dans leſquels il a mis tout au
» long les paſſages des Pères, des Con-
» ciles & des Auteurs Eccléſiaſtiques,
» que ce Cardinal s'étoit contenté d'in-
» diquer dans les marges de ſon Ou-
» vrage. «

Cette anecdote eſt d'autant plus hazardée, que le Bibliothécaire même proteſta en 1718, au P. Oudin, que jamais il n'avoit comparé les deux Ouvrages, & qu'il n'en avoit parlé que comme on fait ordinairement en converſation, où l'on dit bien des choſes qu'on ne voudroit pas écrire, encore moins rendre publiques. Mais l'aveu du Bibliothécaire ne parut pas ſuffiſant au P. Oudin pour la juſtification du plagiat ſuppoſé : il entreprit donc de publier dans un Mémoire particulier l'Apologie du P. Petau, où il ajoûte à la ſolidité des preuves mille traits curieux, qu'il fait ſervir au double éloge du Sçavant qu'il défend, & du Cardinal Oregio.

XIX. *Silva Diſtichorum Moralium, pleraque liberalis & Chriſtianæ inſtitutionis Præcepta continens. Joannes-Baptiſta Sil-*

*vius sibi dictata edidit. Apud Forum Segusian. Typis Brannovic.* 1719. *in*-8°. de 34 *pag.* sans les notes. Cette édition & la seconde de 1720. *in*-8°. pp. 50. sont de *Dijon. It.* dans le 3e. Tom. des *Poëm. Didascal. pag.* 313-346.

L'Éditeur de ce Recueil étoit un jeune homme de Bugey, qui mérita par sa piété, par la pénétration de son esprit & son ardeur pour l'étude, l'estime du P. Oudin. C'est aussi à M. des Forêts que ces préceptes, contenus en 300 distiques, sont adressés :

*Silvius hæc servet, recto si more probari,*
*Si suus, & semper Silvius esse cupit.*

Le disciple répondit par ces deux vers :

*Silvius ista sibi servabit tradita : soli*
*Quamquam non servat Silvius ista sibi.*

M. des Forêts s'étant jetté dans la lecture de l'Écriture Sainte & des Pères, avoit entrepris de publier une nouvelle édition des Œuvres de S. Jean Chrysologue, à laquelle devoit présider le P. Oudin ; mais quelques affai-

res de famille l'ayant rappellé dans sa patrie, il s'appliqua dans la suite plus sérieusement à l'Histoire de son pays. J'ai lû avec beaucoup de plaisir deux de ses Dissertations, pleines de recherches & de bonne critique. Dans l'une, il fait voir quels étoient les Séquanois à l'arrivée de César dans les Gaules; depuis quand & par quel moyen ils avoient acquis la supériorité sur les Éduens; combien de tems ils en ont joui; par qui & pourquoi la Province Séquanoise a été appellée *Maxima*; quels étoient les péages qui se percevoient sur la Saône; d'où vient que les Sébusiens ne furent pas si maltraités par les Suisses, que les autres; enfin quelles étoient les véritables bornes des Séquanois? Une castramétation Romaine, dont on prétend reconnoître les vestiges dans la plaine d'Ambronay (7), fait le sujet de la seconde Dissertation, où l'Auteur jette de grandes lumières sur plusieurs endroits des Commentaires de César, & réfute en passant quelques Auteurs justement soupçonnés de les avoir mal entendus.

Le P. Oudin qui n'avoit d'abord

(7) Ou Ambournay.

joint que quelques courtes notes aux distiques Moraux, y en ajoûta beaucoup d'autres dans la seconde édition, après en avoir cependant rejetté un grand nombre de peur de faire un volume : elles sont ou grammaticales, ou morales, ou historiques, mais toujours sçavantes & curieuses ; en même tems qu'elles éclaircissent le texte, elles l'embellissent. Je ne puis me résoudre à passer ici sous silence un trait de modestie de l'Auteur ; exemple rare, surtout parmi les Poëtes : le P. Oudin finit, en avertissant qu'il auroit peut-être dû supprimer le distique 231e. pour déférer au sentiment d'un sçavant Critique ( M. le Président Bouhier ) qui en avoit trouvé le sens obscur.

XX. *Hymni novi ad publicum Æduensis Ecclesiæ usum comparati. Prima editio, ex judicio lectorum ab Autore diligenter recognoscenda.* ( *Dijon*, *Arnauld-Jean-Baptiste Augé* ) 1720. *in*-12. Ces Hymnes, imprimées presque toutes au *fol. recto*, l'autre étant en blanc, sont divisées en III. parties : *Quotidiani* XIV. *Feriales* XXXVIII. *Solemnes* XXVII. Plusieurs ont été insérées avec des chan-

gemens dans divers Bréviaires (8). M. Rabyot de Corlon, Procureur du Roi au Bailliage d'Autun, a traduit en vers François les Hymnes du P. Oudin (9); mais les vers du Traducteur n'ont ni l'élévation, ni la facilité de ceux de l'original.

XXI. *Mémoire instructif sur le Bref de N. S. P. le Pape Benoît XIII. qui commence par ces mots :* Demissas preces. *Dijon, J. Ressayre*, 1725. *in*-4°. Le Pape donna un second Bref en datte du 2 Octobre 1733, pour servir d'explication au premier. En voici les termes essentiels : *Mentem Prædecessorum nostrorum compertam habentes, volumus aut per nostras, aut per ipsorum laudes Thomisticæ scholæ delatas, quas iterato nostro judicio comprobamus & confirmamus, quidquam esse detractum cæteris Catholicis scholis, diversa ab eâdem in explicandâ Divinæ gratiæ efficaciâ sentientibus ( quarum etiam*

(8) Le P. Oudin en a donné à M. l'Abbé Joly un exemplaire corrigé & augmenté de quelques nouvelles Hymnes, en le priant de les faire imprimer, lorsqu'il en trouveroit l'occasion.

(9) *Voy.* la Biblioth. de Bourg. 2e. *partie*, *pag.* 185.

*erga hanc sanctam sedem præclara sunt merita ) quominùs sententias eâ de re tueri pergant, quas hactenus palàm & liberè ubique, etiam in hujus almæ urbis luce, docuerunt & propugnarunt.*

XXII. *Ludovici Magni Equus Triumphalis Æneus Divione dedicatus* (10). *Silva Heroïca. Divione, J. Ressayre*, 1725. *in*-8°. de 31 *pag.* avec la traduction en vers François, par le P. Laurent-Régin. Cellier, Jésuite (11). Ces vers Latins sont aussi dans les *Poëm. Didascal. Tom.* 3. *pag.* 271-283.

M. de la Monnoye, après avoir lû la pièce du P. Oudin, lui envoya le distique suivant :

*Æris opus magno ponit Burgundia Regi :*
*Aurea tu ponis carmina. Majus utrum ?*

XXIII. *Mémoire sur quelques proposi-*

(10) La Statuë équestre fut érigée dans la Place Royale de Dijon sur la fin du mois d'Avril 1725.

(11) Né à Metz le 26 Août 1687 : Il entra dans la Société le 7 Sept. 1704, fit la profession solennelle des IV. Vœux le 2. Fév. 1723. Il professa la Rhétorique pour l'éloquence au Collège de Dijon, fut Préfet des Classes à Auxerre, & mourut le premier Janvier 1746.

*tions dictées par un Professeur de Philosophie* ( le P. le Moyne) *dans le Collège de la Compagnie de Jesus à Auxerre, pour servir de réponse à l'Ordonnance & Instruction pastorale de M. l'Evêque d'Auxerre, en datte du 18 Septembre* 1725. Paris, 1726. *in*-4°. *Mayence* (*Lyon*) & à *Besançon*, 1727. *in*-4°. L'Auteur a prétendu qu'on avoit imprimé quelques endroits autrement qu'ils n'étoient dans l'original.

XXIV. *Bernardi Monetæ, eximii Poëtæ & Critici, Epicedium. Divione, Ant. de Fay*, 1729. *in-fol.* & *in*-4°. Cet éloge funèbre adressé à M. Lucotte, Seign. du Tillot, Gentilhomme ordinaire de feu S. A. S. M. le Duc de Berry, fut mis en vers François le 21 Déc. 1728. par M. Richard de Ruffey, Présid. à la Chambre des Comptes de Bourg. & imprimé la même année avec l'original, *ibid. in*-8°. *It.* au devant des *Noëls Bourg.* de M. de la Monnoye, (*Dijon, Sirot*) 1738. *in*-12. L'*Epicedium* se trouve aussi dans le 3e. *Tom.* des *Poëm. Didasc. pag.* 284.

XXV. *Dissertation critique sur le* Culex *de Virgile.* Dans la *continuation des Mémoires de littérat. & d'Hist. Tom.* VII.

*part.* II. *pag.* 295-312. Ce Poëme qu'on doit regarder, selon le P. Oudin, comme un Ouvrage supposé, ne peut avoir pour Auteur que quelque barbare sans goût & sans génie, qui ne sçavoit ni penser ni parler. On ne se plaindra pas assûrement que l'esprit, l'érudition & la critique manquent dans cette Dissertation, qui est terminée par des Hendécassyllabes, où le P. Oudin exprime son mépris pour le faux moucheron.

XXVI. Réponse à quelques Observations de M. l'Abbé des Fontaines sur la Dissertation précédente. *Voy.* les Additions du *Tom.* IX^e. de la *Biblioth. Franç.* de M. l'Abbé Goujet, pp. 26. & suiv.

XXVII. *Hymni tres SS. Martyribus Speusippo & Sociis.* Ces Hymnes sont insérées dans le Bréviaire de Langres imprimé à *Dijon*, *Ant. de Fay*, 1731. *in*-8°. *Hymni tres SS. Tergeminis. Item, tres S. Mammeti Martyri, Vediocani ad Axonam ruris patrono. Ibid. in*-12. Le Poëte les composa pour une Paroisse de Champagne, & à l'usage des Chantres.

XXVIII. *Publii Syri & aliorum Vete-*

*rum Sententiæ*, *adjunctis brevibus notis.* *Divione*, *A. J. B. Augé*, 1734. *in*-8°. S. Jérôme obſerve dans une de ſes Lettres, qu'on faiſoit apprendre autrefois aux enfans ces maximes. C'eſt auſſi l'objet du P. Oudin, qui y a ajoûté quelques notes grammaticales, avec des penſées d'Horace, de Sénèque, d'Eraſme, &c. Une ancienne édition de ces Sentences, imprimée à Dijon chez J. Maignien (12), a peut-être donné au P. Oudin l'idée de celle-ci.

XXIX. *Sereniſſimi Principis Ludovici-Henrici Ducis Borbonii filio*, *Principi Condæo*, *Genethliacon. Divione*, *A. J. B. Augé*, 1736. *in*-4°. de 9 *pag. Item Divione*, *P. Marteret*, 1737. *in*-8°. avec une Traduction en vers François, par M. l'Abbé Joly, qui l'a renfermée dans le même nombre de pages que porte l'original. Le Poëme Latin ſe trouve *pag.* 289. des *Poëm. Didaſc.*

XXX. Je ne ferai qu'un ſeul article des différentes vies d'Auteurs Jéſuites, que le P. Oudin a données dans les Mémoires du P. Niceron.

(12) *D. Laberii*, *P. Syri & aliorum Veterum Sententiæ*, *Iambicis verſibus ſingulis comprehenſæ ordine Alphabetico. in*-8°.

Mém. sur la vie & les Ouvrages du P. *Antoine Vieyra*. Tom. XXXIV. *pag.* 270-295. En 1669, le P. Vieyra fut appellé à Rome par son Général. L'ordre en fut donné à la considération de la Reine *Christine* de Suède, toujours curieuse de voir & d'entendre les hommes extraordinaires. Elle entendit *Vieyra*; elle l'invita aux conférences sçavantes qui se faisoient dans son Palais; elle le goûta de telle sorte, qu'elle résolut de le fixer à Rome, & de se l'attacher à titre de Confesseur.

*Melchior Inchofer. Tom.* XXXV^e. *pag.* 322-346.

*Denys Petau. Tom.* XXXVII^e. Il y a une érudition infinie dans ce Mémoire qui porte 153 *pag.* On seroit assés tenté après l'avoir lû, de croire que le P. Oudin avoit eu dessein, comme l'ont dit les Journalistes de Leipsik, de faire une vie Latine du P. Petau : j'ai déja remarqué que le P. le Long l'avoit crû imprimée ; cependant l'Auteur déclare qu'il n'a jamais commencé de l'écrire, & que les Recueils qu'il avoit faits, ont servi à composer l'Art. que le P. Niceron a employé.

*Fronton du Duc*, en Latin *Ducaus*,

*Tom.* XXXVIII$^{e}$. *pag.* 103-138. Cette vie est curieuse & bien faite. On y trouve une anecdote singulière ; c'est que ce Père est Auteur d'une Tragédie en vers François, intitulée : l'*Histoire Tragique de la Pucelle de Dom Remy, autrement d'Orleans*, imprimée à *Nancy, veuve de Jean Janson*, 1581, *in*-4°. Cette pièce ayant été représentée le 7 Septembre 1580, devant Charles III. Duc de Lorraine, ce Prince en fut si content, qu'il fit donner une somme assés considérable au Poëte, afin qu'il s'achetât une robe neuve ; à la vérité l'Auteur en avoit une alors, qui sentoit un peu trop la pauvreté Evangélique. Le nouveau Compilateur des *Tablettes Dramatiques* auroit parlé bien autrement qu'il n'a fait de cette Tragédie, s'il avoit connu la source où je viens de puiser.

*Jules-Clément Scotti. Tom.* XXXIX$^{e}$. *pag.* 56-85.

*Jacques de Billy. Tom.* XL. *pag.* 232-244.

*Jean Garnier. Tom.* XL. *pag.* 166-184.

La manière dont le P. Oudin a travaillé dans ce genre de littérature,

n'auroit pas dû tromper M. l'Abbé d'Artigny, qui lui attribuë (*) un article du P. Théophile Raynaud, qu'on reconnoît facilement pour être de la façon du P. Niceron. Les Articles qu'a faits le P. Oudin, sont plus étoffés & plus intéressans, par les anecdotes qu'il a tirées des Mémoires Manuscrits, des Livres rares, & des Ouvrages mêmes des Auteurs dont il écrivoit la vie.

XXXI. *De vitâ & scriptis Petri-Danielis Huetii Commentarius, è Gallico Josephi Oliveti* : au devant du Livre de M. Huet, *de Imbecillitate mentis humanæ*, *Amsterd. du Sauzet*, 1738. *in*-12. Cet éloge en François se trouve à la tête de l'*Huetiana*, & du Traité Philosophique de la foiblesse de l'Esprit Humain, *Amst.* 1723, & *Londres* 1741. *in*-12.

XXXII. J'ai déja parlé de la Dissertation critique sur l'*Ascia* sépulcrale des Anciens, & de l'explication des Inscriptions *Minervæ Arnalyæ & Mercurio Mocco*, publiées en 1738, dans le *Recueil de divers écrits*, &c. par M. l'Abbé le Beuf, *pag.* 281.

(*) Dans ses Nouv. Mém. d'Hist. de Critiq. &c. Tom. IV. pag. 291. Note a.

XXXIII. *Præmia studiosæ litterarum Juventuti in Collegio Divio-Godranio ab Illustriss. Burgundici Senatûs Principe Joanne Berbisceio constituta, Carmen. Dijon, Arn. J. Bapt. Augé*, 1739. *in*-4°. de 13 *pag. Item. pag.* 294-303. du 3ᵉ. *Tom.* des *Poëm. Didasc.*

XXXIV. *De Theologiâ Græcanicâ Commentarius, ex Gallico Jos. Oliveti.* Cette Traduction est à la *pag.* 631-651. du 3ᵉ. *Tom.* de la belle édition des Œuvres de Cicéron publiée par M. l'Abbé d'Olivet, *Paris, Jean-Baptiste Coignard*, 1740. *in*-4°. *It.* Genève, 1743. *in*-4°. IX. *vol.*

XXXV. M. l'Abbé d'Olivet a fait entrer dans son édit. des Œuvres de Cicéron un grand nombre d'Observations du Père Oudin, toutes sous le nom d'un anonyme. Elles sont souvent rapportées, sans qu'elles ayent été néanmoins toujours adoptées, dans la dernière édition des Remarques sur Cicéron, par M. le Président Bouhier, *Paris, Gandouin*, 1746. *in*-12.

XXXVI. *Epistola Beati Pauli Apostoli ad Romanos, explicata. Parisiis, Marcus Bordelet*, 1743. *in*-12. de 272. *pag.* sans l'*Epît. Dédicat.* à M. de Berbisey,

premier Président du Parlement de Bourgogne, & l'Argument. Le P. Oudin ne s'est pas proposé de jetter dans ses notes sur cette Epître des opinions Théologiques ; il s'y est plus attaché, ce me semble, à lever les difficultés grammaticales, pour éclaircir le texte, & expliquer les figures & les façons de parler Hébraïques ou Grecques qui pouvoient faire quelquefois un sens obscur : car S. Paul hébraïsoit souvent, quoiqu'il écrivît en Grec. Si le P. Oudin n'a pas copié les Interprètes, il les a du moins exactement consultés, & surtout les Anciens. Il s'est servi du texte Grec, sans rejetter la version Latine, qu'il explique dans de certains endroits.

XXXVII. *De Virgiliano Culice Disceptatio recognita.* Dans les *Miscellanea observationes criticæ novæ in Auctores veteres & recentiores. Amst.* 1743. *in*-8°. *Tom.* IV. *pag.* 307. *It.* dans les *Poëm. Didasc. pag.* 347-355. du 3e. *Tom.* En traduisant en Latin ma Dissertation, dit l'Auteur, pour l'envoyer en Hollande à M. Burman qui me l'avoit demandée, j'ai fortifié de quelques nouvelles Réflexions le sentiment où j'ai toujours

été,

té, que Virgile fit son Poëme du Moucheron avant ses Bucoliques.

XXXVIII. *Varia.* Ce sont des Remarques critiques. *Voy.* le même Recueil des *Miscell. Observat.* Tom. v. 1744. pag. 403.

XXXIX. *Illustriss. Burgundici Senatûs Principi, Joan. Berbiseio, Magistratum abdicanti*, Otium sapientis, *Ode. Divione, P. Desaint*, 1745. *in*-4°. de 8 *pag.* *It.* dans les *Poëm. Didasc. Tom.* 3. *pag.* 306-312. Deux Jésuites ont traduit cette pièce en vers François sous ce titre : *Le Repos du Sage* ; le Père François le Moine, alors Professeur de Philosophie à Dijon ; & le Père Jean-Nicolas Verambel (16).

XL. *Etymologies Celtiques.* Dans les Œuvres posthumes de *Nicolas Gédoyn*, 1745. *in*-12. & dans la nouvelle édition du *Diction. Etymolog. de Ménage.*

XLI. *Commentarius de vitâ & Scriptis Joan. Buherii, in Senatu Burgundico Præsidis infulati*, &c. *Ad ejus nepotem Marcum-Ant. Burbonnidem.* L'Auteur semble dans le commencement de cet

(16) Ces deux Traductions furent imprimées la même année à Dijon, celle du P. le Moine *in*-4°. de 7 *pag.* & l'autre *in*-8°. de 8 *pag.*

éloge, s'être proposé pour modèle la Préface des Offices de Cicéron. Le *Commentarius*, avec quelques autres pièces qui en sont partie, sont imprimés au devant des *Recherches & Dissertations sur Hérodote*, Ouvrage posthume de M. le Président Bouhier, *Dijon*, *Pierre Desaint*, 1746. *in*-4°.

XLII. *Ignis*, *Carmen*. Dans le premier *Tom.* des *Poëm. Didasc. pag.* 252-271. Ce Poëme qui est dédié à M. le Président Bouhier, fut composé en 1709. Il y a plusieurs autres petites pièces en vers de l'Auteur, insérées dans le même Recueil.

XLIII. *Annotationes in Marci Hyeronimi Vida lib.* III. *Poëticorum. Ibid. Tom.* 2. *pag.* 311-451. Ces Observations comportent une connoissance fort étenduë de l'Art Poëtique, & des Réflexions critiques très-judicieuses.

XLIV. *Animadversiones opportuna ad quosdam Poëmatum locos. Ibid. Tom.* 2. *pag.* 550.

XLV. Il vient de paroître un *Extrait de plusieurs Lettres du P. Oudin à M. l'Abbé le Clerc*, dans les *Nouveaux Mémoires de critique & de littérature*, par M. l'Abbé d'Artigny, *Tom.* V. *pag.* 395. M. le

Président de Bourbonne est possesseur d'un porte-feuille de celles que le P. Oudin a écrites à M. de la Monnoye, à M. le Président Bouhier, & à quelques autres Sçavans. M. l'Évêque de Verdun, M. l'Abbé d'Olivet, M. l'Abbé Joly, les Jésuites du Collège de Dijon, M. Boillot Curé de Chaussin, M. Papillon Me. des Comptes, &c. en conservent un grand nombre, dont il seroit à souhaiter qu'on publiât le Recueil, où je ferois entrer avec plaisir celles qu'il m'a adressées.

## ARTICLE XV.

*Ouvrages Manuscrits du Père Oudin.*

Les Ouvrages manuscrits n'ayant pas une datte fixe comme les imprimés, j'ai crû que je devois suivre ici l'ordre des matières, cette nouvelle distribution faisant d'ailleurs une variété, qui peut diminuer quelque chose de l'ennui nécessairement attaché à la lecture des Tables bibliographiques.

*Ecriture Sainte.*

*Ad sacrarum litterarum interpretationem, Præfatio.* L'Auteur fit ce Discours Préliminaire en commençant ses leçons Théologiques.

*In Psalmos.* Ce Commentaire sur les Pseaumes ne va que jusqu'au CXVIIIe exclusivement.

*In Matthæum*, Commentaire achevé en 1731.

Le P. Oudin a laissé quelques feuilles détachées sur les 3 ou 4 premiers chapitres de l'Évangile de S. Jean.

*Schola Paulina*, Commentaire sur toutes les Épîtres de S. Paul. Voici de quelle manière l'Auteur s'en expliquoit avec un de ses amis en 1737. » Je n'espère pas avoir jamais le loisir de revoir & de corriger ce que j'ai fait sur » l'Écriture Sainte. Je vous avoue cependant que je me sens une forte de » tendresse & de prédilection pour mes » notes sur l'Épître aux Romains : en » les retouchant un peu, il me semble » que je n'y laisserois pas beaucoup de » difficultés ; je dis de celles que l'in» dustrie humaine peut faire disparoî» tre. Les Dogmes auront toujours leur

» obſcurité ; les Myſtères feront tou-
» jours Myſtères. Je ne concevrai ja-
» mais le *quomodò* de la Sainte Trinité,
» de l'Incarnation, de l'Euchariſtie ;
» mais je comprens parfaitement que
» ces Myſtères ne ſont pas ceux que S.
» Paul veut expliquer. Le grand Myſ-
» tère chez lui, c'eſt la vocation des
» Gentils ; l'établiſſement de l'Égliſe ;
» l'abolition de la Loi ancienne ; un
» peuple de Dieu non circoncis ; l'ac-
» cord des promeſſes faites à Abraham
» avec l'adoption d'une race étrangère,
» &c. Si tout cela ne nous paroît pas
» myſtère, c'eſt que nous y ſommes
» accoutumés : mais il n'en étoit pas
» ainſi du tems de S. Paul ; & parce
» que cela ne nous paroît pas myſtère,
» nous en cherchons d'autres que nous
» mettons à la place de ceux dont il
» parle. Delà tant d'opinions ſingulières
» ou dangereuſes, fondées ſur quel-
» ques paſſages mal entendus de ſes Épî-
» tres, & ſurtout de celle aux Ro-
» mains. «

### *Conciles.*

*Hiſtoria Dogmatica Conciliorum. in-4°. form. min.* de 402 *pag.* Cette Hiſtoire,

qui est écrite avec une élégante précision, donne une idée de tous les Conciles, qui se sont tenus depuis la naissance de l'Église jusqu'au cinquième Concile de Latran, en 1512. On y traite, à l'occasion des Conciles, un grand nombre de questions Dogmatiques & Ecclésiastiques; où l'Auteur fait paroître une érudition fort étenduë, & une grande justesse de critique. L'Ouvrage fut achevé en 1723.

*Disquisitiones Theologicæ.*

*Disquisitio 1a. De Auctoritate Concilii Tridentini.*

*Disquisitio 2a. De Auctoritate Concilii Tridentini in Galliâ.*

*Disquisitio 3a. An capitibus de doctrinâ & canonibus insit eadem & par Auctoritas.*

*Disquisitio 4a. De interpretatione Concilii Tridentini.*

*Disquisitio 5a. Quid Auctoritatis conferat libro, vel doctrina cuipiam, approbatio Ecclesiæ*

Cet Ouvrage qui porte 132 pag. *in-4°*. est encore plus travaillé que le premier.

*Disquisitio de Hæresibus primi sæculi.*

*An communis opinio, quæ B. Virginem noxa originalis lege eximit, probari possit ex cap.* 121. ( 122. édit. Benedict. ) *lib.* IV. *Div. August. adversùs Julianum.*

*SS. Pères.*

*Lectionum Chrysologicarum Tomus* IIus. *ann.* 1723 *&* 1724. Ce second Tome a été copié par M. des Forêts. Il contient des corrections critiques & des notes sur les Sermons de Saint Pierre Chrysologue. Il commence au Sermon LXVIIe. & finit au CIe. Le premier Tome n'a pas été mis au net; toutes les remarques en sont sur des feuilles détachées, & consistent la plûpart en des variantes & des restitutions de textes, avec le jugement de l'Auteur sur la leçon qu'il croit la meilleure.

*Liturgie.*

*Breviarium in usum Ecclesiæ Virdunensis.* Le Manuscrit du Bréviaire de Verdun, en 3 vol. *in-fol.* suivant le partage que le P. Oudin a fait du Propre du tems en 3 parties, se trouve à la Bibliothèque du Roi, no. DCCLX. A.

Le premier volume comprend la portion de l'année Ecclésiastique qui com-

mence au Samedi avant le premier Dimanche de l'Avent, & qui finit à Pâques.

Le second renferme tout l'intervalle, qui est entre Pâques & le treizième Dimanche après la Pentecôte.

Le troisième contient le reste de l'année Ecclésiastique.

A la tête de chaque volume est le Calendrier de l'Église de Verdun, où l'Auteur a eu soin de marquer par une datte précise, ou approchant, l'année de la mort des Saints qui y sont rapportés, ensuite les Rubriques générales ; l'ordinaire de l'Office Divin, & tout le Pseautier divisé en sept parties, pour les sept jours de la semaine.

Le Manuscrit n'offrant qu'un espace vuide aux endroits où les Hymnes auroient dû être placées, le P. Oudin comptoit sans doute y insérer celles qu'il avoit composées pour l'Église d'Autun. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, qu'on sçait que l'Ouvrage avoit d'abord été entrepris pour M. d'Hallencour, Évêque d'Autun, qui ayant été transféré au siège de Verdun, engagea le P. Oudin à changer la destination & le titre de son Ouvrage.

vrage : il n'a donc fait que le seul Bréviaire de Verdun.

On trouve encore à la Bibliothèque du Roi des feuilles volantes imprimées ou manuscrites, sur chacune desquelles on lit une Hymne Latine ; mais ces Hymnes paroissent nouvelles, & toutes différentes de celles dont l'Auteur a fait imprimer un Recueil. Il y en a pour les Féries, pour le tems Pascal ; celles de l'Office de la Conception, de celui de S. Joseph, de S. Mammès, & deux ou trois autres pour S. Fronton, Apôtre de Périgueux (1), dont M. l'Abbé Châtelain n'a rien dit dans son Martyrologe universel.

J'exposerai ici le jugement que le P. Oudin portoit de son propre Ouvrage en écrivant à un de ses amis (2) : » Vous » avés raison de croire que je ne me » laisserai pas sitôt engager à compiler » un Bréviaire. Quelle occupation ! je » ne conçois pas comment j'ai eu le cou- » rage d'aller jusqu'au bout ; mais enfin

(1) Demandé par extraordinaire par quelques Evêques.

(2) M. l'Abbé Boillot, du 28 Décembre 1730.

» il est fait, & depuis assés long-tems.
» Par bonheur il n'est pas imprimé, &
» il ne le sera jamais, si l'on veut s'en
» rapporter à mon avis. Pourquoi m'ex-
» poser au reproche que me feroit ma
» conscience, d'avoir racourci l'Office
» Divin ? sans compter, que changer
» l'Office (3), c'est s'exposer à causer
» du trouble dans l'Église. Quand au-
» ra-t'on des Livres de Chœur ? Et si
» on en avoit, quelle peine pour ac-
» coutumer le peuple à de nouvelles
» Antiennes, & à des Pseaumes qu'il
» n'a jamais entendus ! Voilà déja que
» tout est en rumeur dans le Diocèse
» d'Autun à l'occasion du nouveau
» Bréviaire. S. Augustin l'a bien dit :
» *utilitate juvat, novitate conturbat.* J'ai
» demandé que mon Ouvrage fût exa-
» miné : un homme d'esprit qui tra-
» vaille au Bréviaire de Chartres, m'a
» communiqué ses observations sur le
» mien. Il a desapprouvé les endroits
» où j'ai suivi une méthode différente
» de la sienne. Cela est naturel, & je
» m'y attendois bien : de mon côté,

(3) Les changemens sont remarquables dans les Leçons, les Prières, les Hymnes, &c.

» je puis lui rendre la pareille, & ne » pas approuver ses idées particulières » dans un projet de Bréviaire qu'il a » fait imprimer. Mais en quoi je suis » de son avis, c'est qu'il trouve mon » Bréviaire trop court; cependant M. » l'Évêque de Verdun, M. l'Abbé Pa» pillon & d'autres Sçavans préten» dent qu'il est assés long. «

## *Histoire Ancienne.*

Les recherches concernant les Ambrons dont l'Auteur m'a donné le Manuscrit, pour en faire usage dans mes Mémoires historiques sur la Bourgogne & la Bresse, sont par feuilles détachées, sans suite, & où j'ai trouvé, en voulant les rassembler, des lacunes considérables. Cependant avec quelque connoissance de l'antiquité il ne seroit pas impossible d'y suppléer, & d'en faire un volume *in*-12. Il me paroît que l'Histoire de ce peuple, qui n'avoit pas encore été bien connu, jetteroit de grandes lumières sur celle des Celtes.

*Grammaire.*

Le Glossaire Celtique du P. Oudin, distribué en petits cahiers & en feuilles volantes, contient les étymologies de plusieurs mots de notre Langue, & l'explication d'une infinité d'autres qu'il avoit recueillis dans le cours de ses lectures, & qu'il rapporte à leur origine. Un grand nombre d'Auteurs lui servent de garans sur ses conjectures : il y éclaircit par occasion quelques points d'antiquité. Enfin ce Dictionnaire qui pourroit fournir un gros *in*-8°. n'est pas moins instructif que curieux, par les recherches étymologiques & les traits d'Histoire qui le composent. M. Bullet, premier Professeur Royal & Doyen de la Faculté de Théologie de l'Université de Besançon, prépare un grand Ouvrage en 3 volumes *in-fol.* sur la Langue Celtique, qui sera sans doute plus approfondi & plus utile que tout ce qu'on avoit publié jusqu'à présent dans ce genre.

*Eloquence.*

J'ai eu entre mes mains quelques-uns de ses Discours oratoires, conser-

nés aujourd'hui au Collège des Jésuites de Dijon, qui pour la plûpart ont été prononcés en public. Tels sont :

*Lotharingia inter bella pacata Gratulatio.*

*Dedicatio Bibliothecæ Fevretianæ.*

*Poëtica oratori necessaria.*

*Mathematices cum Philosophiâ societas.*

On pourroit les comparer à ces belles Oraisons des PP. Strada, Petau, Vavasseur, & de tant d'autres sçavans Jésuites, qui nous ont laissé dans ces sortes de pièces des modèles & des chef-d'œuvres d'éloquence.

Je ne dois pas oublier ici plusieurs autres discours, dont quelques-uns moins considérables semblent n'être que de courtes Dissertations sur les Auteurs qu'il expliquoit à ses écoliers : comme,

*Prolusio satyrica ad explicationem Persii.*

*Prolusio ad explicationem Juvenalis.*

## *Dialogues.*

Parmi les Dialogues qui nous restent du Père Oudin, il s'en trouve deux mêlés de prose & de vers. Les interlocuteurs s'exerçant tour à tour sur un même sujet, chacun d'eux fournit une

pièce de vers sur la partie du sujet qui lui est échuë en partage.

*Pleias poëtica in honorem S. Xaverii.* Ce premier Dialogue présente particuliérement quelques traits signalés de la vie de S. Xavier. L'autre qui a pour titre : *Hyas poëtica Christo patienti*, rappelle les différentes scènes de la passion de J. C. Tout le monde sçait ce que c'étoit que la Pléiade Françoise du tems de Ronsard ; le mot *Hyade*, relatif, comme celui de Pléiade, au nombre des interlocuteurs, désigne encore un sujet consacré à la douleur & aux larmes.

Les autres Dialogues purement en prose sont imités de Platon, jusqu'au tour même & à la manière Socratique, qui par des interrogations courtes & imprévûes *sert à faire accoucher les esprits*, comme le disoit Socrate lui-même (4). Dans celui que le P. Oudin a

(4) Socrate s'appelloit *accoucheur d'esprits*, en raillant sur le métier de sa mère, qui étoit sage-femme. Platon nomme *Dialogues d'accouchement*, ceux où Socrate, en jouant le principal rôle, exerce les esprits de manière qu'il leur fait produire toutes les vérités qu'ils sont capables de trouver eux-mêmes, quand ils sont

intitulé, *Jon. alter*, il demande à l'égard des Poëtes, quel rang ils méritent de tenir dans la République ? *Quem locum obtinere debeant in Republicâ Poëta ?*

2e. Dialogue : *An Lucanus videatur satis Poëta ?*

3e. Dialogue, sur l'origine des Etrennes & du mot *Strena.*

Le 4e. porte pour titre : *Vivès, seu de causis corruptarum artium.*

Le sçavant Espagnol de ce nom a lui-même traité amplement cette importante matière.

Au reste tous ces Dialogues paroissent égaler l'élégance, & quelquefois la finesse de ceux d'Érasme, Auteur à qui le P. Oudin croyoit devoir beaucoup à ce double égard.

*Poësie.*

M. l'Abbé d'Olivet déposa il y a quelques années à la Bibliothèque du Roi un Recueil broché des Poësies du P. Oudin sur différens sujets, au nombre de plus de 150 (5). Les pro-

bien aidés. *Voy.* Dacier sur la doctrine de Platon.

(5) Elles se trouvent aussi à la Bibliothèque

fanes roulent la plûpart sur divers évènemens, qui ont échauffé la verve du Poëte dans le tems qu'il professoit la Rhétorique. D'ailleurs cette collection comporte toutes les sortes de vers, & presque toutes les espèces de Poëmes lyriques, ou autres petits Poëmes connus dans le bel âge de la Poësie Latine : on voit dans tous ces Ouvrages un beau génie, une grande connoissance & un goût exquis de la Latinité, enfin un choix admirable d'expressions toujours brillantes, & d'un tour très-poëtique.

*Pièces Dramatiques.*

On sçait qu'il est d'usage dans les Collèges d'exciter l'émulation, de développer les talens, & de perfectionner les dispositions naturelles des écoliers par des représentations publiques de différentes pièces de Théâtre. Ces sortes d'exercices forment le goût, cultivent la mémoire, donnent les graces de la déclamation, & cet air de décence & de noblesse qui fait un si bon effet dans le maintien. Le P. Oudin, sur-

des RR. PP. Jésuites de Dijon, avec plusieurs autres pièces originales du même Auteur...

tout pendant qu'il a professé la Rhétorique, engagé à travailler dans le genre dramatique, soit Tragédies ou Comédies, sçut toujours prendre parfaitement le ton & le style propre de ces deux Poëmes. J'ai remarqué que par un mélange alternatif d'iambes & de spondées, il a donné aux vers de ses Tragédies cette belle harmonie qu'on ne trouve guère que dans les Tragiques Grecs. D'ailleurs dans ses pièces dramatiques, rien de plus pur, rien de plus élégant que l'élocution.

I. *Marcellus, Puer, Martyr.* Tragédie en v. Actes, dont l'Auteur a pris le sujet dans un vieux Martyrologe. *Apud Distasion in Sequanis, Marcellus puer, cùm venerari simulacrum Dianæ nollet, in Theatro feris objectus, brevi martyrio consummatus est.* M. l'Abbé d'Olivet, dépositaire du Manuscrit de ce dernier Ouvrage poëtique du P. Oudin, l'a remis à la Bibliothèque du Roi.

Le Préteur Alduas, Apostat & père de Marcellus, prépare une fête à Diane ; il annonce à son fils qu'il doit conduire la pompe sacrée à l'Amphithéâtre, où tout ce qui restoit de Chrétiens dans la ville devoit être exposé aux bê-

tes, pour punir leur désobéissance aux ordres de l'Empereur. Marcellus ne connoît point encore les Chrétiens : on lui en fait le portrait, & parce qu'il ne trouve en eux d'autre crime que leur désobéissance, il parle en leur faveur. Un moment après se présente Florien son ami, fils de Gallion & Chrétien, qui lui explique les principaux dogmes de sa Religion. Sur le champ Marcellus épris d'un saint zèle brise l'arc & les flèches qu'il avoit à la main, & qu'il devoit porter pendant la pompe de la fête que son père préparoit. Il demande le Baptême; mais il apprend qu'étant fils d'un Apostat, sa mère fidèle à la foi Chrétienne l'avoit elle-même baptisé secrettement avant que de mourir. Marcellus & Florien professent hautement le Christianisme en présence d'Oreste, Consul, qui les fait conduire en prison. Florien est bientôt mis en liberté sur la réponse d'un Prêtre de Diane, lequel étant gagné par l'argent de Gallion, père de Florien, interprète au gré du père la volonté de la Déesse à l'égard du fils.

Cependant Alduas reconnoît son crime, renonce à son apostasie en présen-

te du Consul, & demande le martyre en la compagnie de son fils : on le lui refuse, & il est mis en prison. Le Consul voudroit conserver Marcellus ; il emploie les discours, les promesses & les caresses pour l'engager à renoncer au Christianisme. Marcellus résiste à tout, demande le martyre qui lui est d'abord refusé ; mais enfin le Consul desespérant de le voir changer, l'envoie à l'Amphithéâtre, où il est dévoré par les bêtes.

Au reste toute la pièce qui est conduite avec beaucoup d'art, rappelle les sentimens des premiers Chrétiens dans la persécution : on y reconnoît aussi la piété du Poëte, son goût & sa facilité pour les vers Latins.

II. *Alonsus, sive puer in parentem pius, Idyllium dramaticum.* Le sujet en est tiré de l'Histoire d'Espagne, par Jean Mariana, liv. XVI. chap. 21. La représentation de ce Drame fut suivie d'un Dialogue intitulé : *Poëtarum Apologia.* Quatre interlocuteurs y vantent le mérite des principaux genres de Poësie. Cette action est terminée par une fable : *omnibus probari difficile : Fabula.*

*Comédies.*

I. *Aleator.* Le Joueur. L'Auteur n'a peut-être pas mis ce caractère sur la scène avec moins d'avantage & de succès, que nos Poëtes comiques François.

II. *Divitiacus*, (le Dijonnois) *Fabula comica.* Cette Comédie en un Acte, précédée d'un Prologue, fut représentée en 1717. Les deux fils de *Divitiacus* y fournissent deux exemples contraires. Le Poëte fait voir, d'un côté, combien l'éducation jointe à l'étude concourt à la probité & aux bonnes mœurs ; de l'autre, combien est nuisible aux jeunes gens l'indulgence des parens qui favorisent leur paresse.

III. *Morosus, Fabula comica.* Comédie en un Acte, avec un Prologue, composée en 1710. L'Auteur a ajoûté une Idylle à la x^e^. scène : *Applausus paci reduci.* Antiphon qui n'a plus d'enfans, se choisit un héritier dans la personne d'Oronte son neveu ; mais celui-ci par son humeur difficile & contrariante déplaît bientôt à son oncle. Antiphon prend en amitié Pamphile, parent d'un de ses amis, jeune homme poli &

complaisant, auquel il donne tout son bien.

IV. *Frivolaria, Ludus comicus.* Le titre de cette pièce, en un Acte de XXI. scènes, étoit pareillement celui d'une Comédie de Plaute qui est perduë. Le P. Oudin attaque ici la légereté de certaines gens, qui ne s'amusent qu'à des lectures agréables & superficielles, qui préférent aux occupations sérieuses & nécessaires des études frivoles & inutiles. Le personnage d'un certain Antiquaire que le Poëte introduit dans cette Comédie, est tiré de la Dissertation de G. Guillet contre Jacob Spon.

V. *Cirapa, Lingonus; Actio scenica.* Drame en un Acte de XIV. scènes. L'Auteur avoit une affection particulière pour celui-ci, & lui donnoit la préférence sur ses autres pièces. Les personnages au nombre de cinq sont *Cirapa, Holdus & Gabor* ses deux fils, *Sorias* son Intendant, *Brennorix*; c'est le nom Celtique que le Poëte donne au Diable, qui jouë ici un principal rôle. La scène est à Langres, dans le vestibule de la maison de *Cirapa.* Un trait historique en a fourni le sujet.

TAYLOR INST. OXFORD

*Anno 1355. Ser Oldo Rapaci, ex Italiâ Longobardus, trapezíticam factitabat apud Lingonas, cùm illi Calendis Maii natus est filius paulùm inverso patris cognomine appellatus Cirapa. Hic vicennis patrem amisit, atque ut malè parta malè dilabuntur, brevi vestiendo, ludendo, obsonando, atque omni luxu, nisi quod uxori nunquam injurius fuisse dicitur, opimam hæreditatem prodegit.* Le nœud de la pièce roule sur une tradition populaire, qui porte que *Cirapa* desespéré d'avoir perdu son argent au jeu, avoit fait pacte avec le Diable de se donner à lui, & même de lui livrer ses deux fils, pourvû que par son moyen ils vécussent pendant quarante ans dans l'opulence & dans les plaisirs. Le Diable vient sommer *Cirapa* de sa parole. Cependant *Gabor*, son second fils, jeune homme plein de piété, avoit obtenu de Dieu par ses prières le pardon de ce crime. Le Père & Holdus se convertissent. Le dénouement consiste dans le tour que les deux fils de *Cirapa* font ensuite au Diable. L'aîné promet de lui livrer aussi *Gabor*, s'il veut attendre jusqu'à ce que le reste de la chandelle qui brûloit fût consumé. Le Diable y consent. *Gabor*

souffle, éteint la chandelle, & le Diable se trouve trompé (6). Quelques Scholies historiques ou grammaticales expliquent différens endroits de la pièce, dont il se trouve une copie manuscrite à la Bibliothèque du Roi.

### *Critique.*

*Dissertation sur les différentes acceptions du mot* Paragraphus. L'Auteur y recherche principalement la signification de ce mot chez les Jurisconsultes.

### *Histoire littéraire.*

*Bibliotheca Scriptorum Societatis Jesu.* L'Ouvrage le plus considérable qui ait occupé le P. Oudin, c'est sans contredit l'Histoire littéraire de sa Société (7), dont il pensoit à publier une bonne partie dans notre Langue, mais en donnant plus d'étendue à ces vies,

(6) Guill. Gazet a fait imprimer plusieurs fois une Histoire de la Sainte chandelle conservée dans la ville d'Arras. Le fonds & les circonstances de cet évènement miraculeux sont assez conformes à la chandelle miraculeuse de Langres.

(7) Il en a laissé 1928 articles achevés, sans les fragmens & les matériaux de plusieurs autres.

liberté abſolument interdite à l'Auteur par les réviſeurs de Rome dans ſa Bibliothèque. M. le Cardinal Paſſionei voulant ſeconder une ſi grande & ſi belle entrepriſe, avoit chargé M. l'Abbé la Feuille, ſon Sécretaire, de faire des recherches ſur les Sçavans de cette Compagnie ; mais le Manuſcrit en fut malheureuſement confié à un homme de Lettres Provençal, qui ne l'ayant jamais remis au P. Oudin, peut être juſtement ſoupçonné d'en avoir profité lui-même. Je ne nommerai point ici tous les Sçavans qui ont fourni des ſecours à l'Auteur ; j'ai déja traité aſſés amplement l'hiſtoire de cette Bibliothèque. J'ajoûterai ſeulement, que le P. Oudin avoit deſſein d'offrir ſon Livre au P. Général des Jéſuites par une Épître Dédicatoire dans le goût de celles des Anciens, qui étoient en forme de Préfaces hiſtoriques, où l'on parloit ordinairement de l'occaſion & du ſujet de l'Ouvrage : c'eſt ce qu'on voit dans Oppien, Cicéron, Lucrèce, Ovide par rapport à ſes Faſtes, &c.

ARTICLE

# ARTICLE XVI.

## *Ouvrages auxquels le P. Oudin a eu part.*

### *Ouvrages imprime's.*

On ne peut voir sans étonnement le nombre infini de volumes qui sont sortis de la plume de Saumaise, de Grotius, du P. Petau, & de tant d'autres Sçavans. Comment ayant donné tant de tems à la lecture, ont-ils sçu se ménager celui d'écrire? C'est ce qui m'a toujours fait admirer M. le Président Bouhier, qui tout occupé qu'il étoit des devoirs d'une charge importante, trouvoit non-seulement le tems de lire & de produire d'excellens Ouvrages, mais se déroboit encore des momens de loisir pour faire part de ses lumières aux gens de Lettres qui le consultoient. Lorsque je lui ai quelquefois témoigné ma surprise à cet égard, il me renvoyoit au Traité de Sénèque de la Brièveté de la vie. Pourquoi les hommes, me disoit-il, se plaignent-ils de ce qu'ils vivent trop

peu ? Notre vie eſt aſſés longue ; mais une diſſipation continuelle ou des occupations frivoles l'abrègent. Eſt-ce vivre en effet que d'employer ſon tems à des bagatelles ? L'homme de Lettres diſtingué par des talens ſupérieurs & par une grande délicateſſe de goût, qui pourra dire, *Amici, diem non perdidi*, qui donnera conſtamment tous les jours quelques heures à un travail ſérieux & utile, aura trouvé le ſecret qu'ont eu les Sçavans, dont nous admirons la fécondité & la prodigieuſe érudition. Tel a été le P. Oudin, qui pour concourir au progrès des ſciences, a ſouvent interrompu ſes études, en tirant de l'oubli des Ouvrages inconnus, ou en prêtant des ſecours aux Ecrivains qui cherchoient à prendre rang dans la République des Lettres : j'en vais fournir la preuve dans le détail des Livres auxquels il a eu part.

*Editions.*

J'ai déja remarqué que les Lettres ſur Autun & Dijon dont M. Baudot eſt Auteur, avoient paru par les ſoins du P. Oudin : quelque curieux que fût ce petit Recueil hiſtorique, il ne

faut pas dissimuler ici que l'Ouvrage avoit besoin d'être retouché, surtout par rapport au style. M. Baudot ayant traduit en François la vie de Peiresk par Gassendi, la confia aussi au P. Oudin pour la faire imprimer; mais le sçavant Critique ayant examiné cette traduction, jugea qu'il étoit plus à propos de la supprimer.

La belle édition de la Pharsale de Lucain, publiée par François Oudendorp (1), a été enrichie de quelques notes manuscrites de M. Guyet, que le P. Oudin trouva sur un exemplaire de ce Poëme, (édition de Grotius) dans la Bibliothèque de la Maison Professe des Jésuites de Paris. On sçait que M. l'Abbé Ménage qui fut héritier des Livres de M. Guyet, les légua en 1692 à cette Maison, avec sa Bibliothèque dont ils faisoient partie. M. Guyet étoit un Critique hardi, dont les conjectures, quoique très-hazardées, sont cependant recherchées des Sçavans. La Traduction de Stace par l'Abbé de Maroles seroit encore dans l'oubli, comme la plûpart de ses Ouvrages,

(1) *Lugd. Batav. Samuel Luchtmans*, 1728. *in*-4°.

sans les remarques de M. Guyet, que le traducteur a placées au bas du texte. Le P. Oudin ajoûta aux notes copiées sur les marges de l'exemplaire dont je viens de parler, quelques-unes de ses propres Observations; si l'éditeur n'en a pas fait mention, c'est sans doute de peur de blesser la modestie du sçavant Scholiaste. Au reste M. Oudendorp a grand soin d'avertir qu'il n'adopte pas toutes les corrections & les remarques de M. Guyet, qui lui semblent quelquefois téméraires, & fort opposées au sens propre du Poëte.

*De Secretariis ad Christoph. Justellum observatio.* Cette Dissertation de Saumaise, dont le Manuscrit a été tiré de la Bibliothèque de Jacques-Auguste de Chevanes par M. l'Abbé Quillot qui en avoit dressé le catalogue, ayant été remise entre les mains du P. Oudin, il la fit insérer dans le 2e. volume du *Supplément aux Antiquités Romaines*, par M. de Sallengre, pag. 657.

Le P. des Molets, en publiant dans sa *Continuation des Mémoires de Littérature & d'Histoire* (2), une Dissertation

(2) *Tom. x. Part. II. pag.* 247.

de M. Peiresk sur un ancien Trépied déterré vers la côte maritime de Provence en 1629, fit honneur de la découverte de cette Dissertation au P. Oudin; je vais transcrire ses propres termes. » La trop vaste érudition de » M. de Peiresk faisoit qu'il ne finis» soit aucun Ouvrage, & qu'il n'étoit » jamais content de ce qu'il avoit écrit » sur les matières qui se présentoient: » aussi n'a-t'il jamais rien fait impri» mer; mais l'estime que faisoient les » Sçavans de ses productions, en mul» tiplioit les copies. C'est ce qui est » arrivé à la Dissertation que je donne » aujourd'hui, dont je suis redevable » au R. P. Oudin, connu dans la Ré» publique des Lettres par son élo» quence & son profond sçavoir; car il » me marque qu'il en a trouvé plu» sieurs copies manuscrites dans la seu» le ville de Dijon. « Le P. Oudin avoit encore tiré cette pièce du cabinet de M. l'Abbé Quillot.

Il avoit envoyé en Hollande les quatrains de Pibrac traduits en distiques Latins, par Paul du May: on ne sçait pourquoi ces vers auxquels on auroit pû joindre une autre version Latine en

distiques, par Jacques Guijon, n'ont pas encore paru.

*Epîtres Dédicatoires.*

Le P. Étienne Thiroux, Jésuite (3), ayant publié en 1727 (4) des éclaircissemens sur les Pseaumes & les Cantiques du Bréviaire Romain, le P. Oudin composa l'Epître Dédicat. adressée à M. Bouhier (Jean) désigné alors premier Évêque de Dijon. Les louanges dûes à cet illustre Prélat y sont exprimées avec esprit & délicatesse. Au reste, ce n'est pas sans raison que le Commentateur a été soupçonné d'avoir profité d'un Ouvrage du P. Lescalopier (5), dont le Manuscrit est au Collège des Jésuites de Dijon. Dans le Mercure de Mars 1737 (6), on trouve, concernant la vie & les Ouvrages de l'Auteur des Scholies sur les Pseaumes, une Lettre où l'on attribuë mal-à-propos l'Epître Dédicat. de ce Livre à un autre Jésuite du même nom

(3) *Voy.* le *Suppl* de *Moreri*, 1749.

(4) *Lyon*, *Marcel Duplain*, *in*-8°.

(5) Pierre Lescalopier, mort à Dijon le 6 Août 1673.

(6) *Pag.* 499-507.

(7). Le P. Étienne Thiroux ayant entrepris de donner au Public un autre Commentaire du P. Lescalopier sur les Actes des Apôtres, le P. Oudin se chargea de veiller à cette édition, dont il n'y a eu que les cinq ou six premières feuilles d'imprimées (8).

L'Epître Dédicat. adressée à M. le Président Bouhier à la tête du *Corpus Juris Canonici* de Jean-Pierre Gibert (9), est de la façon du P. Oudin, qui donne au Mécène de justes éloges, principalement sur la manière obligeante avec laquelle il recevoit les Sçavans dans sa magnifique Bibliothèque.

C'est aussi le P. Oudin qui a fait l'Epître Dédicatoire à M. le Cardinal Tencin, au nom de l'Imprimeur Henri du Sauzet, à la tête du Commentaire du P. Hardouin sur le Nouveau Testament (10). Les Censeurs ayant fait au

(7) Gabriel Thiroux, né à Autun le 25 Avril 1667, mort à Dijon le 11 Juin 1737. Il est lui-même l'Auteur de cette Lettre.

(8) *A Dijon, chez Ant. de Fay, in-8°.*

(9) Imprimé à Genève en 1735, & à Lyon en 1737; en 3 *vol. in-fol.*

(10) *Amsterdam*, 1741. *in-fol.*

P. Hardouin plusieurs Observations critiques, il y répondit en une nuit par une multitude de passages de plus de cinquante Auteurs. Les objections & les réponses furent communiquées au P. Oudin, qui crut que quelque juste que fût la défense, il étoit dangereux de la mettre au jour, parce qu'on ne pouvoit le faire sans y joindre les objections, dont les petits esprits ne voient pas toujours le foible.

*Revision d'Ouvrages.*

Une partie de l'Histoire littéraire de la ville de Lyon, par le P. de Colonia, a passé avant l'impression sous les yeux du P. Oudin, qui y fit des remarques que l'Auteur, malgré sa répugnance à profiter des lumières & de la critique de ses Censeurs, n'a pas fait difficulté d'employer.

*Divers Mémoires communiqués.*

Il me reste à parler des gens de Lettres à qui le P. Oudin a fait part de ses recherches. M. Lantin qui nous a donné un supplément au Glossaire du Roman de la Rose, dans la remarque sur le mot *Pesme*, dit qu'il la doit au R. P.

R. P. Oudin, l'un des plus sçavans Jésuites de son siècle en tout genre de littérature (11). M. l'Abbé Bonardi l'a souvent remercié des Anonymes & Pseudonymes dont il lui a découvert les véritables noms. M. l'Abbé d'Olivet n'a pas laissé ignorer, lorsque l'occasion s'en est présentée, ce qu'il devoit au P. Oudin, par rapport aux sçavantes notes de l'édition des Œuvres de Cicéron dédiée à M. le Dauphin. „ Pourquoi, dit-il, me soumettre à la „ dure loi qu'il m'avoit imposée, de ne „ le point nommer ? On lui doit plu- „ sieurs remarques signées *Anonymus*, „ qui font la richesse de mon édition « (12). M. l'Abbé Goujet, qui dans son dernier supplément de Moreri a fait usage de plusieurs articles fournis en Latin par le P. Oudin, où il ne se trouvoit à la vérité que des titres d'Ouvrages, & les faits principaux avec leurs dattes, en a marqué publiquement sa reconnoissance en ces termes :

(11) *Voy. pag.* 260 de ce Livre, imprimé à *Dijon* en 1737. *in*-12.

(12) *Voy.* les *Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux*, liv. 2. *pag.* 95. *note* VI. *édit.* de 1732.

» Nous avons ſoin d'indiquer les ſour-
» ces où nous avons puiſé, & de citer
» les Mémoires manuſcrits que divers
» Sçavans & quelques amateurs de la
» littérature ont eu la bonté de nous
» communiquer. Nous ne nommerons
» ici que le P. Oudin, Jéſuite très-ha-
» bile, qui nous en a fourni un grand
» nombre que nous nous ſommes fait
» un devoir d'employer : ce ſont des
» richeſſes qui ont avantageuſement
» ſuppléé à notre indigence « (13).

M. l'Abbé Joly, en donnant ſes ſçavantes Remarques ſur le Dictionnaire critique de Bayle, fit autentiquement un pareil aveu. C'eſt par un effet de ma franchiſe, dit-il, & pour m'acquitter en quelque ſorte envers le P. Oudin de ce que je lui dois, que je publie l'obligation que je lui ai de m'avoir communiqué avec l'amitié la plus généreuſe divers articles d'Ecrivains Jéſuites (14). C'eſt auſſi ſur les Mémoires du P. Oudin que le même Auteur avoit composé ceux des PP. Daniel & Hardouin, inſérés dans ſes éloges de quelques Auteurs François, qui

(13) *Voy. la Préface de ce ſupplément.*
(14) *Voy. la Préface pag.* LI.

parurent en 1742. Il faut observer cependant que quelques recherches qu'eût fait le P. Oudin, M. l'Abbé Joly y a ajoûté des jugemens & des observations, qui rendent ces deux vies beaucoup plus intéressantes. Il ne suffit pas d'être exact dans les faits littéraires ; il faut varier ces détails ordinairement secs par d'agréables épisodes. Combien d'évènemens & d'anecdotes auroit-on pû renfermer dans une vie complète du P. Hardouin ! Quel fonds de littérature n'eût pas fourni l'Histoire seule de son prétendu Plagiat ! Il est honteux, disoit-il, de se mêler d'écrire, lorsqu'on n'a rien à dire de nouveau. Il est vrai que les idées neuves & singulières qu'il a risquées dans quelques-uns de ses écrits, témoignent assés que c'est sur ce principe qu'il a travaillé. Cependant on lui a reproché de n'avoir pas toujours été lui-même original. Ses Observations sur l'Histoire naturelle de Pline sont un trésor d'érudition ; mais on l'accusa d'avoir profité des corrections & des remarques de Saumaise, du P. Petau, du P. Sirmond, de M. Petit, de Guillaume Pellissier Évêque de Montpellier,

&c. Un Critique Allemand (15) lui a même imputé un Plagiat furtif, au sujet d'un Manuſcrit du P. Coſſart qui avoit travaillé pendant pluſieurs années ſur Pline. Peut-on s'imaginer que la vaſte érudition du P. Hardouin ne lui ait pas encore ſuffi, & qu'un Sçavant tel que lui eût oſé copier ſervilement tant d'Auteurs, ſans daigner leur en faire honneur ? Il ſemble que ſon ſçavoir profond auroît dû lui ſervir d'apologie : auſſi trouvera-t'on peut-être plus de jalouſie & d'animoſité dans ſes accuſateurs, & moins de fondement dans les imputations du Plagiat, quand on voudra conſulter les Journaux de Trévoux, & ceux de ſes Ouvrages où il tâche de ſe juſtifier.

*Ouvrages Manuſcrits.*

J'ai vû quelques Lettres de Dom Guillaume Geron, Bénédictin, qui travaille à la Bibliothèque des Écrivains de Berry (16), dans leſquelles il rendoit graces au P. Oudin de l'avoir

(15) *Struvius*, *Introduct. in notitiam rei litterariæ*, *pag.* 210. *édit. Jenæ*, 1715. *in*-8°.

(16) Vers la fin de 1749, l'Auteur étoit ſur le point d'aller à Paris, pour la faire imprimer.

aidé de ses lumières, & de lui avoir fait part de ses recherches, non-seulement pour cet Ouvrage, mais encore pour la Bibliothèque des Auteurs de Touraine. Il n'a pas offert moins obligeamment à M. Schœpflin (17) des Mémoires concernant quelques Sçavans pour l'Histoire d'Alsace, dont le 1 er. volume vient de paroître (18).

J'ai moi-même reçu plus d'une fois des secours utiles du P. Oudin, & surtout par rapport à l'Ouvrage important que je prépare depuis quelques années (19). Je conserve précisément ses réflexions critiques à ce sujet, ainsi que les Manuscrits sur l'Histoire de Bourgogne qu'il m'a fait la grace de me communiquer.

(17) Jean-Daniel Schœpflin, Conf. & Historiographe du Roi, Profess. d'Hist. & d'Eloquence à Strasbourg, Associé de l'Acad. Roy. des Inscript. de la Société Roy. d'Angleterre, & des Academ. de Péterfbourg & de Cortone.

(18) *Alsatia illustrata, Celtica, Romana, Francica*, &c. *Colmariæ, Typogr. Regiâ, sumptibus Joan. Friderici Schœpflin.* 1751. *in-fol.*

(19) Description Historique, &c. de la Généralité de Bourgogne.

*Vie Manuscrite de Saumaise, par M. de la Mare* (20).

Le commerce littéraire qu'entretenoit M. de la Mare avec les Sçavans de l'Europe, l'ayant instruit de plusieurs particularités, il entreprit de composer la vie de quelques hommes illustres dans la République des Lettres. On a vû avec plaisir celles qu'il a publiées de Guillaume Philandrier & de Hubert Languet. A l'égard de celle de Gènebrard, sur laquelle M. d'Hérouval se chargea de faire des recherches, M. de la Mare n'osa la mettre au jour, par rapport à certains sujets qui y étoient traités avec beaucoup de liberté, tels que l'élection des Prélats, le Concordat & la Ligue. Si on en regrette quelques autres manuscrites in-

(20) Philibert de la Mare, Conf. au Parlement de Dijon, avoit commencé de recueillir, par ordre de dattes ses Lettres Latines, sous le titre de *Centuria prima Epistolarum.* Cette première Centurie qu'il n'a pas même achevée, n'en contenoit que 68. Il a laissé aussi un porte-feuille de Lettres de Sçavans, qui auroit pû former un gros *in*-4°. J'en ai vû quelques-unes à la Bibliothèque du Roi.

diquées dans la Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne, c'eſt particuliérement l'éloge de Léonard Bruni d'Arezzo, appellé communément l'Arétin, qui devoit paroître à la tête d'une édition de ſes Œuvres, à laquelle M. de la Mare avoit travaillé pendant plus de trente-quatre ans; mais cette perte eſt en quelque ſorte réparée par un excellent Mémoire que M. l'Abbé Goujet vient d'envoyer à l'Académie de Rouen (21), où il parle fort au long de la vie & des Ouvrages de cet Auteur Italien.

Claude Clément donna en 1656, avec le premier Livre des Épîtres de Saumaiſe, un Eſſai ſur la vie de ce grand homme; Eſſai aſſés ſuperficiel, & où l'Auteur s'eſt ſouvent éloigné de la vérité des faits. Cependant en liſant l'Oraiſon funèbre de Saumaiſe prononcée dans l'Académie de Leyde par Adolphe Vorſtius, & imprimée en 1654. Clément auroit pû éviter les erreurs hiſtoriques dans leſquelles il eſt tombé. Je ne parle point de Martin Hankius, de Barthèlemi Moriſot, & d'une infinité

(21) Cette Académie va mettre inceſſamment ſous preſſe le premier volume de ſes Mémoires.

d'autres Biographes qui ont loué Saumaise, pour me borner à la Vie qu'en a laissé M. de la Mare. Au reste on ne sçait pourquoi cet Ouvrage si publiquement annoncé & si long-tems attendu, a été attribué à M. de Chevanes, si ce n'est qu'on l'a peut-être confondu avec l'éloge même de M. de la Mare, que faisoit espérer ce sçavant & généreux ami (22).

Ce ne fut qu'en 1660, que M. de la Mare prit le dessein d'écrire cette vie, sous le titre de *Claudii Salmasii Eruditorum principis vita.* Lorsqu'il en fit part aux gens de Lettres avec lesquels il étoit en liaison, non-seulement l'entreprise fut approuvée; les Sçavans concoururent même avec ardeur à la perfection de l'Ouvrage : j'ai lû plus de quatre-vingt Lettres que l'Auteur reçut à ce sujet, où il y a une grande abondance de faits curieux. Colomiés est le premier qui l'annonça en 1664, dans la *Gaule Orientale*. Basnage, plusieurs années après (23), se plaignit de

(22) *Voy.* la Vie de Guill. Philandrier, *pag.* 36.

(23) *Voy.* l'Hist. des Ouvrag. des Sçavans; *Nov.* 1690. *pag.* 117.

ce que la vie de Saumaise ne paroissoit point : cette lenteur, dit-il, excite les murmures de la République des Lettres ; murmures que le fils de l'Auteur pardonnera à une impatience honorable à la mémoire de son père (24). Cependant en 1680 le Manuscrit en avoit été déja communiqué au Docte Ezéchiel Spanheim, qui étoit pour lors à Paris en qualité de Résident de l'Électeur de Brandebourg (25). Cinq ans après, Ménage écrivit à M. de la Mare, que Grævius s'offroit à faire imprimer cette vie en Hollande, persuadé qu'on ne permettroit pas que l'édition s'en fît en France, où l'on venoit de publier la révocation de l'Édit de Nantes. Il semble aussi que l'Auteur craignoit qu'un pareil éloge ne blessât la plûpart des Sçavans jaloux de la gloire de Saumaise, & qu'il n'excitât la fureur de ses ennemis. C'est ainsi du moins qu'Alexandre Morus s'en expliquoit à M. de la Mare, en l'assûrant que les louanges dont sans doute Saumaise étoit di-

(24) Philibert de la Mare, mort le 16 Mai 1687.

(25) *Voy.* la Biblioth. des Aut. de Bourgog. *Art.* Philib. de la Mare.

gne, ne feroient pas néanmoins du goût de tous les gens de Lettres, & qu'elles pourroient encore lui attirer de nouveaux traits de satyre, surtout tant qu'il resteroit des personnes intéressées à la mémoire de ceux avec lesquels il avoit eu des démêlés.

L'Ouvrage divisé en VII. livres ne contient pas seulement une vie très-curieuse de Saumaise, & une Histoire détaillée de ses productions : on y trouve aussi des anecdotes concernant les Sçavans les plus distingués de ce tems-là. M. Lantin qui étoit en relation avec M. Huet, lui ayant appris qu'on en préparoit l'édition, on convint que l'Auteur communiqueroit son Manuscrit à cet illustre Prélat, pour y faire des corrections & des additions ; M. de la Monnoye en fournit encore de nouvelles, qui mériterent l'approbation de M. Huet.

La Vie de Saumaise, avec les observations de ces deux habiles Critiques, fut confiée à M. le Président Bouhier, pour la mettre en état de paroître. L'Ouvrage prit une nouvelle forme, & de sept livres fut réduit à cinq : en devenant plus court, il devint meil-

leur. Le ſtyle diffus de l'Auteur, & les anecdotes épiſodiques ne pouvoient manquer d'en rendre la lecture un peu faſtidieuſe ; mais pour en ôter ce défaut, il auroit peut-être fallu refondre tout l'Ouvrage. Cependant M. le Préſident Bouhier jugea qu'il ſuffiroit de le rectifier par des notes. En 1745, ayant relu ſon Manuſcrit, il invita le P. Oudin à l'examiner & à le retoucher. Quelques corrections dans le ſtyle, & de nouvelles remarques ſur le fonds de l'Ouvrage y produiſirent des changemens conſidérables ; mais les réflexions que le P. Oudin avoit miſes par écrit exigeant un travail auquel M. le Préſident Bouhier ne pouvoit alors ſe livrer, les infirmités de ce grand Magiſtrat l'empêcherent par la ſuite de procurer cette édition, qu'il devoit enrichir d'un grand nombre de Lettres de Saumaiſe à Peiresk & à d'autres Sçavans, avec les réponſes.

Je ne dois pas diſſimuler ici que M. le Préſident Bouhier m'avoit fait l'honneur de m'engager à traduire en François la Vie de Saumaiſe, qu'il ſe propoſoit de faire imprimer en même tems en Hollande. Quoique cet engagement

n'ait pas eu lieu, je n'ai point encore renoncé à ce projet, que je tâcherai d'exécuter incessamment.

---

## ARTICLE XVII.

*Plagiat Furtif. Ouvrages du Père Oudin perdus.*

THOMAS CRENIUS a découvert dans une Dissertation en forme de Lettre, les odieuses manœuvres de quelques pyrates de la République des Lettres, qui avoient échapé à Thomasius, à Almelowen, & à d'autres Historiens du Plagiat littéraire. M. l'Abbé le Clerc a laissé un Traité sur le même sujet (1), où l'on pourroit ajoûter un exemple insigne de Plagiat, & restituer authentiquement au P. Oudin un larcin dont sa modestie ne lui a jamais permis de se plaindre qu'à M. le Président Bouhier & à moi. En 1739, Louis-Antoine Muratori ayant publié

(1) Le Manuscrit s'en trouve à la Biblioth. du Séminaire de S. Sulpice de Lyon. *Voy.* les Mémoires de M. l'Abbé d'Artigny, *Tom.* v. *pag.* 421.

à Milan son nouveau Trésor d'anciennes Inscriptions, y inséra sous le nom d'un curieux Littérateur qui avoit beaucoup étudié les médailles & les anciens monumens, un Mémoire sur quelques Dieux inconnus (2), dont le véritable Auteur est le P. Oudin. Ses recherches tirées de la Langue & des antiquités Celtiques présentent d'abord une explication du mot *Arnalya*, titre donné à Minerve dans une Inscription trouvée entre Dijon & Langres (3). M. l'Abbé Nicaise qui y a travaillé le premier, fondé sur des étymologies Grecques, croit (4) que *Minerva Arnalya* est une Déité champêtre, faisant quelque bien aux agneaux. Selon le P. Oudin, c'est Minerve *la Conseillère*, en dérivant *Arnalya* du Celtique *Arn*, honneur, *Ly*, Sénat.

(2) *Voy. Tom.* 1. *pag.* 50. *Josephi Bimardi à Monte Seleuci* (de la Bastie) *Diatriba de Diis quibusdam ignotis.*

(3) A Villey, petit village au-dessus d'Issurtille.

(4) Dans un Mémoire, dont on peut voir une copie dans la Bibl. de M. le Présid. Bouhier, qui appartient aujourd'hui à M. le Présid. de Bourbonne.

Le second article a pour sujet *Mercurius Moccus* : l'Inscription qui fait connoître ce Dieu, se voit encore à Langres sur une pierre enchassée dans les murailles de la ville, à l'Orient, assés près de la Cathédrale. M. l'Abbé le Beuf a fait imprimer quelques-unes des Réflexions du P. Oudin sur la Minerve Arnalyenne & le Mercure Moc (5).

Le IX^e^. article du *Novus Thesaurus*, a pour titre de *Andartâ*, & fait une suite du Mémoire du P. Oudin sur les Dieux inconnus.

C'est pour prévenir ces Plagiats si fréquens parmi les Sçavans, qu'on a pris quelquefois la précaution de déclarer publiquement l'enlèvement furtif de certains Ouvrages considérables, dont on avoit vû les Manuscrits originaux, & que des mains infidèles avoient fait disparoître. Telle est la curieuse Histoire d'Egypte par le P. Claude Sicart, que les Journalistes de Trévoux viennent de réclamer (6). On en a le

(5) *Voy. pag.* 274-280. du *Tom.* 1. de son Recueil de divers Ecrits, &c. Paris, 1738. *in*-12.

(6) Journ. de Trévoux, *Sept.* 1752. Art.

plan, disent-ils, dans le v^e. volume des *Nouveaux Mémoires des Missionnaires de la Compagnie de Jesus dans le Levant* : on y remarque que le P. Sicart promettoit la description & l'estampe de la *colonne de Pompée*, ainsi que de tous les autres monumens de l'Egypte. Ce plan a été mis en œuvre, l'Histoire a été composée, on l'a vûe & lûe à Paris en Manuscrit ; mais par quel incident, quel malheur, ou quelle mauvaise volonté un Ouvrage si intéressant a-t'il été détruit ? C'est ce qu'on n'a jamais pû deviner, ni vérifier.

Quelques écrits du P. Oudin ayant eu le même sort, j'use de la même précaution, pour dérober aux Plagiaires l'honneur qu'ils pourroient s'attribuer eux-mêmes en les donnant sous leur nom. En quelles mains sont tombées, & quand paroîtront deux pièces qu'il envoya autrefois au P. de Tournemine & à M. Masson ? On trouve dans l'Histoire critique de la République des Lettres un grand nombre de Dissertations sur quelques endroits détachés

106. Voy. sur le P. Sicart, le dernier supplément de Moreri.

d'Horace, où l'on réfute M. Dacier, le Docteur Bentley, le P. Tarteron, &c. Trois principaux Athlètes se distinguerent dans ce combat littéraire ; M. de Rosel-Baumon, Conseiller d'Ambassade de S. M. Prussienne, M. Coste & un Anonyme qui a écrit en Latin. Le P. Oudin s'étoit mis aussi sur les rangs, & avoit adressé à M. Masson une *Lettre contenant des remarques de littérature, & une Dissertation sur un passage de l'Art Poëtique d'Horace, expliqué & défendu contre Mess. Dacier & Bentley.* Ce Mémoire a été supprimé, ou perdu, de même que le suivant intitulé : *Projet d'une Histoire critique du goût littéraire des Anciens, & particuliérement des Romains.*

Je me souviens d'avoir vû parmi les papiers du P. Oudin un Roman Moral, qu'il composa dans des momens de loisir : cet Ouvrage plein d'excellens préceptes, me parut d'une heureuse invention, conduit ingénieusement, écrit avec beaucoup de politesse & d'agrément.

On doit regretter surtout la perte de sa *Dissertation sur l'usage des baguettes dans les processions.* L'Auteur y faisoit voir

que les Bénédictins de S. Benigne de Dijon qui en portoient autrefois, n'y étoient fondés par aucun droit; mais que ces Moines ayant été premiérement établis dans la maison du Prieuré de Larrey, hors de la ville; ne se servoient originairement de ces baguettes, que comme de petits bâtons de campagne pour s'aider à marcher, & à détourner les embarras du chemin, lorsqu'ils venoient aux processions.

Quelques autres Traités particuliers du P. Oudin sur les Gaulois & sur la Langue Celtique, devoient avoir place dans les Mémoires d'Histoire & de littérature du P. des Molets; on ne sçait par quel hazard un Sçavant qui s'étoit chargé de ce soin, en a perdu les originaux.

J'ai appris du P. Oudin, qu'étant un jour à la campagne, la conversation tomba sur la barbe, & particuliérement sur les différentes manières de la porter. On lui proposa de traiter ce sujet, & il accepta le défi: sa Dissertation que j'ai lûe autrefois, a été envoyée à un de ses amis, pour être insérée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

Fabricius, dans sa Bibliographie an-

cienne (7), donne un dénombrement des Auteurs qui ont travaillé sur cette matière : les riches moissons que le P. Oudin pouvoit y faire, ne l'avoient pas empêché de puiser dans des sources détournées, voulant toujours joindre à l'érudition les agrémens de la critique.

Les Romains, selon la remarque de Pline, d'après Varron, furent pendant plus de 450 ans dans l'usage de porter la barbe; mais Publius Licinius ayant amené de la Sicile des Barbiers à Rome, la barbe passa de mode, & même du tems de Scipion l'Africain les jeunes gens se faisoient déja raser. Il paroît que les Romains l'ont encore laissé croître par la suite dans des cas particuliers : par exemple, Manlius ayant été constitué prisonnier sur l'ordre du Dictateur, la plûpart pour marquer leur tristesse, cesserent de couper leurs cheveux & leur barbe (8). Dans la Table jointe à l'édition de Tite-Live, *Amst.* 1710, on lit au mot *Barba*, que tous les Gaulois portoient la barbe longue : *Barba omnibus Gallis promissa* (9). Il est

(7) *Cap.* XVIII. *Art.* 6.

(8) *Voy.* Tite-Live, Décad. I. liv. 6.

(9) On renvoie au v^e^. liv. chap. 41.

d'abord certain que le fait est faux ; mais il est encore plus faux que Tite-Live le dise : pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire ses propres paroles, que le Compilateur n'a pas entenduës, quoiqu'elles soient très-claires. *M. Papirius unus ex his* ( il parle des Sénateurs Romains qui étoient assis dans le vestibule de leurs maisons, lorsque les Gaulois y entrerent ) *dicitur Gallo barbam suam, ut tùm omnibus promissa erat, permulcenti, scipione eburneo in caput incusso iram movisse.* Papirius frappa de son bâton le Gaulois qui lui passoit la main sur la barbe. La réflexion de l'Historien nous apprend que les Romains la portoient longue ; & il avoit raison de faire cette remarque, parce que du tems de Tite-Live ils étoient tous rasés, Sénateurs & autres.

Les grands hommes & les Philosophes de l'Antiquité avoient coutume de porter une grande barbe, comme s'ils y avoient trouvé quelque chose de majestueux & de vénérable. L'Écriture Sainte observe, que le grand Prêtre Aaron paroissoit respectable par sa longue barbe. Socrate, le plus sage des hommes, selon la voix de l'oracle &

du peuple, est appellé par un Poëte Latin, *Magister Barbatus* (10). Les Huns au contraire balafroient le visage de leurs fils dès qu'ils étoient nés, de peur qu'il ne leur vint de la barbe (11). Claudien attribuë la même coutume à d'autres peuples. Quelques-uns ne se sont pas contentés de porter la barbe longue ; ils s'étoient encore avisés de la teindre de diverses couleurs. Saumaise en a parlé dans son Traité *de Comâ*, de même que T. Rango & Jean-Baptiste Thiers dans l'Histoire des Perruques. Cette singularité n'a pas été oubliée dans l'écrit du P. Oudin, qui d'ailleurs avoit recueilli avec soin dans l'Histoire Ecclésiastique tout ce qui pouvoit venir directement à son sujet.

Le P. Oudin a réclamé ouvertement.

(10) Perse Sat. IV. vers. 1. & non pas Juvenal, comme le dit Hadrianus Junius, dans son *Comment. de Comâ. pag.* 466. édit. de Rot. 1708. *in*-8°. On auroit dû remarquer & corriger cette faute dans le Trésor critique, *Tom.* IV. *pag.* 498.

(11) Les Huns appellés *Leucalites*, peut-être parce qu'ils se servoient d'une pierre tranchante pour cette opération, qui leur rendoit le visage blanc.

(12) une Dissertation qu'il avoit écrite en François sur le véritable inventeur de la circulation du sang. On sçait que cette découverte a été attribuée à Guillaume Harvée; d'autres en font honneur à Fra-Paolo, si l'on s'en rapporte à Fra-Fulgentio, l'Auteur de sa vie. Le P. Oudin prétend que c'est le P. Fabri qui l'a trouvée : en effet ce Jésuite déclare lui-même dans le Recueil de ses nouvelles découvertes littéraires (13), que quoiqu'il ne s'en soit jamais vanté, il en est néanmoins l'Auteur original ; & que depuis près de 50 ans (c'est-à-dire, vers l'an 1646) il a débité, enseigné, dicté le dogme de la circulation du sang. Les complimens que le célèbre Philosophe-Médecin de Florence, M. Redi, lui fit à cette occasion, nous marquent que c'étoit là un fait public, & qui fut bientôt connu en Italie. Les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux ont observé (au mot

(12) Dans sa Biblioth. des Ecrivains Jésuites, à l'Art. du P. Honoré Fabri.

(13) C'est l'un de ses XI. vol. Manusc. *in*-4°. qu'il a laissés à la Biblioth. des Jésuites de Lyon. On peut voir à ce sujet l'*Histoire littér. de Lyon*, par le P. *Dominique de Colonia*, *pag.* 738.

*circulation* ) que le P. Fabri l'avoit enseignée avant qu'Harvée en eût rien écrit. Quoi qu'il en soit, le P. Oudin n'a jamais pû retirer sa curieuse Dissertation des mains d'un ami à qui il l'avoit prêtée.

C'est envain qu'on a tâché de recouvrer deux de ses Tragédies Latines, *Jodocus* & *Flocellus*, qu'on se souvient encore aujourd'hui d'avoir vû représenter au Collège des Jésuites de Dijon. La dernière, dont le sujet étoit assés semblable à celui de Polieucte, y parut pour la troisième fois en 1714.

Je ne rendrai point compte ici de plusieurs remarques critiques, qu'il adressoit il y a quelques années à M. d'Orville. On croit qu'elles furent portées à Namur; mais on ignore entre les mains de qui elles sont tombées.

Enfin peu de tems avant sa mort il supprima lui-même quelques-uns de ses écrits, entr'autres une réponse à Dom Jacques Martin, qui l'avoit attaqué dans sa Religion des Gaulois; & de nouveaux éclaircissemens pour lever les difficultés, que M. Ravion de Varenne lui avoit opposées sur des restitutions

& des corrections de passages d'Horace, d'Ovide, d'Ausone, &c.

## ARTICLE XVIII.

*Projets d'Ouvrages.*

LE seul moyen de se rendre la lecture utile, seroit de sçavoir y trouver un intérêt particulier & toujours nouveau. Lorsqu'on ne lit que pour se délasser & pour passer agréablement quelques heures, on le fait souvent sans attention & sans fruit ; mais si dans le cours de ses études on s'est formé le plan de plusieurs Ouvrages, alors mille objets réveillent le goût, excitent la curiosité, fixent l'esprit : il se présente à chaque page de ces traits remarquables relatifs aux différens sujets qu'on s'est choisis, & qui entrent naturellement dans la multiplicité de nos projets ; c'est par le secours de cette petite magie, que les Sçavans tirent tant de profit de leurs lectures. Les esprits superficiels, les Lecteurs ordinaires glissent rapidement sur les endroits essentiels ; ils n'ont en vûe que le plai-

ſir de lire, tout-à-fait ſéparé de l'utilité qu'ils pourroient y joindre.

Le P. Oudin connoiſſoit trop bien le prix du tems, pour l'employer à des lectures frivoles. La réputation de l'Auteur, & le mérite reconnu de l'Ouvrage l'ont toujours décidé. Mais au choix des bons Livres il faut encore ajoûter la manière de s'en ſervir avantageuſement. Des lectures vagues & ſans ordre ne laiſſent rien dans l'eſprit, amuſent peu, & font perdre un tems conſidérable. C'eſt par les voies d'une critique judicieuſe, que le P. Oudin étudioit le caractère & le goût des Auteurs dans leurs écrits : méthode qu'il a ſuivie ſurtout dans la lecture des Ouvrages de Cicéron, qui fut toujours ſon Auteur favori. Il n'étoit pas ſeulement frappé de la beauté de ſes pièces d'éloquence & de ſes Livres philoſophiques ; malgré l'opinion commune, il reconnut dans le premier des Orateurs les talens du Poëte, & trouva ſouvent dans ſa proſe même des étincelles du feu poëtique. Cette idée devoit faire le ſujet d'une *Diſſertation ſur le Poëtiſme de Cicéron* : il admiroit l'étenduë & la fécondité de ſon génie, la beauté de ſon

son imagination, la noblesse & la force de ses expressions. Enfin il auroit vengé son héros de l'injuste mépris que certains Critiques ont marqué pour les fragmens poëtiques qui nous en restent, & nous auroit découvert des beautés dans la plûpart de ses vers ; mais c'est principalement des Ouvrages en prose de Cicéron, que le P. Oudin tiroit les preuves de son Poëtisme. Tels sont, si parmi nos Auteurs François on veut chercher un pareil exemple, les expressions & le style du P. Mallebranche, qui tout ennemi qu'il étoit de la poësie, fut sans le sçavoir véritablement Poëte. On en pourroit dire autant des Discours d'appareil, & même des Lettres & des écrits historiques de Balzac, qui paroissent embellis par des tours harmonieux & poëtiques, mais où il semble avoir évité avec une scrupuleuse attention la rencontre de ces vers pompeux & sonores, qui se glissent fréquemment dans la prose de nos meilleurs Écrivains ; prétendu défaut qui, pour le dire en passant, ne la gâte pas toujours autant qu'on le croit communément. En effet j'ai remarqué que quand nos grands

Poëtes ont essayé d'écrire en prose, ils y emploient une sorte d'harmonie qui enchante, des images, des graces & un éclat qui ornent admirablement leurs écrits, & qu'une oreille délicate préfere volontiers aux nombreuses périodes des Orateurs. Je pourrois alléguer un grand nombre d'exemples à ce sujet, & prouver le mérite des Ouvrages en prose de quelques-uns de nos Poëtes François, par l'agrément qu'y jettent les tournures poëtiques, & même des vers bien frappés, dont les inversions & la mesure ne font point l'effet ridicule que quelques-uns croyent y appercevoir. Pour revenir à Cicéron, ne doutons pas qu'il n'eût bien senti lui-même les charmes de l'expression poëtique & de la cadence du vers, puisque malgré son talent supérieur dans l'éloquence, il avoit voulu monter sur le Parnasse, & y disputer le prix de la poësie.

L'art de l'Orateur n'est pas moins nécessaire au Poëte; aussi voit-on que Virgile s'est plû à parer ses poësies des ornemens de l'éloquence. Le P. Oudin a toujours regardé l'Enéide comme un chef-d'œuvre, & l'Auteur de ce Poëme

comme un génie admirable, qui n'a point encore été surpassé, & qui n'aura peut-être jamais d'égal. Il y trouvoit, outre cet enthousiasme divin qui fait le vrai caractère du Poëte, un grand fonds d'érudition & une science fort étenduë dans l'Histoire naturelle, quoique la plûpart de ses observations Physiques semblent peu conformes aux découvertes de nos Philosophes modernes, qui percent & développent avec tant de succès les mystères de la nature.

Cependant la critique du P. Oudin n'a pas toujours épargné l'Auteur de l'Énéide; il s'étoit mis en état de juger de ses Poëmes, en les brodant de remarques & de corrections, qui devoient servir à une nouvelle édition du vaste Commentaire de Servius (1). Je lui ai entendu dire plus d'une fois que les Bucoliques n'étoient que de foibles essais, & pour ainsi dire, les thèmes de Virgile. On ne peut nier que ce Poëte ne soit entré avec un goût supérieur dans le caractère propre de la Langue Romaine; il s'est glissé néanmoins dans

(1) J'en ai vû quelques cahiers au Collége des Jésuites de Dijon.

quelques-unes de ses phrases, selon le P. Oudin, des Gallicismes. Servius qui y avoit pris garde avant lui, en donne la raison; c'est que Virgile étoit Gaulois d'origine. Quoi qu'il en soit, la découverte de ces tournures Celtiques a jetté le nouvel Observateur dans de sçavantes discussions, ornées d'une littérature très-variée.

Si les Comédies de Plaute ont fait à Rome les délices du Théâtre, la lecture de ces pièces n'a pas moins agréablement occupé nos Critiques, qui y ont trouvé comme Cicéron, une plaisanterie élégante & ingénieuse, & en même tems une source abondante des beautés de la Langue Latine. Le P. Oudin s'étoit proposé d'enrichir cet Auteur de ses notes, quoiqu'il n'ait poussé son travail que jusqu'à cinq pièces de Plaute (2). Ses porte-feuilles contiennent d'ailleurs quelques autres remarques dispersées sur différens endroits de Térence, de Tibulle & de Properce.

C'est avec raison qu'on a fait rougir Scioppius des obscénités dont il a parsemé son Commentaire sur le *Pervigi-*

(2) *Curculio, Captivi, Mostellaria, Miles Gloriosus, Epidicus.*

*llum Veneris*; mais qu'a-t'on à reprocher au P. Sanadon, à M. le Président Bouhier & à tant d'autres Sçavans, qui dans l'examen critique de ce Chant poëtique, n'ont cherché qu'à éclaircir quelques points d'antiquité, ou quelques difficultés grammaticales? Le P. Oudin avoit commencé un Ouvrage en Latin, intitulé: *De Pervigiliis Veneris*, où il vouloit donner en forme de dialogues l'Histoire des fêtes de Venus tirée des Fastes d'Ovide & d'autres anciens calendriers; mais naturellement timide & retenu sur l'usage des conjectures spécieuses qui s'offroient à son esprit, d'ailleurs justement scrupuleux sur le sujet de cette entreprise, il l'abandonna totalement. Toutefois quelques-unes de ses recherches sur cet Hymne ancien firent naître un second dessein, & devoient se retrouver dans un Traité historique & didactique sur l'Hymne. Il avoit lû tous les Hymnographes Grecs & Latins, & n'ignoroit pas le sort de ce Poëme chez les autres nations. Non-seulement il auroit apprécié dans ses réflexions critiques les beautés & les défauts de ces petits Ouvrages, soit anciens ou modernes; il

auroit même porté des jugemens sur tous ceux qui se sont exercés dans ce genre de Poësie, ou qui en ont parlé (3).

L'Hymne, selon l'ingénieuse pensée de S. Augustin, doit jetter dans l'Office l'éclat dont brille la fleur dans un jardin (4). Il faut y éviter par conséquent ces naïvetés, ces fables grossières, ce merveilleux ridicule dont fourmillent nos anciennes Légendes. C'est pour en purger ces chants sacrés, & surtout pour y corriger les fautes contre la Langue & la Grammaire, qu'on avoit choisi, comme nous l'apprend le P. Théophile Raynaud (5), trois Jésuites aussi distingués par l'étenduë de

(3) M l'Abbé le Beuf, qui a publié (dans le Merc. de France, Août 1726. pag. 1734.) une Lettre sur cette matière, dit *qu'on a de Muret plusieurs Hymnes de différens mêtres*. Le P. Oudin n'eût pas manqué de lui faire observer, que les Hymnes de Muret sont au nombre de XXXVIII. toutes d'un même mêtre, c'est-à-dire, la strophe composée de trois Asclépiades & d'un Gliconique, à l'exception de la dernière, qui est en petits Iambiques.

(4) *Flos in horto, Hymnus in officio. In Ps. 72.*

(5) Dans ses *Minutalia sacra*, *Punct.* 2. Voy. le Tom. XI. de ses Œuv. pag. 12. col. 1.

leurs lumières, que par la pureté de leur style, Famien Strada, Tarquin Gallucius & Jérôme Petruccius. Il faut avouer que cette correction étoit nécessaire ; mais du moins aujourd'hui l'Eglise n'adopte-t'elle plus ces chants Divins, qu'avec les précautions les plus sages & l'examen le plus sévère.

L'Hymne est un petit chant, qui contient les louanges de Dieu : tel a toujours été son objet. Athénée dit (6) que l'Hymne ancien est un Poëme à l'honneur des Dieux. Philon reconnoît (7) que les Pseaumes sont une espèce d'Hymne ; mais les Pseaumes expriment plus généralement les louanges Divines, & l'Hymne est un chant qui n'en renferme que de particulières : tantôt elle prend pour sujet la puissance de Dieu, tantôt c'est sa bonté, d'autrefois la gloire d'un Saint dont on célèbre la Fête. Etant faite pour être chantée dans nos Temples, & aux jours de pompe, on doit y employer des peintures magnifiques, des idées nobles & un style orné. A l'égard des règles & des différentes espèces de nos Hymnes

(6) Lib. VIII.
(7) *De Mundo*, cap. IX.

d'Église, il suffit de consulter l'*Héortologie* (8) du P. Charles Guyet, Jésuite, où l'ordre, la netteté & l'élocution ne laissent rien à désirer : peut-être l'Auteur auroit-il dû, moins occupé des petits détails, s'étendre davantage sur l'origine de ce Poëme, y joindre des jugemens critiques, & épuiser les points essentiels de sa matière. Le P. Oudin s'étoit proposé, comme on le voit par le projet & les fragmens qu'il a laissés, de remplir cet objet, en poussant plus avant ses recherches dans l'Antiquité, sans négliger ce que l'Histoire Ecclésiastique & la Liturgie moderne auroient pû lui fournir.

Le Poëme Didascalique lui ouvrit une nouvelle carrière ; & c'est sur ses idées qu'un sçavant Académicien a publié depuis peu un Recueil de pièces dans ce genre (9). Le P. Oudin ren-

(8) *Heortologia, sive de Festis propriis locorum & Ecclesiarum. Lut. Par. Cramoisy*, 1657. *in-fol.* Ce Livre est dédié au Clergé de France. Charles Guyet, né à Tours en 1601, mort au Collège des Jésuites de cette ville le 30 Mars 1664.

(9) M. l'Abbé d'Olivet a pris soin de l'édition des *Poëmata Didascalica, nunc primùm vel*

doit compte dans une Préface historique des motifs qui l'avoient porté à traiter cette matière, & attribuoit aux difficultés mêmes de cette espèce de Poësie, le peu de connoissance qu'on en a : il passoit ensuite à l'Antiquité, l'utilité & la nature de ce Poëme ; il examinoit même si ç'en étoit véritablement un : delà il venoit aux qualités & aux règles, au style & au caractère qui lui est propre. Suivant sa méthode ordinaire, il jugeoit des principaux Poëtes Didascaliques.

Il préparoit aussi l'édition d'un Recueil complet des Poëtes Latins qui ont mis quelques pensées morales en vers, & comptoit y joindre une Dissertation sur ces sortes de préceptes proposés & réduits en forme de distiques.

Si les Mémoires pour servir à l'Histoire des hommes illustres dans la République des Lettres n'avoient pas été interrompus peu de tems après la mort

*edita, vel collecta. Paris. Pet. Ægid. le Mercier*, 1749. *in*-12. 3 *vol.* Si le P. Oudin ne s'en est pas déclaré ouvertement l'Éditeur, c'est pour ne point blesser quelques-uns de ses confrères, Auteurs de Poëmes qu'il ne jugeoit pas à propos d'insérer dans ce Recueil.

de l'Auteur, le P. Oudin les auroit encore enrichis de trois nouveaux articles. Une vie du P. Poussines y devoit bientôt paroître. D'ailleurs celle du P. Sirmond, dont on est redevable à l'Éditeur (10) des Œuvres de ce sçavant Jésuite (11), n'étant qu'un court éloge dénué d'une infinité de faits & d'anecdotes, que le P. Oudin avoit recueillis & commencé de mettre en œuvre, il n'auroit pas tardé à nous en faire voir un article fort étendu.

On sçait que le P. Théophile Raynaud ayant passé quelques mois dans un petit Collège, où manquoit une Bibliothèque aussi nombreuse que l'exigeoient ses projets, se mit à écrire sa vie, dont les Jésuites de Lyon possèdent aujourd'hui l'original ; mais un Sçavant qui fait sa propre histoire, se trouve quelquefois intéressé à manquer de fidélité & d'exactitude. Le P. Oudin qui a eu la curiosité, le loisir & la patience de tirer des Ouvrages de cet

(10) Le P. Jacques de la Baune : Henri Valois & Colomiès ont aussi travaillé à la vie du Père Sirmond.

(11) Voy. l'Abrégé de cette Vie dans les Mémoires du P. Niceron, Tom. XVII.

Auteur les particularités qui pouvoient servir à le faire connoître, vouloit suppléer à ce que l'amour propre ou quelques autres motifs n'avoient pas permis alors au P. Raynaud de nous apprendre lui-même. La matière ne pouvoit manquer d'être abondante & agréable : le P. Théophile Raynaud, avec une mémoire & une lecture prodigieuse, avoit embrassé tous les genres ; mais on reconnut à sa façon d'écrire, qu'il avoit trop négligé les Auteurs de la belle Latinité : imitateur de différens styles, il n'a pû plaire par cette variété, & lorsqu'il a voulu s'en faire un propre, c'est celui de Tacite qu'il a rencontré. Cependant son érudition & une sorte de singularité dans les sujets qu'il a choisis, ainsi que dans la manière de les traiter, feront toujours rechercher ses Ouvrages. Quoique le P. Raynaud parût dans le commerce ordinaire l'homme le plus doux, il étoit vif & redoutable la plume à la main. Le Livre qu'il a publié contre les Dominicains (12) sous le nom de *Petrus à Valle clausâ*, le témoigne assés : il s'y dé-

(12) *De Immunitate Authorum Cyriacorum à censurâ.*

chaîne contre les horribles blasphémateurs ( c'est ainsi qu'il les nomme ) qui ont osé mettre la Vierge parmi les signes du Zodiaque. Au reste le P. Oudin n'a jamais approuvé la méthode dont se servit le défenseur des Dominicains pour y répondre. Jean Casalas réimprima le texte de l'écrit du P. Raynaud, en y opposant des traits de satyre beaucoup plus piquans, sans s'appercevoir combien il est dangereux de reproduire sous les yeux du Public les fausses imputations & les qualifications injurieuses dont on se plaint. Il est même des Livres pernicieux qu'il seroit à souhaiter qu'on eût dérobés à notre connoissance; cependant S. Augustin, en combattant Pélage & Julien, n'a pas craint de conserver les erreurs de ces Hérétiques, dont le texte entier ne se trouve plus que dans ses Œuvres. C'est aussi l'inconvénient où est tombé S. Cyrille, en réfutant Julien l'Apostat; & c'est ce que font tous les jours des Critiques imprudens, en voulant ruiner les systêmes absurdes de nos Philosophes impies.

De tous les Sçavans de Port-Royal, M. Nicole étoit peut-être celui qui sçut

le mieux écrire en Latin ; cependant le P. Oudin, pendant un tems de maladie, s'étant amusé à lire la Traduction des Lettres Provinciales par le faux Guillaume Wendrok, y apperçut une grande quantité de solléciſmes, & delà prit occasion de traiter de la propriété de quelques mots, & d'expliquer plusieurs règles de la Grammaire Latine. Le P. Vavaſſeur avoit déja découvert dans le *Delectus Epigrammatum* de M. Nicole des barbariſmes, des termes inuſités, & des expreſſions dont les Auteurs de la belle Latinité ne s'étoient jamais ſervis ; mais M. Huet (13), ſans vouloir ſans doute infirmer la critique du Jéſuite, remarque en portant ſon jugement ſur les Ouvrages poëtiques de ce Père, qu'il eſt tombé lui-même dans un plus grand défaut, en affoibliſſant ſouvent ſes penſées pour s'attacher trop à la pureté du Latin, ou plutôt aux minuties grammaticales.

Le P. Oudin avoit ſouvent cherché l'occaſion de réfuter les fauſſes anecdotes touchant le P. Melchior Inchofer

(13) *Pag.* 63 de ſon *Commentarius de Rebus ad eum pertinentibus.*

rapportées dans la Relation de M. Bourgeois, Docteur de Sorbonne, & député en 1645 & 1646, pour défendre à Rome le Livre de la fréquente Communion. Il m'a confié autrefois un petit écrit apologétique, où il répondoit à six chefs principaux de cette Relation.

1°. Inchofer, si l'on en croit M. Bourgeois, a été lui-même Janséniste, défenseur de ce parti, & grand admirateur du Livre de la fréquente Communion, dont il a loué publiquement l'Auteur.

2°. Interrogé pourquoi dans l'importante affaire de ce Livre, il n'a point été appellé pour le censurer, il répondit que par-tout où la Société vouloit triompher, il étoit exclus des jugemens.

3°. En 1645 il obtint du Pape une Réformation de XXXV. articles concernant les Jésuites, dont le principal étoit de perpétuer le Généralat jusqu'à la mort.

4°. Le Pape ayant voulu que cet écrit fût communiqué aux Jésuites à Rome, pour l'élection d'un Général, ces Pères firent un statut, qui portoit

que le Général indiqueroit à la neuvième année une assemblée générale, où il se déposeroit de sa place, & qu'il en seroit privé, à moins qu'on n'ordonnât qu'il fût continué.

5°. Inchofer ayant été condamné à la mort par le Général & les assistans des Jésuites, il fut enlevé la nuit, & conduit assés loin par des chevaux tout prêts au-delà du Tibre; mais ayant été ramené par ordre du Pape, on le vit le lendemain matin au Collège des Allemans, dont il étoit Recteur.

6°. On ne sçait pas bien les causes de sa disgrace dans la Société; mais on doit l'attribuer en partie au Livre de la *Monarchie des Solipses*, dont il est Auteur.

*Réfutation.*

1°. Il faut d'autres témoins de son Jansénisme que les Jansénistes mêmes; mais qu'on lise ses écrits: je suis persuadé qu'on n'y en trouvera pas un mot, & que les Jansénistes ne voudroient certainement pas adopter ses sentimens; comme, par exemple, ce qu'il écrit à Leo Allatius: *Papa est majoris authoritatis quam Paulus, & aqua-*

*lis ei quam Petrus habuit* (14). Pour ſe convaincre qu'il n'a jamais été admirateur d'Antoine Arnauld & de ſon Livre, il n'y a qu'à lire une longue & ſçavante Lettre qu'il adreſſe à Leo Allatius, & l'on verra de quelle manière il y traite M. Arnauld, & comment il a parlé de ſes ſentimens.

2°. S'il n'a point été appellé à la cauſe Janſénienne, que M. Bourgeois apprenne qu'Inchofer étoit malade dans ce tems-là, & qu'il fut enſuite entiérement occupé à l'impreſſion de ſon Hiſtoire de Hongrie.

3°. Tout le monde ſçait, que par les règles du Fondateur S. Ignace, la place du Général, chez les Jéſuites, eſt perpétuelle : il n'eſt donc pas même vraiſemblable que par ordre d'Innocent X. & ſur les repréſentations d'Inchofer, on ait voulu introduire une innovation dans la Société.

4°. D'ailleurs jamais dans aucun Chapitre il n'a été queſtion de tel Décret chez les Jéſuites.

5°. L'enlèvement nocturne du P. Inchofer,

(14) Le terme d'*authoritas* ne ſignifie ici que puiſſance, juriſdiction, & non pas le degré de foi dû au témoignage de S. Paul.

Inchofer n'est évidemment qu'une pure fable. Quoi, M. Bourgeois voudroit que l'on crût que le Général Vincent Carafa, homme né d'une famille noble, d'une vertu exemplaire, & cinq Assistans, gens recommandables par leur science & leur Religion, fussent des hommes perdus, des assassins! Pour attester un fait si grave, du moins M. Bourgeois auroit-il dû produire quelques témoins de cet attentat prétendu.

6°. Quant à la *Monarchie des Solipses*, le véritable Auteur de cette satyre est Jules-Clément Scotti; le P. Oudin l'a prouvé dans les Mémoires du P. Niceron, Art. Inchofer & Scotti.

M. Bourgeois donne prise à la critique en bien d'autres endroits de cette petite pièce, comme lorsqu'il dit (*pag.* 20.) que Roderic Arriaga a disputé dans les Congrégations *de Auxiliis*, tandis qu'Arriaga avoit à peine alors dix ans: comme encore lorsqu'il prétend qu'Inchofer a donné deux volumes *in-folio* des Annales Ecclésiastiques du Royaume de Hongrie; & cependant il n'en a jamais achevé qu'un seul. L'Auteur de la Relation ajoûte, qu'il tient d'un Jésuite méme une partie des faits,

qu'il y rapporte ; mais cela eſt impoſſible, parce que ce Père, quel qu'il ſoit, lui auroit appris qu'on appelle Congrégation chez les Jéſuites, ce que M. Bourgeois nomme aſſemblée, & que ce dernier mot, ſoit dit en paſſant, eſt véritablement en uſage chez les PP. de l'Oratoire.

M. le Préſident Bouhier, toujours occupé de ce qui pouvoit contribuer à faire fleurir les Lettres, ayant eu deſſein de publier une nouvelle édition des Épîtres de Philelphe, avoit engagé le P. Oudin à fournir des notes ſur cet Ouvrage, qui étoit devenu très-rare dans la Librairie (15). On devoit l'imprimer en Allemagne, où il ſemble que la Langue Latine ſe ſoutienne aujourd'hui plus honorablement qu'ailleurs ; mais un évènement imprévû en fit perdre l'idée. Le P. Oudin conçut auſſitôt un nouveau plan, dont il fut encore diſtrait par l'entrepriſe de la Bibliothèque des Ecrivains de ſa Société. C'étoit un Traité des ſyſtêmes Théologiques, qu'il vouloit écrire en Latin, & que M. l'Abbé *** s'étoit offert de

(15) La nouvelle édition de Florence l'a rendu plus commun.

traduire en François. Mettons aussi parmi les projets du P. Oudin une Traduction en vers Latins du Paradis perdu de Milton : on a vû quelques essais de ce Poëme, où le Traducteur n'avoit point affoibli les grandes beautés de l'original.

Il semble qu'une des plus curieuses & des plus utiles compilations qui nous manquent, est une Bibliographie générale, c'est-à-dire, un catalogue complet des Livres tant imprimés que manuscrits, en quelque Langue que ce soit. Une société de Sçavans qui réuniroient leurs travaux pour un pareil projet, ne tenteroit pas certainement envain le succès de ce coup-d'œil de l'Encyclopédie. On pourroit y ajoûter les titres des Ouvrages que quelques Auteurs ont promis, & n'ont jamais publiés, & même y indiquer les sujets importans qui n'ont point encore été traités. Une suite nécessaire de cet indice seroit encore une notice des Livres que nous n'avons plus. Pancirole, Chasseneuz, François Patritius & Michel Neander ont bien parlé des Bibliothèques qui ont été détruites : Bartholin, après avoir eu le malheur de

perdre ſes Livres & ſés papiers par un incendie, compoſa un Traité *de Bibliotheca incendio*; Maderus s'eſt occupé à conſerver la mémoire des écrits & des Bibliothèques qui ont exiſté avant le Déluge. Je ne ſçais ſi nous devons regretter les recherches de M. de la Monnoye ſur les Livres proſcrits & condamnés au feu; mais un catalogue raiſonné de tant d'excellens Livres qui ont péri par la main des Proteſtans, ſoit en les brûlant, ou par d'autres moyens de ſuppreſſion, eût été un Ouvrage digne de la plume du P. Oudin, qui en avoit formé le plan.

Un autre deſſein qui paroiſſoit l'amuſer & l'intéreſſer davantage, étoit d'expoſer au jour les petiteſſes des grands hommes, qu'eux-mêmes ou leurs panégyriſtes ont toujours eu ſoin de couvrir des plus épaiſſes ténèbres. Le P. Oudin non content de porter ſes vûes & ſon attention ſur les Sçavans, avoit cherché les foibleſſes de l'humanité juſqu'au fonds du cœur des Héros & des plus grands Princes. L'Hiſtoire ancienne & moderne, ainſi que les faſtes de la République des Lettres, en fourniſſent mille exemples qu'il ci-

toit, surtout en conversation, avec un plaisir singulier.

---

## ARTICLE XIX.

*Extraits & Fragmens de Lettres.*

J'AUROIS pû donner ici une suite considérable des Lettres du P. Oudin, & y joindre les réponses de quelques Sçavans dont il a bien voulu me faire part, si cette collection assés ample pour fournir un volume entier, ne m'eût trop éloigné du plan que je me suis proposé dans ces Mémoires : d'ailleurs, non-seulement la variété des sujets que comportent ces Lettres, n'auroit plus formé de liaison avec les articles précédens ; mais j'aurois dû même pour des raisons essentielles en supprimer une grande partie. C'est ce qui me détermine aujourd'hui à n'en publier que de courts extraits ou des fragmens, qui ayent rapport surtout aux faits littéraires & aux Sçavans dont j'ai parlé dans le cours de cet Ouvrage. Il est presqu'impossible de lire sans ennui un Recueil de Lettres quelles qu'elles

soient, dont on n'aura pas eu soin de retrancher le détail des affaires particulières, le badinage & les négligences que l'amitié permet, les complimens que l'usage autorise, & d'autres digressions, quelquefois à la vérité intéressantes pour celui à qui on écrit, mais ordinairement fort indifférentes pour tout autre (*). Il faut en cela, comme dans tous les genres susceptibles de diversité, respecter le Public, qui malgré les précautions qu'exige le choix de ce qui se trouve de meilleur dans un commerce Epistolaire, n'a pas toujours agréé les fragmens qu'on lui en a présentés.

L'Ouvrage de M. l'Abbé Papillon n'est pas une Gazette littéraire, qui annonce *facta atque infecta*, mais une Hist-

(*) Si on avoit ôté, par exemple, des Lettres de Madame de Sévigné les fastidieux complimens qu'elle ne cesse de faire à sa fille ; si on n'avoit pas voulu scrupuleusement conserver dans celles du fameux Rousseau quelques détails de ses affaires domestiques, & d'autres minuties qui impatientent le Lecteur, s'aviseroit-on aujourd'hui de faire aux éditeurs un crime de ces lacunes ?

toire durable, qui ne doit se charger que des faits auxquels le Public curieux prend part. . . . . . . . . . . . .

Connoissés-vous un Père *Carles*, Jésuite de Dijon, qui, selon Nicolas Pasquier (1), soutient qu'il falloit ôter de la prière que N. S. Jesus-Christ laissa à son Église : *Ta volonté soit faite en la Terre comme au Ciel* ? Je ne doute pas que ce qui est imputé au Jésuite Carles, ne soit un mal-entendu ; comme ce que le vieux Pasquier, père de Nicolas, met sur le compte de Maldonat touchant l'existence de Dieu, & ce que Nicolas lui-même rapporte encore au sujet de Suarez, *qui tenoit*, prétend-il, *que la Vierge Marie étoit née en péché originel*. . .

Vous traités Guenebaud (2), comme je traite Leon Trippault, sieur de *Bardis* (3), qui certainement ne sça-

(1) Dans ses Lettres, *pag.* 928.

(2) Jean Guenebauld, Médecin de Dijon, qui a donné l'Histoire d'un beau monument trouvé aux environs de cette ville, sous le titre de *Réveil de Chyndonax, Prince des Vacies, Druydes Celtiques*, &c. *Dijon, Claude Guyot*, 1621. *in*-4°. *Voy. la Biblioth. des Auteurs de Bourg. part.* 1. *pag.* 273.

(3) L'Ouvrage de cet Auteur est intitulé : *Celt' Hellénisme, ou étymologie des mots Fran-*

voit pas bien la Langue des *Bardes*. Il ne distingue point le Celtique du François moderne. A l'entendre, on croiroit que les Celtes avoient dans leur Langue tous les mots que l'on voit dans son Livre. C'est encore une erreur que d'aller chercher dans le Grec l'origine de plusieurs termes, qui ne viennent que du Latin : il est vrai que les Latins les ont tirés du Grec. . . . . . . . .

J'ai beaucoup oui parler du P. Berthet : étant à Lyon où il régentoit les Mathématiques, le jour que le Provincial fit la visite des classes, ce Professeur, au lieu d'expliquer la leçon, entonna du haut de sa chaire un motet dont il avoit composé la musique, battit lui-même la mesure, & le fit exécuter par ses écoliers, donnant pour raison de cette singularité que la Musique est une partie des Mathématiques. Il étoit attaché au Cardinal de Bouillon, qui disoit que pourvû qu'il

*fois tirés du Grec : plus, preuves en général de la descente de notre Langue.* La première édit. de ce Livre est de 1577, à Orleans. *Voy. Biblioth. de la Croix du Maine, pag.* 288. J'en ai une *in*-8°. imprimée dans la même ville par Eloy Gibier, en 1581.

eût

eût avec lui le P. Berthet ou son chien, il étoit sûr de ne jamais s'ennuyer. Vous avés peut-être oui parler de la *Devineresse* (4) ; elle faisoit grand bruit du tems que j'étois écolier, & je me souviens de l'avoir vûe souvent sur les écrans : le P. Berthet étant à Paris à la suite du Cardinal, s'avisa d'aller la consulter. Le feu Roi en fut averti, & comme ce Prince entroit beaucoup dans le détail de notre Gouvernement, il ne voulut pas que le P. Berthet restât parmi nous. . . . . . . . . . . .

L'Epitaphe de Sarrasin est sûrement de Ménage (5). *Idemque versâ scriberet feliciter* : c'est ainsi que j'en ai lû le 4e. vers dans ses Poésies ; par conséquent nos deux amis se sont trompés, l'un, en imprimant *versâ*, l'autre, en corri-

(4) C'est-à-dire, *la Voisin*, qui est désignée dans une Comédie de Thomas Corneille & de Vizé sous le nom de *Madame Jobin*. Cette pièce qui parut en 1679, sous le titre de *Devineresse*, eut un succès extraordinaire : on y développe les tours d'adresse, dont les prétenduës Devineresses se servoient alors pour tromper & épouvanter bien des gens à Paris.

(5) Elle se trouve pag. 86. de ses Poës. édit. d'Amsterd. 1663.

geant *versu*. Cependant ils n'ont pas gâté le sens. *Oratio prorsa, oratio vorsa*, sont des Archaïsmes, qui dans la suite ont été adoucis. Vossius le dit dans son *Etymologicon* (6), & dans sa Grammaire Latine (7). Enfin l'Auteur avoit écrit *vorsâ*; mais on peut remarquer, ce me semble, que l'expression seroit plus juste, s'il avoit mis :

*Oratione qui solutâ commodè,*
*Idemque vinctâ scriberet feliciter.*

Il y a rapport & opposition entre *solutâ* & *vinctâ* : il y en a de même entre *oratio prorsa* & *oratio vorsa*. Entre *oratio soluta* & *vorsa* il y en a ; mais elle paroît moins. Quant à l'attribution de l'Epitaphe à M. Pellisson, j'avertirai M. l'Abbé d'Olivet, afin que s'il fait une nouvelle édition de l'Histoire de l'Académie Françoise (8), il rende à Ménage ce qui appartient à Ménage. Il ne faut pas, comme vous le dites assés

(6) Voy. les mots *prosa* & *versus*.
(7) *Tom.* 1. *pag.* 779. & *Tom.* 2. *pag.* 334.
(8) Cette note critique a eu son effet dans la seconde édit. & l'Epitaphe a été rendue à son véritable Auteur.

plaiſamment, déménager les Epitaphes; cela eſt contre les bonnes mœurs, & défendu par les douze tables. . . .

J'achève l'article de Maffée, que j'ai voulu ne pas négliger, parce que c'eſt notre meilleur Latiniſte. . . . . . . .

*Le Père Oudin.*

Saumaiſe qui a jetté des notes ſur une infinité d'Ouvrages en quelque genre que ce ſoit, n'a fait auſſi que de très-légères remarques ſur un grand nombre d'Auteurs. . . . . . . . . . . . . Je ne diſſimule pas le tort qu'a eu le P. Petau d'accabler d'injures ſon adverſaire; cependant Saumaiſe avoit commencé dans ſes notes ſur Tertullien (9) : il eſt vrai qu'il ceſſa le premier de clabauder; & le P. Petau auroit bien fait de laiſſer tomber le trait lancé contre ſon S. Epiphane. . . . . . . . . . . . . . . .

Le prétendu Théologien auquel Saumaiſe répond, & qu'il traite ſi mal, ſans jamais le nommer (10), eſt Da-

(9) *Pag.* 446.

(10) Dans ſa *Confutatio notarum Larvati cujuſdam Theologi in excerpta Diſſertat. de Trapezitis*, &c.

niel Heinſius : Sarrau le dit dans ſa Lettre 29, écrite à Gronovius. J'avoue que Saumaiſe, dans cette ſatyre (11), ſemble douter ſi l'Ouvrage qu'il critique n'eſt point de *Cyprianus Regnerus Oosterga*, ou de *Boxhornius*. Que penſés-vous des froides & ridicules alluſions qu'il fait ſur les noms de ces deux Auteurs ? Il appelle l'un *Cypri asinus*, pour faire jouer ce mot avec *Cyprianus* : il déſigne l'autre par une épithète Grecque, qui rend la ſignification du nom vulgaire *Boxhorns*, c'eſt-à-dire, *corne de bouc*. Mais enfin Saumaiſe touche conſtamment ſur Daniel Heinſius, & le démaſque bien ouvertement, en reprochant à l'Auteur auquel il répond, d'avoir varié dans les deux éditions de ſon *Aristarchus Sacer*, au ſujet de Caſaubon (12) : à ce trait, on ne peut méconnoître le *Docteur Monosyllabe*, comme l'appelle quelque part Sarrau. Puiſque nous en ſommes ſur Saumaiſe, ſçavés-vous une anecdote que le fameux Iſaac la Peyrère apprit autrefois à Philibert de la Marre (13) ? En voici

(11) *Pag.* 5.

(12) *Voy. pag.* 14.

(13) Par une Lettre (manuſcrite) du 9 Septembre 1661.

les propres termes : » M. de Saumaise » m'a dit qu'étant écolier chez feu M. » son père à Dijon, on heurta à la por- » te de sa chambre, & que l'ayant ou- » verte, il vit un homme de très-bon- » ne mine, habillé en bourgeois, qui » lui présenta un papier plié qu'il prit » & lut. C'étoit son nom *Salmasius*, & » l'anagramme au bas, *Musas alis*. Il re- » garda cet homme, qui l'envisageoit » aussi avec attention sans lui dire un » seul mot, & qui tirant tout-à-coup » la porte sur lui, enferma M. de Sau- » maise sous clef à double ressort, si » bien que celui-ci fut contraint d'ap- » peller son valet pour lui ouvrir la » porte ; & s'étant ensuite informé de » cet homme, il se trouva que qui que » ce fût de la maison ne l'avoit vû en- » trer, ni sortir, & qu'on ne connois- » soit personne à la ville qui ressem- » blât à celui que M. de Saumaise dé- » peignoit. «

✱

On m'a fait lire l'Ouvrage manuscrit de votre jeune Auteur, sur les enseignes & les vignettes emblématiques

des Imprimeurs : M. de la Monnoye m'a dit autrefois qu'un de ſes amis avoit travaillé ſur la même matière. J'aurois voulu qu'en parlant de l'édition des Oraiſons du Jéſuite Pierre-Jean Perpinian, à Douai, 1608. *in*-16. l'obſervateur s'en fût tenu au ſujet typographique. L'enſeigne du Libraire, Jean Bogard, eſt un cœur aîlé, qui ſemble voler vers un Livre ouvert, avec ces mots : *cor rectum inquirit ſcientiam*. Cela me fait ſouvenir d'un Imprimeur, ( Gilles Corrozet ) qui avoit dans la ſienne quelque choſe d'analogue à ſon nom : une main portant un cœur, au milieu duquel eſt une roſe. Voyés les *Variæ Lectiones* de Victorius, imprimées à Lyon, *apud Joannem Temporalem*, 1554. *in*-4°. La vignette qui eſt au frontiſpice, fait auſſi alluſion au nom de l'Imprimeur : c'eſt le Tems armé de ſa faux, qui a un pied ſur le globe de la terre. On lit autour du cartouche :

*Et fugit intereà, fugit irreparabile tempus.*

Au reſte je ne puis approuver l'explication que votre Hiſtorien des enſeignes Typographiques donne de cel-

le de Robert Étienne. On y voit un olivier, dont plusieurs branches coupées, qu'il semble qu'on ait voulu rejoindre au corps de l'arbre, se détachent & tombent, avec cette maxime sur un rouleau : *noli altùm sapere.* Le mot de l'énigme porte-t'il en effet sur la distinction des versets de la Bible par Robert Étienne? Puisqu'on vous a donné l'édition des exercices spirituels de S. Ignace (14) citée dans les recherches de votre Auteur, vous auriés dû voir vous-même, si parmi les figures grotesques qui s'y trouvent, on y a représenté, comme il le dit, le péché véniel sous la figure d'un cochon de lait, & le péché mortel sous celle d'une bête affreuse. . . . . . . . . . . . . . .

C'est dans un Livre de Jean Duret (15), que Philibert Bugnion a mis la Traduction Latine du distique Grec d'*Antesignanus*.

*Utile quisquis aves, hae perlege sedulò chartas,*
*In quibus invenias admista jucunda suavi.*

Vous aviés remarqué autrefois, si je

(14) *Antuerpiæ, Michaël Knobbaert*, 1676. *in*-8°.

(15) *Commentaire & Adnotations sur l'Edit*

ne me trompe, dans l'Ouvrage de Duret, le passage que vous me demandés; le voici (16). Un nommé Lonvart, le 23 Mai de l'an 1393, fut condamné à être traîné de la Cour du Palais jusques à un échaffaut dressé du côté de la pierre de marbre, & là avoir le poing coupé, puis la tête, & *enfin pendu*, parce qu'il avoit baillé un coup de couteau à Me. Robert Danquegin, Commissaire député pour son procès, & encore que du coup la mort ne s'ensuivît. . . . . . . . . . . . . . .

M. de la Monnoye vous auroit certainement découvert l'ancien Auteur de ces quatre vers :

> Celui qui met son cœur en Dieu,
> Il a son cœur, & si a Dieu :
> Et qui le met en aultre lieu,
> Il perd son cœur, & si perd Dieu.

Vous ferés tel usage que vous voudrés de mes remarques; mais si vous êtes en commerce de Lettres avec le

*& Ordonnance du Roi, pour le bien & autorité de Justice, & des Officiers de S. M.* &c. *Lyon, Benoît Rigaud*, 1573. *in-8°.*

(16) Feuill. 9. *verso*.

Père Niceron, avertiſſés-le de ſe rendre un peu plus attentif, & de travailler moins précipitamment. Le Public ne lui ſçauroit pas mauvais gré de faire attendre ſes tomes un peu plus long-tems ; il compenſeroit le délai par l'exactitude : ne ſeroit-il pas plus avantageux pour lui d'être applaudi au bout de ſix mois, que d'être ſifflé au bout de trois ? L'article qu'il a donné du Père Raynaud fourmille de fautes groſſières : il eſt vrai que l'erreur en ces ſortes de choſes ne fait pas grand mal. Mais enfin il devroit du moins s'inſtruire en parcourant les Préfaces, & marquer un peu plus de reſpect pour la vérité. Il auroit trouvé dans les Œuvres mêmes de ce Jéſuite une infinité d'avantures, qui fourniroient matière à une vie auſſi longue qu'eſt celle de Saumaiſe par M. de la Marre. Je conviens que l'on ne doit pas exiger du P. Niceron qu'il ait vû les Mémoires anecdotes du P. Raynaud ; mais peut-on l'excuſer de ne s'être pas informé de ce qui concerne les perſonnes dont il a dû parler ? Par exemple, dans le catalogue des Ouvrages du P. Théophile Raynaud, ſur le *Judicium de libro Clementis*

*Scoti* : *cet Ouvrage*, dit-il, *tend à réfuter un écrit que le même Camerarius avoit composé sous le nom de Clement Scot.* Il confond deux Auteurs : *Guillelmus Camerarius* étoit Écossois ; le P. Raynaud le nomme pour cela *Scotus* : il avoit été Jésuite dans notre Province de Champagne ; lorsqu'il quitta, il étoit au Collège de Châlons-sur-Marne. Le P. Raynaud fit contre lui, *Non causa, ut causa. Clemens Scotus* n'est pas un masque ; c'est le nom d'un autre Jésuite, Apostat, comme l'appelle le P. Raynaud, parce qu'étant Profès, il avoit quitté l'Ordre, & s'étoit retiré à Venise, où il s'étoit mis sous la protection de la Seigneurie. Il étoit Italien, de Plaisance, & de l'illustre maison des *Scotti* : à la tête de ses Livres il est nommé *Julius Clemens Placentinus, ex illustrissimâ Scotorum familiâ.*

Le Cardinal Palavicin, qui réfuta ce *Clemens Scotus* dans ses *Vindicationes Societatis Jesu* (17), en parle ainsi : *Fuit inter nos Julius Scotus, vitâ innocens, ingenio mediocris, studio non indiligens. . . .*

Vous me ferés grand plaisir de m'envoyer une copie de ce qu'a écrit Fortunio Liceti sur notre Chyndonax. Cela

(17) *Romæ*, 1649. *in*-4°. *Voy.* le *chap.* 22.

pourroit entrer dans la Dissertation que M. le Président Bouhier a déja ébauchée pour montrer que cette inscription n'a point été supposée, comme quelques Sçavans l'ont voulu donner à entendre.

*Le P. Oudin.*

Le P. Marcel Leblanc, Jésuite, avoit cultivé son esprit par l'étude des Belles-Lettres, des Mathématiques & de la Théologie. *Sa Révolution de Siam* est, ce me semble, bien écrite, & ne peut venir que d'un homme d'esprit. Avés-vous oui dire que nos Supérieurs firent retrancher de cet Ouvrage un endroit, qui auroit pû donner quelques idées peu avantageuses de Messieurs des Missions étrangères. Je ne prétens pas que le P. Leblanc fût excellent Mathématicien. Quant à la Théologie, il y avoit réussi, non pas tout-à-fait comme un Suarez, ni un Maldonat. Il fut choisi pour apprendre la Langue de la Cour, comme il le dit lui-même dans sa Lettre à ses sœurs (18), d'où j'ai tiré

(18) On voit dans son Histoire pourquoi il fut obligé de s'appliquer à l'étude de cette Langue, *Tom. 1. pag.* 35.

qu'il avoit été à l'école de *Sancra* environ quatre mois. Il ne faut pas confondre ce Père avec un autre Jésuite du même nom, Thomas Leblanc, Champenois, natif de Vitry, Auteur d'un vaste Commentaire sur les Pseaumes, & de plusieurs autres Ouvrages; j'ai vû aussi de lui un autre Commentaire manuscrit en x. volumes sur les Oraisons de Cicéron. . . . . . .

La formule, *Sta viator*, ne pouvant avoir lieu dans une Eglise, j'en ai employé une autre qui est plus longue: quant à la phrase, *Hîc jacet*, c'est une impertinence; le corps n'est pas l'homme. . . . . . . . . . . . .

M. Thomassin fait bien de quitter les canaux & les ponts pour se mettre à l'illustration des Antiquités Celtiques; mais je serois d'avis que, sans épouser aucun systême, il traitât sa matière en Historien: dès qu'une fois on a un systême, on ne veut plus voir que ce qui le favorise. . . . . . . . .

Je trouve dans la Bibliothèque du P. Echard: *Franciscus Chauchemer, Gallus*, &c. *quindecim annorum adolescens, anno* 1655 *Ordini nomen dedit. Mors ei non improvisa, licet subita, acce-*

*dit die sextâ Januarii in ipsis Epiphaniæ solenniis, horâ circiter undecimâ matutinâ, anno* 1613. Comment, s'il vous plaît, entendés-vous ces mots : *die sextâ Januarii in ipsis Epiphaniæ solenniis*? Le P. Echard a-t'il voulu apprendre à ses Lecteurs que la fête de l'Epiphanie tombe le 6 de Janvier ; ou est-ce à dire que celui dont il parle mourut à l'Office ? Dans le premier cas, la remarque seroit curieuse ; dans le second, l'expression seroit peu intelligible.

*Le P. Oudin.*

❀

Rompre avec quelqu'un, ou rompre la paille ; ce proverbe est rapporté dans la Chronique de Bèze (19), où l'Évêque Brunon dit à un Villageois qui avoit fait un coup hardi pour le service des Moines : *Securus esto ; nam qui te lædet, mecum quoque dividet illud*... On y voit qu'Halinard, Abbé de S. Bénigne, fit piller par ses Moines le Monastère de Bèze, dont les effets furent transportés à Dijon. L'Abbé Ul-

(19) V. *Tom.* 1. du Spicileg. de D. Luc d'Acheri, *pag.* 538.

ger qui étoit prisonnier à S. Bénigne, se sauva, & à son tour chassa de Bèze les Moines d'Halinard. . . . . . .

Le Pape Paschal, l'an 1108, permit aux Moines de Bèze de célébrer la fête de S. Pierre & S. Paul comme celle de Noël, & par conséquent de dire trois Messes ce jour-là (20). . . . . . . . . . . . . . Vous trouverés la signification du mot Bourguignon, *Pautenei*, dans le titre suivant : *Carta Milonis, cognomento* Pautenerii ; & dans le texte : *Milo, Tilecastri miles, dictus agnomine* Gyrovagus (21). M. de la Monnoye, dans son Glossaire Bourguignon, donne l'étymologie de ce mot, en citant les origines Italiennes de Ménage, & en prodiguant à ce sujet une érudition très-recherchée.

Je ne puis changer de sentiment sur l'usage des baguettes que portent aux processions les Bénédictins de S. Bénigne de Dijon. Je l'ai toujours regardé comme un abus ; & pour le prouver, je ne pense pas qu'on puisse d'abord alléguer rien de meilleur que les Obser-

(20) *Ibid. pag.* 638.

(21) *Ibid. pag.* 669.

vations du R. P. Martène (22) : *Ratio propter quam baculos accipiebant, hac erat, quia nudis pedibus hâc in processione incedebant, quo casu semper baculos deferebant.* Ces bâtons étoient donnés aux Moines, afin qu'ils s'en servissent pour détourner les pierres, les épines, & tout autre obstacle. Le P. Martène ajoûte : *Baculos deferunt etiam nunc Divionenses nostri ad processionem, sed nudis pedibus non procedunt; ab hâc etiam lege olim dispensari permittebant consuetudines S. Dionysii in Franciâ.* La même chose est répétée plus bas (23). Consultés aussi un certain Auteur Pseudonyme ( le Sr. de Moleon ) dans ses Voyages liturgiques, & vous verrés qu'il est parfaitement d'accord en cela avec D. Martène. Ce Père me fournit encore un autre passage dans son Traité de l'Ancienne discipline de l'Eglise sur la célébration des Offices Divins (24), où l'usage des baguettes est interdit aux Moines dans le Chœur, *exceptis debilibus.* Le reste de

(22) *De Antiq. Monach. Ritib. Lib.* 3. c. 19. n. 14.

(23) *Lib.* v. c. 16. n. 30.

(24) *Lugd. Anisson & Posuel*, 1706. in-4°. *Voy.* le *chap.* 3. *pag.* 25.

cette citation porte entr'autres choses, que Chrodegand, dans la règle qu'il fit pour les Chanoines de Metz (25), ne voulut point accorder cet usage, *nisi infirmitate cogente*. Je vous prie de voir à ce propos le Canon 33 du Concile de Mayence en 813 : *Non equitando, nec pretiosis vestibus induti* (26), *sed discalceati, cinere & cilicio induti, nisi infirmitas impedierit.* Les Moines n'ont jamais porté ces petits bâtons dans les processions, ou hors de l'Eglise, que lorsqu'ils alloient nuds pieds : les anciennes coutumes de l'Abbaye de Fleuri sur Loire y sont conformes (27). On y voit pareillement, qu'à cause de la difficulté des processions, & de la grande foiblesse où les mortifications & l'abstinence jettoient les Moines, il leur étoit permis, lorsqu'ils le vouloient, d'être assis aux Vêpres, à Complies, &c. Les Décrets de Lanfranc portent la même règle & les mêmes

(25) *Cap.* 26. *Voy.* aussi *Concil. Aquis-Gran.* 816.

(26) *Voy.* les Lettres de Sidonius Apollin. Lib. v. Epist. 7. avec la remarque de Savaron sur ces mots : *Castinorati ad Latanias.*

(27) *Voy. Biblioth. Floriacens*, *pag.* 404.

motifs

motifs (28). Pendant les Rogations, les Moines descendant du Dortoir, *nudis pedibus*, pour aller à l'Église, & delà à la procession : *In egressu Monasterii sint famuli camerarii habentes ibi baculos præparatos, quos tribuant fratribus ad se sustentandos.* Quand ils sont arrivés à l'Église où ils vont en procession : *Intrantes Fratres reddant baculos prædictis famulis, ab eisdem iterùm recepturi exeuntes* (29). S'il se faisoit quelques processions où les Moines n'allassent point nuds pieds, ils marchoient sans baguettes (30).

*Le P. Oudin.*

(28) *B. Lanfranci Decreta pro Ordine S. Benedicti. Sect. v. pag.* 268. *col.* 2.

(29) *Ibid. pag.* 269. *col.* 2.

(30) En 1731 les Bénédictins de Dijon cesserent pour la première fois de porter leurs baguettes à la procession générale qui se fait en cette ville le jour de la fête de S. Simon & S. Jude, conformément aux Lettres-Patentes accordées par le Roi, ensuite d'un expédient entre ces Moines & Mess. de la Cathédrale. Au reste on trouve l'usage des baguettes autorisé par la règle de S. Pacôme. Je rapporterai seulement ici la remarque de D. Hugues Ménard sur un passage d'un Ouvrage de S. Benoît.

Un de mes amis m'assura il y a quelques jours, mon R. P. qu'il avoit assisté à une Messe haute célébrée par les Pères Jésuites de la Maison Professe de *Giesù*; & que par un statut de la Congrégation des Rites, ils étoient obligés de chanter des grandes Messes, &c. Je lui citai l'article de votre Règle qui vous décharge de toutes ces cérémonies; mais il m'opposa toujours le statut & son exécution: je vous prie, mon R. P. de m'éclaircir ce point de discipline.

*M. l'Abbé Papillon.*

Il est vrai, Monsieur, que les Dimanches & les Fêtes considérables on chante une Messe haute, à Diacre & sous-Diacre, dans l'Eglise de notre

(*) *S. Orsiesius dat Monachis* caligas, pellem & virgam. *Bacillo utebantur ad imitationem Veteris Testamenti, ut notat Cassianus lib.* I. *de habitu Monachi, cap.* 8. Et baculus, quem gestat ad imitationem horum, qui professionis ejus profiguravere lineas in Veteri Testamento. [* *Concordia Regularum, Auctore S. Benedicto*, &c. avec les notes de Dom Menard, *Paris, Jérôme Drouard*, 1638. *in-4°. Voy. le chap.* LXXXI. *pag.* 896.]

Maison Professe à Rome. On en fait autant dans tous nos Collèges d'Allemagne : on prêche pendant la Messe, & avant le sermon il y a publication de tout ce qui se lit au Prône des Paroisses ; dans ce pays-là les Paroisses sont pour les Baptêmes, les Mariages, le Viatique, l'onction des malades & les enterremens. Les Curés ne se donnent pas la peine de chanter la Messe ou les Vêpres, de publier les bans, les monitoires, de prêcher, ou de faire le Catéchisme ; ils nous renvoient ces fonctions comme à leurs Vicaires : c'est ce que j'ai vû à Trèves ; & dans quelques autres villes où j'ai été, l'on m'a assûré que la pratique étoit uniforme : aussi les Jésuites Allemands chantent la Grand'-Messe, font Diacre ou sous-Diacre à tour de rôle ; ils y sont faits.

Voici de quelle manière S. Ignace s'explique sur cet article dans ses Constitutions (31) : *Quoniam occupationes, quæ ad animarum auxilium assumuntur, magni momenti sint, ac nostri instituti propria & valdè frequentes. . . . . . non utentur nostri choro ad horas canonicas, vel Missas, & alia Officia decantanda : quan-*

(31) *Part.* VI, *cap.* 3. §. 4.

*dòquidem illis, quos ad ea audienda devotio moverit, abundè suppetet, ubi sibi ipsis satisfaciant. Per nostros autem ea tractari convenit, quæ nostræ vocationis ad Dei gloriam magis sunt propria.* Dans sa Déclaration (ce sont des espèces de gloses de la même main & d'égale autorité) il permet de chanter Vêpres avant le Sermon, si cela peut contribuer à ce que le Sermon soit plus utile; & encore au même endroit, de faire l'Office des Ténèbres: *Officium, quod tenebrarum dici solet, cum suis ceremoniis in hebdomadâ sanctâ fieri posset.* Dans le Collège Romain, on chante les Matines & la Grand'Messe la nuit de Noël. Pendant l'Octave du S. Sacrement, le Général fait une procession publique, à laquelle assistent tous les Jésuites de Rome, les Prêtres en étole & en chasuble, les autres en surplis. Quelques Congrégations ont autorisé le Général à permettre le chant pour certaines fêtes, & en certaines circonstances; mais il ne peut prescrire la Psalmodie quotidienne. La Congrégation des Rites ne peut aussi nous rien prescrire en cette matière, parce qu'elle ne peut aller contre les Bulles de Paul III. de

Jules III. & de Gregoire XIII. qui nous ôtent le chœur & le chant. J'ai vû un Manuſcrit Latin d'un ancien Jéſuite François, qui avoit vécu avec S. Ignace ; c'eſt une eſpèce d'*Ana*, où il y a des faits anecdotes (32). J'y ai lû que S. Ignace diſoit : quand les Mendians, les Moines & les autres Religieux ont abandonné les fonctions laborieuſes de leurs Inſtituts, le travail des mains, la Prédication, les Miſſions, on ne s'eſt pas apperçu qu'ils étoient inutiles & onéreux au Public, parce qu'on les a vûs chanter au Chœur à l'ordinaire. Je ne veux pas que la Compagnie ait cette reſſource contre le mépris du Public, s'il lui arrive de quitter la route que je lui trace : je veux qu'on ne puiſſe ſe diſpenſer de la détruire, comme abſolument inutile, & hors d'état de chanter même un *Gloria Patri*. . . . . . . . .

Les *Meditationes Fortuitæ* du P. Hardouin que j'ai lûes, forment un gros Manuſcrit *in*-4°. qui eſt à la Maiſon

(32) Ce ſont des particularités que ce Jéſuite avoit entendu dire à S. Ignace. Le P. Oudin, en citant quelquefois ce Recueil qui ſe trouve à la Bibliothèque des Jéſuites de Dijon, lui donnoit le titre d'*Ignatiana*.

Professe des Jésuites de Paris. C'est dans ce volume que l'Auteur a jetté les pensées & les remarques qui n'avoient pas trouvé place dans ses Ouvrages. Il s'est servi du titre de *Pensées fortuites*, à l'exemple de Tollius, qui a fait un Livre sous celui de *Fortuita*; mais à la vérité d'un goût fort différent. On trouve dans les *Meditationes Fortuitæ* du P. Hardouin bien des choses qui tiennent de la singularité de son génie, & qui tendent presque toujours au paradoxe. . . . . . . . . . . . Il y avoit autrefois un commerce de louanges établi dans la République des Lettres. N'est-ce pas chez vous que j'ai vû dans un volume de ces petits éloges alternativement donnés & rendus dans les Ouvrages de plusieurs Sçavans ? Par bonheur cette mode ridicule est passée ; mais il me semble que nos Auteurs modernes y substituent des personnalités si vives, qu'il y a lieu aujourd'hui de regretter en quelque sorte les politesses mutuelles qu'on se faisoit sur le Parnasse dans le siècle précédent. Au reste, je ne puis me déterminer à sacrifier un mois de mon loisir pour enrichir l'Ouvrage de M. D****, malgré l'offre obligeante

qu'il me fait de m'y citer honorablement. Vous sçavés que je n'ai pas une grande idée de ses talens, & qu'on estime fort peu les Livres qu'il publie : ainsi ce sera beaucoup m'obliger que de l'engager à passer mon nom sous silence. Si je faisois un jour quelques recherches pour son Histoire, je n'exigerois de lui d'autre reconnoissance, sinon qu'il me fît la grace de ne jamais parler de moi dans ses écrits.

*Le P. Oudin.*

❦

J'ai relû très-attentivement le passage d'Horace, qui vous paroît offrir tant de sens différens : enfin à force de l'examiner je me suis rétracté, & je condamne moi-même l'explication que j'en donnois. La meilleure à mon gré est celle d'Acron, qui prend le mot de *communia* pour *nova* : car quoiqu'elle paroisse d'abord un peu forcée, si on fait attention à ce qui suit, & au *Publica materies privati juris erit*, il semble que le Poëte ait eu intention de se servir de *publica* & *communia* dans une signification opposée, & par conséquent dans le sens des Jurisconsultes.

Je n'ai garde, comme vous pensés bien, de croire mon sentiment d'un assés grand poids pour lever le partage entre notre sçavant Magistrat & M. de la Monnoye, ni même que je fortifie beaucoup le parti dont je suis : ce que j'en fais, n'est simplement que pour m'acquitter de ce que je vous ai promis.

M. L*** *au P. Oudin.*

L'Abbé de Villars, dont le nom de famille étoit Monfaucon, Auteur du *Comte de Gabalis*, étoit non pas frère, mais cousin-germain du P. de Monfaucon : cet Abbé fut assassiné par un de ses parens au commencement de 1674, ou sur la fin de 1673. Le P. de Monfaucon n'a pû me marquer plus précisément cette époque. . . . . . . . . .

Le vers, *Vivere qui renuit sapiens, vult ille Mori-sot*, est apparemment d'un Jésuite. Je me souviens de l'avoir vû à la fin d'un des xx. vol. *in-fol.* des Œuvres du P. Théophile Raynaud, qui le rapporte à l'occasion des Auteurs déguisés sous des noms qui ne leur conviennent point : à propos de quoi, si ce Père

avoit

avoit sçû tant soit peu de Grec, il lui auroit été aisé de turlupiner le bon Morisot, qui n'en sçachant point, & voulant toutefois prendre un nom Grec qui signifiât l'*ami de la vérité*, au lieu d'*Aletophilus*, s'est nommé *Alitophilus*, dont la signification donne une idée toute contraire (33). . . . . . . . . . .

Les Remarques de l'Abbé Faydit sur les vers d'Horace & de Virgile sont un pur Roman. Il cherchoit dans les Ouvrages de ces deux Poëtes tout ce qui pouvoit convenir à des personnes illustres par leur naissance ou par leur mérite personnel, & quelquefois par les deux ensemble; après quoi, pour faire quadrer ses explications, il imaginoit des Histoires telles que bon lui sembloit, prenant d'ordinaire garde néanmoins que les hommes ou les femmes qu'il mettoit en jeu, ne fussent plus en vie, afin de n'être point exposé aux démentis qu'il auroit pû s'attirer de leur part. A l'égard du *Menagiana*, il pouvoit, s'il étoit du nombre des Collecteurs, demander parmi eux la place qui lui appartenoit, & qu'apparem-

(33) *Voy.* le Menagiana, *Tom.* 3. *pag.* 39. *édit.* de *Paris*, 1715.

ment on ne lui auroit pas refusée : pour moi, je lui ai soigneusement conservé les articles où je l'ai trouvé employé, & ne me suis pas obligé à rien de plus...

J'ai dit que M. le Bon étoit l'Auteur de l'excellent Livre intitulé : *La Logique*, ou l'*Art de Penser* ; & je l'ai dit sur la foi de Richelet qui cite ce Livre en divers endroits de son Dictionnaire, tantôt sous le titre de Logique de M. le Bon, tantôt sous celui de Logique de Port-Royal (34). A son exemple, Baillet (35) cite plus d'une fois M. le Bon dans ses Discours sur l'Art de penser : il est vrai que le même Baillet, dans sa liste des Auteurs déguisés (36), dit que par le Sr. Bon, il faut entendre Antoine Arnauld & Pierre Nicole conjointement ; d'où il s'ensuivroit que le Bon, comme il dit (37), ne seroit qu'un nom en l'air. Ces variétés produisent de la confusion, & sont cause qu'on ne sçait à quoi s'en tenir. Mais

(34) *Voy.* les mots *Dialectique*, *Logique*, *Sophisme*, &c.

(35) *Tom.* I. de ses *Jugemens des Sçavans.*

(36) *Pag.* 536.

(37) *Chap.* VI. *part.* 3. de ses *Auteurs déguisés*, *pag.* 292.

que le Bon ſoit un nom vrai ou faux, je ſuis comme perſuadé que Racine, dans le tems qu'il étoit brouillé avec MM. de Port-Royal, affecta par rapport à eux, & pour les mortifier, de donner dans ſa Comédie des *Plaideurs* le nom de *Bon* à un Sergent (38).

L'Épitaphe que vous me cités de Philelphe, eſt très-mal conçûe :

*Itala Cecropiæ Pallas conjuncta Minervæ*
*Et ſtetit, & cecidit morte, Philelphe, tuâ.*

On comprend bien que l'érudition tant Latine que Grecque, tombe par la mort de Philelphe ; mais que cette double érudition ſe maintienne par ſa mort même, voilà ce qu'on ne comprend pas. Il falloit dire :

*Attica, te vivo, Pallas conjuncta Latinæ*
*Quæ ſteterat, cecidit morte, Philelphe, tuâ.*

Moyennant quoi le ſens auroit été bon. Je n'ai jamais eu l'entrée dans la Bibliothèque de M. de la Marre le grand-père, qui, à vrai dire, n'étoit rien moins que communicatif : vous ne devés donc

(38) *Acte* II. *Scèn.* 4.

pas être étonné que je n'aye pas vû le Catalogue qu'il avoit des Manuſcrits du Grand-Duc. Je ſuis ſurpris d'en avoir vû un ici de la main du P. de Monfaucon, où les Poëſies Grecques de Philelphe ne ſont pas rapportées: elles conſiſtoient en 3 Livres qui contenoient 2400 vers, leſquels n'ont jamais été imprimés. L'Auteur dit les avoir envoyés le 27 Juillet 1465 au Cardinal Beſſarion, de la critique duquel ils avoient ſans doute grand beſoin: le titre de ces Poëſies étoit comme qui diroit *Récréation*, *Divertiſſement*. . . . . .

*Les Vigiles de Charles* VIII. peuvent ſervir à ceux qui voudront faire une recherche particulière de l'Hiſtoire de ce Roi: l'Ouvrage d'ailleurs eſt froid & ennuyeux à la mort.

*M. de la Monnoye.*

Vos Réflexions ſur *Croacus* & ſur *Rodilardus* ſont juſtes. On pourroit néanmoins, ce me ſemble, excuſer l'un & l'autre: *Croacus*, en ſuppoſant que telle eſt véritablement la voix des grenouilles, & que Calentius qui les avoit écou-

tées avec plus d'attention, avoit reconnu qu'elles disoient *Croa*, & non pas *Coa*. *Coacus* auroit fait songer aux Coaques d'Hippocrate. La nécessité a pû aussi bien donner à Calentius le droit d'abréger la première syllabe de *Rodilardus*, qu'à Perse d'allonger la première de *Polydamas*. . . . . . . . . . .

Jean-Édouard du Monin étoit d'un petit lieu de la Franche-Comté, nommé *Gy*. Il alla fort jeune à Paris, où il fut tué à l'âge de 26 ans. Il avoit déja fait imprimer 5 ou 6 volumes de ses Poësies, les unes Latines, les autres Françoises, également ridicules par le jargon monstrueux qu'il y avoit affecté. La nature lui avoit donné une merveilleuse facilité pour apprendre les Arts & les Sciences; mais non pas le discernement nécessaire pour se former le goût. Enchérissant sur Ronsard, il s'abandonna sans bornes à la licence de forger des mots. Il me semble quand je lis sa Genèse, ou comme il lui a plû de l'intituler, sa *Béréssithiade*, que je lise un Poëme Macaronique. Il la fit en moins de 50 jours. Naudé, de qui j'aprens cela dans son Apologie des grands hommes accusés de Magie, dit que c'é-

toit un esprit tout de feu : il auroit eu plus de raison de dire que ce feu étoit bien mêlé de fumée. . . . . . . . . . . .

Des principes de l'Art Poëtique bien expliqués ne peuvent qu'être utiles à vos écoliers ; mais une explication méthodique de Virgile, telle que je vous l'ai marquée dans ma Lettre précédente, pourroit en quelque façon leur tenir lieu de cet Art, en leur faisant voir la pratique dans le plus excellent des Poëtes. S'il y avoit moyen avec cela de les rendre capables d'entendre les Auteurs difficiles, ce seroit la perfection. Vous me demandés quel est le plus important, ou de leur faciliter cette intelligence, ou de les former à la Poësie sur le goût de Virgile : je vous répons que l'un est inséparable de l'autre, & que pour faire de bons vers dans la Langue de Virgile, il la faudroit entendre aussi bien que lui. . . . .

Ce que vous me dites du P. Rapin, m'a fait souvenir de cet endroit de Despreaux :

» La Pucelle est encore une œuvre bien ga-
» lante ;
» Et je ne sçais pourquoi je bâille en la lisant.

Il faut pourtant demeurer d'accord que la versification Latine du P. Rapin est bien autre chose que la Françoise de Chapelain. Santeuil, qui sembloit n'être admirateur que de soi-même, l'étoit du *Poëme des Jardins* : il m'en vantoit l'Auteur à tout moment ; & je me souviens que lorsqu'il m'en fit sçavoir la mort, ce fut pour lui faire plaisir que je lui envoyai ces quatre vers :

*RENATO RAPINO MORTUO.*

*Elysios ah ! quid lucos, Rapine, petisti ?*
*Felicis-ne legas ut nova serta loci ?*
*Fallit te incautum spes credula : non tot amœnos*
*Elysius flores, quot tuus hortus, habet.*

Je vous renvoie les deux Recueils que M. du May m'avoit remis de votre part ; c'est dans le plus petit des deux, que sont les *Dauphins* & les *Couronnes* du P. Theron. L'éloge qu'en a fait Balzac (39), m'avoit donné une grande envie de voir ces deux pièces ; & je m'en étois fait là-dessus une idée si avantageuse, qu'avant même de les li-

(39) *Liv. VI. de ses Lettres à Chapelain, Lett. V.*

re, j'ai crû pouvoir vous en parler comme si je les eusse lûes, & qu'elles m'eussent paru belles. Il est vrai cependant qu'en ayant depuis commencé la lecture, à peine ai-je eu le courage de l'achever, tant l'Ouvrage a peu répondu à mon attente. Helas! mon R. P. que les Oudins sont rares, & que les D*** sont communs. L'éloge que vous me donnés, me fait beaucoup d'honneur..

*Cùm tua laudavit me pagina, tunc mihi certè*
*Delius, aut nunquam nomen, Odine, dedit.*

Je suis, &c. *A Delio nomen.*
*M. de la Monnoye.*

Vous pouvés, Monsieur, vous épargner la peine de copier les deux pièces que je vous envoie, & les conserver dans vos Archives littéraires. . . . .

*Lettre de M. de la Monnoye, à M.* P****.

*5 Décembre* 1713.

L'affaire de l'Académie, Monsieur, s'est passée avec tout l'agrément possible pour moi : on convient que depuis qu'elle est établie, il n'y a pas d'exem-

ple d'Académicien reçu avec une pareille distinction. Je n'ai garde de l'attribuer à mon mérite, qui est trop mince : elle est dûe au crédit seul de M. le Cardinal d'Estrées & de M. l'Abbé son neveu, qui sans aucun mouvement de ma part, m'ont gagné l'unanimité des suffrages. Il est même arrivé quelque chose de mémorable dans l'Académie à cette occasion. C'est que n'y ayant dans cette Compagnie que les trois Officiers, le Directeur, le Chancelier & le Sécretaire qui eussent des fauteuils, les Cardinaux à qui l'on n'en vouloit pas accorder à moins qu'ils ne fussent dans l'une des trois charges, refusoient par cette raison d'assister aux assemblées. L'embarras étoit donc grand de la part de M. le Cardinal d'Estrées, qui ne pouvoit me donner sa voix sans entrer à l'Académie, & qui ne pouvoit d'ailleurs se résoudre à y entrer, qu'il n'eût un fauteuil. Les deux autres Cardinaux Académiciens, sçavoir M. le Cardinal de Rohan & M. le Cardinal de Polignac, en ayant conféré avec lui, le dernier se chargea d'en parler au Roi, qui leva la difficulté, en ordonnant que désormais tous les Académiciens eussent

des fauteuils. Deux Cardinaux par ce moyen honorerent de leur présence mon élection. M. le Cardinal de Rohan retenu par la goutte, eut la bonté de me faire témoigner par un Gentilhomme, que sans cette incommodité il n'auroit pas manqué de se trouver à l'assemblée pour me donner sa voix. Je vous prie de ne communiquer à personne ces particularités, qu'on s'imagineroit peut-être que je fais vanité de publier. Ceux qui jugeroient ainsi de moi, ne me connoîtroient guère. Je vous jure que tous ces honneurs, bien loin de m'enorgueillir, m'humilient, & que tous les mouvemens où je me vois engagé par-là, ne conviennent ni à mon âge, ni à mon humeur. Je vous dirai à ce propos que l'Abbé Caillet m'a fait une surprise que j'ignorerois, si lui-même, après me l'avoir faite, ne me l'avoit avouée. Je lui fis voir la Lettre que M. le Cardinal de Polignac écrivit de Marly le 24 du mois dernier à M. le Cardinal d'Estrées touchant la satisfaction que le Roi avoit témoignée de mon élection. Cette Lettre est conçûe en des termes si glorieux pour moi, que je ne voulus point en laisser pren-

dre copie à M. Caillet : sur ce refus, il me pria de lui permettre tout au moins de la relire ; ce qu'ayant obtenu aisément, il se l'imprima si bien dans la mémoire d'un bout à l'autre, qu'étant de retour chez lui, il la fixa sur le papier sans y changer un seul mot, & ne manqua pas, comme il est en relation avec M. le Président le Gouz, de lui en faire part dès le 30 du même mois. J'espère que vous me garderés mieux le secret : s'il y avoit quelqu'un à l'égard de qui je pusse vous en dispenser, ce seroit M. le Président Bouhier, d'autant plus que je lui ai promis de lui rendre compte au long de tout ce détail ; j'avois grande envie aussi d'en faire part au R. P. Oudin. . . . . . . . . . . . . . . . . .

*Lettre de M. le Cardinal de Polignac à M. le Cardinal d'Estrées, au sujet de l'élection de M. de La Monnoye à l'Académie Françoise, à la place de M. Regnier-Des-Marais.*

Je m'acquitte, Monseigneur, de la parole que j'ai eu l'honneur de donner à votre Éminence hier au soir. Le Roi qui connoissoit M. de la Monnoye par

la grande réputation que son esprit, sa science & sa modestie lui ont acquise, a fort agréé le choix que l'Académie a fait d'un sujet si digne pour remplir la place de M. l'Abbé Regnier. S. M. a été très-contente de l'unanimité des suffrages en cette occasion.

*Extrait d'un Voyage littéraire de M. l'Abbé Papillon.*

Il y a long-tems que j'avois envie de connoître la Bourgogne; je voulois en examiner la situation, en voir les plantes, en rechercher les Auteurs, & tout ce qui peut mériter l'attention d'un curieux. C'est ce qui m'a engagé à parcourir cette Province avec M. d'Argencour, qui en s'instruisant plus particuliérement de l'Histoire naturelle du pays, a partagé avec moi les avantages & les agrémens de ce voyage. Nous partimes de Dijon le 14 de Juin 1722, & après une route de 100 lieues, je revins sur la fin de Juillet passer quelques jours à Curley. . . . . . . . .

Nous visitames l'Hôpital de Beaune, où l'on nous fit principalement remarquer la chambre du Roi, & son lit dont

l'élévation nous ſurprit ; il faut une échelle pour y monter. On prétend qu'anciennement tous les lits de cette maiſon avoient la même hauteur, & par conſéquent chacun avoit ſon échelle. Les linges y ſont pliſſés, & ſurtout ceux qui ſervent à tapiſſer les chambres pendant l'été, les garnitures de lits, les habits des Religieuſes, &c.

Je vis à Châlons le tombeau de Desbarreaux, qui avoit choiſi le ſéjour de cette ville comme le plus agréable de France. Vous ſçavés qu'ordinairement il demandoit à Dieu trois choſes, *oubli pour le paſſé, patience pour le préſent, & miſéricorde pour l'avenir.* . . . . . . .

Nous ne pouvions nous laſſer d'admirer à l'Abbaye de la Ferté les ſçavantes & délicates ſculptures, ſoit en bois, ou en pierre, dont Dubois, notre célèbre compatriote, a enrichi l'Égliſe & la Sacriſtie de ce Monaſtère. . . .

M. le Chanoine Juénin nous attendoit à Tournus ; en travaillant à l'Hiſtoire de cette ville, il a trouvé bien des choſes qui n'ont jamais paſſé ſous les yeux du P. Chifflet ; & d'ailleurs il a rectifié ce que ce Jéſuite a copié ſur les Manuſcrits. Les originaux qui avoient

servi à ce Père, sont reliés avec des plaques d'argent semblables à celles qu'on attache aux Livres appellés *Epistolaires*, ou *Evangéliaires*. . . . . . . .

A Mâcon, M. l'Abbé de Veyle nous fit part de ses recherches sur l'Histoire de Bresse. Guichenon ne s'attache qu'au moderne ; sa principale attention a été de faire des Nobles, & l'on dit qu'il étoit payé pour cela. M. de Veyle embrasse l'Antique & le Moderne, & joindra une Carte de la Bresse à son Ouvrage. M. Bernard nous lut quelques morceaux des Généalogies de Mâçon ; c'est une partie de son plan sur l'Histoire de sa patrie. J'eus encore le bonheur dans la même ville de passer quelques heures avec M. l'Abbé Fouilloux (40), habile homme & beau parleur. Il m'apprit quelques particularités sur plusieurs Sçavans de Hollande, & entr'autres choses, qu'un Graveur y avoit débité très-chérement & en peu de tems une infinité d'exemplaires d'un mauvais portrait, au bas duquel il avoit mis le nom du P. Quesnel ; & comme quelques personnes qui connoissoient ce Père, reprocherent au

(40) Né à la Rochelle.

Marchand que ce portrait ne ressembloit point à l'original, il répondit froidement, qu'il n'avoit cherché en cela qu'à satisfaire l'empressement du Public : *populus vult decipi, decipiatur*....

L'Église de l'Abbaye de Cluny a 555 pieds de long sur 120 de large. Nous ne trouvames point dans la Bibliothèque le fameux Dialogue manuscrit de Bodin, dont parle Sarrau (41). Je demandai à voir un autre Manuscrit précieux, le *Calendrier de l'Eglise de Carthage* : le P. Mabillon l'a imprimé avec des notes dans le troisième volume de ses *Analecta Sacra* (42). On eut de la peine à déterrer ce monument sacré ; cependant nous le trouvames : la pièce ne consiste qu'en deux feuilles & demie de vélin ; la demi-feuille étoit attachée à la relieure d'un volume Manuscrit du Commentaire de S. Jérôme sur Isaye. L'ancien catalogue des Manuscrits de la maison est encore une curiosité de cette Bibliothèque : il est

(41) *Epist. édit. in* 8°. 1654. *pag.* 250. M. Sarrau l'y avoit vû en 1651. D'autres en ont parlé après lui.

(42) *Pag.* 398. & *suiv.* Ce Père le croit du VIIe. siècle.

écrit sur quatre tablettes hautes d'environ trois pieds, & attachées l'une à l'autre comme les feuilles d'un paravent. Les Moines prétendent que dans le tems des guerres de la Ligue, une partie de ces Manuscrits furent emportés à Genève. On nous fit voir aussi quelques Nécrologes & Cartulaires de l'Abbaye bien écrits, & dont quelques-uns me parurent originaux. . . . .

Je remarquai dans l'Église de Pierre-Fit (43), une tablette contenant les noms des habitans qui devoient sonner chaque jour de la semaine, s'il arrivoit quelque tempête, ou qu'il parût quelques nuages de grêle. On a découvert à une lieue de Sept-Fonds (44) une carrière de marbre rouge & noir; & de l'autre côté de la Loire, en Bourgogne, de beaux blocs de marbre rouge & blanc. Par grace spéciale nous mangeames à la table des Religieux de Sept-Fonds: après le repas, je ne fus plus étonné de ce qu'on disoit de l'ancien Abbé de la Trape, *Docet esurire, & discipulos invenit.* Nous entendimes

(43) Gros Village du Bourbonnois.

(44) Proche de Diou, autre Village considérable du Bourbonnois.

une

une partie des Vêpres, chantées avec autant de mélodie que d'édification : on appuye fort sur les médiantes des versets, & on n'allonge point les finales. Je ne dois pas oublier que la colation après la conférence consiste en un morceau de pain, qu'on a la permission de tremper dans un seau d'eau, qui est sur un billot dans le milieu du Réfectoire. On ne compte que deux lieues de Sept-Fonds à Bourbon-Lancy, où nous fumes coucher. Les bains de cette ville sont connus par les fréquentes guérisons qu'ont éprouvé surtout les paralytiques. Les bassins de ces bains ont conservé un reste de la grandeur des Romains, & de leur manière de bâtir : ce sont de gros quartiers de pierre posés à sec l'un sur l'autre. Les sièges du dedans étoient anciennement incrustés de marbre ; il en reste encore quelques traces, quoiqu'en petit nombre. J'y rencontrai M. l'Abbé Pouget, si connu par son Catéchisme de Montpellier. J'ai dit que les bains de cette ville étoient un monument Romain, & en voici la preuve. Il y a quelque tems que M. le Prince de Bournonville voulant s'en assûrer, fit remuer les pierres

du second bassin, qui a été dérangé depuis peu ; on y trouva une Inscription Latine, gravée en caractères Romains longs comme le doigt : c'est ce qu'on appelloit chez eux lettres *onciales*, ou *semi-cubitales*. J'en déchiffrai quelques mots, mais sans pouvoir leur donner un sens, les instrumens des ouvriers ayant effacé ou enlevé quelques portions de ces caractères. . . . . . . . .

Les restes d'antiquité que renferme la ville d'Autun, exciterent vivement notre curiosité. La porte d'Arroux & celle de S. André sont d'une Architecture Corinthienne. On dit que cette dernière porte a été un peu gâtée par le feu : Rome n'a peut-être rien de plus parfait en ce genre. M. Thomassin est persuadé que ces précieux monumens ne viennent point des Romains, parce qu'il y trouve les proportions de l'Architecture Grecque dont parle Vitruve ; & comme elles n'ont point été pratiquées à Rome, il faut nécessairement qu'elles ayent précédé la fondation de cette Capitale du monde. Cela me fait aussi conjecturer que cette Architecture a été communiquée aux Héduens par les Phocéens Grecs,

qui ont servi de première colonie à Marseille. M. Thomassin démontre encore que ce qu'on a pris jusqu'ici pour un Amphithéâtre, & que le vulgaire nomme *cave-joyaux*, est un véritable Théâtre : les huit caves ou voutes qui restent, n'étoient que les fondemens du bâtiment sur lequel on avoit élevé ce Théâtre. . . . . . . . . . . . .

Nous dînames à Rouvrai, Bourg mal bâti ; à une demi-lieue de-là on nous fit voir un endroit, où les personnes du lieu prétendent que se tenoient anciennement les marchés. Dans une roche, il y a deux creux, dont l'un servoit à mesurer le grain, & l'autre contenoit la *coupe*, ou le droit du mesureur : il faut avouer que cette prétention, quoiqu'elle ne soit fondée que sur une tradition du pays, paroît avoir quelque vraisemblance. . . . . . . . . .

A Avalon j'eus l'avantage de m'entretenir assés long-tems avec M. Bocquillot (45), qui vous est connu par la

(45) On a publié en 1745 un gros *in*-12. de 503 pages, intitulé : *Vie & Ouvrages de M. Lazare Bocquillot*, &c. sans nom de ville, mais probablement à Genève : ce Livre contient des morceaux très-curieux.

justesse de sa critique. Il a beaucoup voyagé : vous sçavés qu'il accompagna M. de Nointel à Constantinople, & qu'il a parcouru d'autres Royaumes. C'est un bel homme, qui sçait beaucoup & qu'on écoute toujours avec plaisir. A l'âge de 73 ans, il a encore une fraîcheur admirable, & malgré la grosseur de ses yeux, il lit sans le secours des lunettes. Il nous dit qu'il s'en étoit refusé l'usage sur les conseils de MM. Dodart & Dacquin, habiles Médecins, qui prétendoient que vers la soixantième année la vûe reprenoit sa première vigueur, & pour ainsi dire, une nouvelle sève ; & qu'à cet égard, comme en beaucoup d'autres choses, il falloit avoir la patience d'attendre un certain période, une certaine révolution, après laquelle les choses revenoient à leur premier point. . . . . . . . . . . . . .

Nous arrivames enfin à Vezelay (46), la patrie du fameux Bèze. Au bas de la montagne sur laquelle cette petite ville est située, on apperçoit le village de S. Père, dont le clocher à triple étage de pierre, & à colonnes isolées, donne

(46) La Rivière de Cure passe au bas de cette ville : on y fait flotter le bois.

l'idée d'un bâtiment ſuperbe, quoique gothique & un peu ruiné : les Moines de Vezelay y ont autrefois demeuré. Un peu avant dans la ville, ſe préſente un puits fort large, & fermé aujourd'hui par un grillage de fer. On en a tiré, dit-on, toutes les pierres dont l'Égliſe eſt bâtie. Il y a quelques années qu'on voyoit encore à Vezelay, dans une ſalle de l'Abbaye, une peinture groſſière de l'aſſemblée qui s'y tint, lorſque S. Bernard y prêcha la première Croiſade : une propreté mal entenduë nous a privés de ce monument, quand on s'eſt aviſé de blanchir cette ſalle.

*FIN.*

# TABLE ALPHABÉTIQUE

*Des Matiéres contenues dans le Tome second.*

## A

ABRAHAM. ( le P. Nicolas ) Son Histoire de l'Université de Pont-à-Mousson. 411
ALÉGAMBE ( le P. Philippe ) Jésuite. 248.
ALGAY de MARTIGNAC, mauvais Traducteur. 58.
ALMELOVEN. ( Théodore-Jean d' ) Préf. pag. xx.
AMBRONS, ( les ) peuple Celtique. 211. Etymologie du nom *Ambro*. 220. 221. & suiv. 291.
Amis du P. Oudin. 78. & suiv.
*Ana* ( les ) de M. l'Abbé de Longuerue. 203.
ANDIOLE, Poëte. 53.
*Antesignanus*. ( Traduction Latine d'un Distique Grec d' ) 367.
ANTOINE AUGUSTIN. 43.
ARCHITECTURE Grecque, adoptée par les Celtes & les Gaulois. 175.
ARGENCOUR, ( M. d'Huissier d' ) Auteur d'une

, Histoire des Plantes qui viennent en Bourgogne. 92. 396.

*Aristotelici Dies.* 19.

ART POETIQUE. ( *Sur les principes de l'.*) 390.

*Asciâ.* ( De la formule *sub* ) 140.

ASSEMBLÉES des Sçavans. 96. Celle connuë sous le nom du Cabinet. 97. Avantages de ces sortes d'assemblées. 98. 99. Celle de M. Huet. 103. Celle de M. le Président Bouhier. 104. & suiv.

AUBERTIN. ( le Ministre ) 206.

AUBREY ( Dom Guill. ) Bénédictin, a dessein d'écrire l'Hist. de Bourgogne ; on a employé ses Recueils sans le nommer. 83. Il est relégué à Autun, par rapport à son commerce avec le P. le Tellier. 85.

AUMONT. ( M. le Duc d' ) Assemblées de Sçavans dans son cabinet. 75.

AUTEURS qui ont écrit sur la ville d'Autun & ses antiquités. 180. & suiv. 402.

AUTUN. *Voy.* BIBRACTE.

AUZOLES. ( Jacques la Peyre d' ) Singularité de ses sentimens. 23.

B

BAGUETTES ( usage des ) dans les processions. 328. Sentiment du P. Oudin sur l'usage des Baguettes. 374.

BALDI, ( Camillo ) jugement d'un de ses Ouvrages. 22.

BALZAC. 391.

BARBE. Différentes manières de la porter. 329.

BARTHOLIN. 355.

BASTIE. ( Bimard Baron de la ) Méprise de ce Sça-

vant. 55. Il consulte le P. Oudin. 87. Son Plagiat. *not.* 325.
BAUDOT. (M.) 91. 165. 261. 263. 300.
BAUYN, (M.) Evêque d'Uzès; son Poëme Latin sur la Paix. *not.* 116.
BAZIN, (M.) excellent Critique. 94.
BEAUNE, est selon quelques Historiens l'ancienne Bibracte. 164. 165. L'Hôpital de cette ville. 396.
BELLOVESE, Capitaine Gaulois. 214.
BÉNÉDICTINS (les) de Dijon en 1731, cesserent pour la première fois de porter leurs baguettes à la procession. 377. *not.* 30.
BERBISEY, (M. de) premier Président du Parlement de Dijon, fonde les prix du Collège des Jésuites de Dijon. 8. *not.*
BERGIER. 187.
BERNARD. (Claude) Son Histoire de Mâcon. 232. 398.
BERTAUD (le P. Léonard) Minime. 181.
BERTHET (le Père) Jésuite. Son goût singulier pour la Musique. 360. Son attachement au Cardinal de Bouillon. *ibid.* Il alla consulter la Devinéresse, (la Voisin) 361. Louis XIV. ne voulut pas qu'il restât dans sa Compagnie. *ibid.*
BESSARION. (le Cardinal) 388.
BEUF. (M. l'Abbé le) 170. *not.* 199. *not.*
BEUVRAI. 157. 167.
BIBLIOGRAPHIE générale. 355.
BIBLIOTHÈQUE des Ecrivains de la Compagnie de Jesus. 246.
BIBLIOTHÈQUES avant le Déluge. 356.
BIBRACTE. Sentimens des Auteurs sur la position de cette ancienne ville des Gaulois. 156. 167. Etymologie

157. Etymologie du nom de cette ville. *ibid.* & ſuiv.
Blondel. Ses Traités de la Papeſſe Jeanne & des Sibylles. 210.
Bocquillot. ( M. ) 403. *not.*
Bonardi. ( M. l'Abbé ) 91. 313.
Bonanni ( le Père Philippe ) Jéſuite. 251. & ſuiv.
Bouhier. ( M. le Préſident ) Sa connoiſſance avec le P. Oudin. 86. Sa Traduction du premier Livre de l'Iliade en vers François. 112. Sa Vie par le Père Oudin. 238. 281. Son épitaphe par lui-même. 242. Sa mort. 243. Un de ſes Ouvrages inconnu au P. Oudin. 244. Inſcription du monument élevé à ſa mémoire. 245. Ses études. 305. Il préparoit une édition de la Vie de Saumaiſe, par M. de la Marre. 322. Une Diſſertation ébauchée. 371.
Bouillon. ( M. le Cardinal de ) Son affection pour le Père Berthet Jéſuite. 360.
Boulanger. ( le Père Céſar ) Son Traité du Théâtre & des Cirques. Il eſt entêté de Chimie. 41.
Bouquet. ( Dom ) Faute dans ſa Carte de l'ancienne Gaule. 170. *not.*
Bourbon-Lancy. ( Bains de ) 401. Inſcription Latine gravée en caractères Romains. 402.
Bourgeois. ( M. ) 350. 353. 354.
Bournonville. ( M. le Prince de ) 401.
Bréviaire de Verdun. 287.
Brisson, ( le Préſident ) homme très-ſçavant. 42.
Brosses. ( M. le Préſident des ) Ses Ouvrages ſur l'Art Etymologique. 233. *not.*
Bruni ( Leonard ) d'Arezzo. 32. 33. 319.

BRUNON. ( l'Evêque ) 373.
BUONION. ( Philibert ) 367.
BUHERIANA. 17.

C

CAILLET. ( l'Abbé ) 394.
CALENTIUS. 388. 389.
CARACTÈRE de la véritable érudition. Préf.
CARLES ( Sentiment particulier du Père ) Jésuite. 359.
CÉSAR. Ses Commentaires. 216.
CHAPELAIN. Estime du Père Oudin pour le Poëme de la Pucelle. 58. 391.
CHARLES VIII. ( les Vigiles de ) 388.
CHARLET. ( M. ) Son Histoire de Langres. 43. 44.
CHIFFLET ( le Père ) Jésuite, mandé pour mettre en ordre les médailles du cabinet du Roi. 12. 397.
CHRISTOPHE COLOMB. Sa Vie. 35.
CHRODEGAND. 376.
CICÉRON. ( Poëtisme de ) 336. & suiv.
CIRCULATION ( Découverte de la ) du sang. 333.
CLAUDE. ( le Ministre ) 204.
CLAUDE-CLEMENT. 319. & suiv.
COCQUARD. ( M. ) 93. 108. Son sentiment sur une médaille de Constantin. 244.
COLONIA. ( le Père de ) 312.
COLONNE de CUSSY. 177.
COLONNES fusiles. 172.
COMMERCE de louanges & de blame établi dans la République des Lettres. 382.
COMMIRE. ( *Linguarium* du Père ) 62.
CONJECTURES, ce qu'on y doit observer. 67.

CONSTANTIN. ( Médaille unique de ) 244.
CORROZET, ( Gilles ) Imprimeur. 366.
COURTOIS ( le Père Jean-Louis ) Jésuite. 257. *not.*
*Croacus* & *Rodilardus*. ( Réflexions sur ) 388.
CURIOSITÉ. 70.

D

DANGUEGIN. ( M. Robert ) 368.
DANVILLE. ( M. ) 185.
DES BARREAUX. ( le Tombeau de ) 397.
DÉMÊLÉS littéraires à éviter. Préf.
DES FORESTS. ( M. ) Ses Ouvrages manuscrits. 94. 268.
DES MOLETS. ( le R. P. ) 90. 308.
DESPREAUX. 390.
D'ESTRÉES. ( M. le Cardinal ) 393. & suiv.
DÉTAILS ( Ridicule des ) minucieux. Préf.
DEZ. ( le Père Jean ) 4.
DIJON. Le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens. 97. Etablissement d'une société Physique & littéraire dans cette Ville. 107. & suiv.
DUBOIS, fameux Sculpteur. 397.
DU DUC ( le Père Fronton ) Jésuite. Tragédie de ce Père. 276.
DU MAY. ( Paul ) 399.
DURET. ( Jean ) 367. 368.

E

ECHARD. ( Remarque sur un endroit de la Bibliothèque du Père ) 372. 373.
ECRITURE Sainte. ( style de l' ) 69. 70.

ECRIVAINS Eccléſiaſtiques. Leurs défauts. 72.
ECRIVAINS Eſpagnols, ( les meilleurs ) ſont Grenade ; Ribadeneira, Sainte Thérèſe & Mariana. 53.
ENFANCE. ( l'Hiſtoire de l' ) 36.
ENSEIGNES & Vignettes emblématiques des Imprimeurs. 365.
ERUDITION recherchée. ( mépris de l' ) 240.
ESPRIT ( l' ) de ſingularité eſt cauſe de la corruption du goût. Préf.
ESPRITS ( les ) ſuperficiels ſont de petits tyrans dans la République des Lettres. Préf.
ESTIENNE. ( Enſeigne typographique de Robert ) 367.
EUMENIUS, paſſage de cet Auteur expliqué. 160.

F

FABRI. ( le Père Honoré ) 333.
FAIDIT. ( l'Abbé ) Ses remarques ſur les vers d'Horace & de Virgile ſont un pur Roman. 385.
FALCONET. ( éloge de M. ) 89.
FERTÉ. ( Abbaye de la ) 397.
FESTUS. 221. 222.
FOLARD ( le Père ) Jéſuite, brûlé du feu poëtique. 54. Ses Tragédies. *ibid.*
FONTENELLE ( ſentiment de M. de ) ſur une Hymne du P. Oudin. 24. & ſuiv.
FOUILLOUX. ( M. l'Abbé ) 398.
FOURMONT. Préf.
FRANCO. ( Nicolas ) 28.
FREINSHEMIUS. 220.
FRESNOY. ( Charles Alphonſe du ) Jugement de ſon Poëme *De Arte Graphicâ*. 21.

FROMAGE ( le P. Pierre ) a traduit en Arabe la Vie de Marie à la Coque. 68.

G

GACON. Sa Traduction d'Anacréon en vers François. 107.
GAULTEROT. ( Denis ) Son Histoire de Langres. 43.
GERMAIN. ( M. l'Abbé ) Son sentiment sur Bibracte. 160. Sa vie, ses opinions, ses Ouvrages. 170. & suiv.
GÉRON ( D. Guill. ) Bénédictin. Ses Bibliothèques des Ecrivains de Berri & de Touraine. 316. 317.
GIATTINI. ( le P. Jean-Baptiste ) 39.
GIBERT. ( Jean-Pierre ) 311.
GIUSTINIANI. ( Agostino ) 36.
GOUJET. ( M. l'Abbé ) 91. 319. & suiv.
GOUX ( M. le ) excellent Poëte, selon Santeuil. 80.
GROTIUS. 123.
GUENEBAUD, Médecin de Dijon. 359. *not.*
GUICHENON. 398.

H

HALINARD. ( Abbé de S. Bénigne ) 373.
HARDOUIN. ( le Père ) Son genre de vie, son érudition, sa mémoire, ses notes sur Pline, ses Ouvrages manuscrits, ses erreurs. 77. Plagiat du P. Hardouin. 314. 315. Il répond à ses Censeurs. 311. Ses pensées fortuites. 381. 382.

Heinsius. 27.
Histoire littéraire écrite négligemment. 38.
Holstein. (Luc) 39.
Hongnant (le Père Claude René) Jésuite. 254.
Horace. (explication d'un passage d') 383. 384.
Huet. Son Traité philosophique de la foiblesse de l'esprit humain. 27. Il se plaît à écrire sur des sujets qui avoient déja été traités. 55. Son dessein sur une édition de Lucain. 57. Il établit trois sortes de certitudes. 68. Ses conférences Académiques. 103. & suiv.
Hymne. 342. Auteurs préposés pour la correction des Hymnes. 343.

## I

Idées singulières des Sçavans. 51.
Ignace (explication de S.) sur un article de ses Constitutions. 379. & suiv.
Iliade (fragmens de la Traduction de l') en vers Latins, par le P. Oudin. 115.
Inchofer (le Pere Melchior) Jésuite. 276. 351. 352. & suiv.
Inscription sépulcrale trouvée à Bavon en Languedoc. 155.
Jobert (le Père) Jésuite, veut abréger & traduire la démonstration Evangélique de M. Huet. 56.
Joly (M. l'Abbé) prépare une édition des Œuvres de M. de la Monnoye. 83. *not.* Ses Ouvrages. 92. 102. & 107. *not* 108. Ses Remarques critiques sur Bayle. 314.
Juénin. (M. le Chanoine) 397.

K

KERVILLARS ( le Père Jean-Marin ) Jésuite. 253.

L

LABBE ( le Père Philippe ) Jésuite. 249.
LADONE. ( Étienne ) 181.
LA FORMULE *Sta Vintor*. 372.
LES PSEAUMES du P. Lalleman. 75.
LANFRANC, ( les Decrets de ) 376.
LANGRES. (Histoire de ) 43. 44. & suiv. Bibliothèque des illustres Langrois. 46. & 47.
LANGUES. ( caractères des ) 57.
LAZIUS WOLFANG. 187.
LÉAULTÉ, ( Jacques ) Médecin. 182.
LÉAULTÉ. ( M. ) Ses Ouvrages manuscrits. 87.
LE BLANC ( le Père Marcel ) Jésuite. Sa révolution de Siam. 371. Il fut choisi pour apprendre la Langue de la Cour. *ibid*. Il avoit été à l'école de Sancra. 372.
LE BLANC. ( M. l'Abbé ) 92.
LE BLANC ( Thomas ) Jésuite, Champenois. 372.
LE BON. ( M. ) 386.
LE CLERC ( Jean ) n'est point un Écrivain exact. 32.
LE CLERC. ( M. l'Abbé ) Son Ouvrage sur le plagiat. 324.
LECTURE. Moyen de la rendre utile. 335.
LE LONG, ( le Père ) critiqué. 120. 185.
LEMPEREUR. ( le Père ) Sa Dissertation sur l'Erminette. 143. Son sentiment sur Bibracte. 158. *not.* 184. *not.*

LEPONTII. ( Origine Celtique des ) 237.
LESCALOPIER ( le Père ) Jésuite. 187.
LICETI. ( Fortunio ) 370.
LIVRES brûlés. 356.
LIVRES ( danger de reproduire les mauvais ) en les critiquant. 348.
LOBINEAU. ( le Père ) 19.
LONGUERUE. ( M. l'Abbé de ) Lettre anecdote sur ce Sçavant. 202. & suiv.
LONVART, condamné à être pendu. 368.
LOTICHIUS, excellent Poëte. 37.
LOUIS XIV. ( beau trait dans la Vie de ) 34.
LUCAIN. Sa Pharsale. 307.

## M

MABILLON. ( le Père ) 399.
MADERUS. 356.
MAFFÉE. ( le Père ) 7. Son Ouvrage sur la matière grammaticale. 8. & 363.
MAGIE Théurgique des Druides. 188.
MAHOUDEAU ( le Père ) Jésuite. Ses Ouvrages manuscrits sur la Chronologie. 77.
MAHUDEL. ( Nicolas ) Sa naissance. Ses parens. Il se fait Jésuite. Il sort de la Société. Son éducation. Il demeure onze mois à la Trappe. Il étudie en Médecine. Ses Ouvrages. 46. *not.* Ses Antiques. Ses Estampes. Sa Bibliothèque. Sa mort. 47. 48. *not.* *Le Catalogue historique d'un Laraire curieux* formé par ses soins. Dans l'*Errata*. Lettre sur une médaille. 80. 1741. Voy. l'*Errata*.
MAY, ( M. du ) ami de Santeuil. Recueil manuscrit de ses poësies conservé à Dijon. 391.
MANDAJORS. ( Jean-Baptiste des Ours de )

Son systême historique sur Bibracte. 163. 164. & suiv.
Manuscrits de la Bibliothèque de l'Abbaye de Cluny. 399.
Marbres à Autun. 172. & suiv.
Mare (M. de la) le grand-père. Il avoit un catalogue des manuscrits du Grand-Duc. 387. 388.
Marie à la Coque. Sa Vie. *Voy.* Fromage. 68.
Marre. (Philibert de la) 318. *not.* Sa mort. 321. *not.*
Martenne (Dom) Bénédictin. Son Voyage littéraire critiqué par le P. Oudin. 59. Fausse anecdote découverte dans un Ouvrage de ce Bénédictin. 266. Ses Observations sur l'usage des baguettes. 375. 376.
Martin. (le Père Dom Jacques) 143. *not.* Réponse du P. Oudin à cet Auteur. 334.
Martine (le Père) n'étoit jamais content de ses vers. 56.
Mauparty, (Hubert) Auteur du Quillotisme, Ouvrage singulier & très-rare. 48.
Mautour. (M. de) 162. & suiv.
Melot (M.) de l'Acad. des Inscriptions & Belles-Lettres. 94.
Menard, (Remarque de D. Hugues) sur un passage de S. Benoît. 378. *not.*
Merlin. (le P.) 139.
Messe haute célébrée par les PP. Jésuites. 378.
Meursius, (les poësies de Jean) méprisées par le P. Oudin. 61.
Michault, (M.) Auteur d'une partie du quarante-troisième volum. des Mémoires du P. Niceron. 108. Auteur des éloges de Jacques Dalechamps & du Chevalier Méré. *ibid. not.*

Il prépare une Vie de Saumaise. 121. Il explique l'Inscription d'un ancien monument trouvé à Dijon. 151. & suiv.
MICHEL, (Claude) bon Poëte. 93.
MONFAUCON. (Manuscrits de la main du P. de) 388.
MONIN. (Jean-Edouard du) 389.
MONNOYE. (M. de la) 8. 28. 29. 83. Eloge de ses Poësies. 92.* Il recherchoit de sçavantes bagatelles. *ibid.* Ses notes sur la Vie de Saumaise. 322. Sa Bibliothèque des livres condamnés au feu. 356. 366. 368. 374. Sa réception à l'Académie Françoise. 392. 393. & suiv.
MONUMENT Celtique découvert à Dijon. 150.
MOREAU. (M.) 97.
MORISOT (Barthèlemi) a écrit contre les Jésuites, pour se venger du P. Monet. 60. 384. 385.
MOYNE (le P. le) Jésuite. 273.
MUNIER. (Jean) 182.
MURET. 30. Trait tiré de ses Lettres. *ibid.* Fragment d'une de ses Lettres à M. Gillot. 42.

N

NADASI (le Père Jean) Jésuite. 248.
NAUDÉ. 389.
NAULT. (Nicolas) 183.
NÉOLOGISME (le) infecte les écrits des Sçavans & des Philosophes de nos jours. Préf.
NICAISE. (l'Abbé) Ses correspondances avec les Sçavans. 78. Explication du mot *Arnalya*. 325.
NICOLE. (M.) 349.

NOINTEL. (M. de) 404.

## O

OLIVET. (M. l'Abbé d') 88. 283. 354. 362.

OSTENTATION (l') d'une grande lecture gâte les Livres. 38.

OUDIN. (Casimir) 34.

OUDIN. (le Père François) Sa naissance. 1. Sa mémoire. 3. Son éducation, 4. Son entrée dans la Société. *ibid.* Sa maniere d'enseigner. *ibid.* Ses differens genres d'étude. 6. 7. Ses modèles. *ibid.* Il ne charge point de notes ses Livres. 13. Ses maladies. 13. Son caractère. *ibid.* Il refuse les premières places dans la Société. 14. Sa piété. 15. Ses dernières heures. *ibid.* Sa mort. 16. Critique d'une de ses Hymnes. 24. Sa conversation. 49. Il remercie Dieu de sa surdité, à l'occasion d'un ignorant. 56. Son sentiment sur une Tragédie. 59. Bon mot du P. Oudin. *ibid.* Il est admis dans les assemblées des Sçavans chez M. Huet. 86. Il est loué par M. l'Abbé des Fontaines. 95. Occasion de sa Dissertation sur l'*Asciâ*. 106. Sa facilité pour les vers. 110. Sa Traduction de l'Iliade & de la Batrachomiomachie d'Homere en vers Latins. 112. & suiv. Son Glossaire Celtique. 232. 292. Sa Bibliothèque des Auteurs Jésuites. 254. & suiv. Ses Ouvrages imprimés. 258. Ses Lettres. 282. Ses Ouvrages manuscrits. 283. Ses Dialogues. 293. Ses pièces dramatiques. 296. Ouvrages auxquels il a eu part. 305. Ses Ouvrages perdus. 324. Ses projets d'Ouvrages.

33. Extraits & fragmens de Lettres. 357.
OUDINIANA. 18.

P

PAGI. (Lettres du P.) 209. 210.
PALAVICIN. (le Cardinal) Il parle de *Clemens Scotus*. 370.
PANEL. (le P.) Jésuite. Sa manière d'expliquer les médailles. 11. 12. Sa nouvelle édition d'Occo. *ibid.*
PANTENEI. (signification du mot Bourguignon,) 374.
PAPILLON (M. l'Abbé) s'est servi d'un Ouvrage de Charlet pour sa Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne. 43. Son Ouvrage n'est pas une gazette littéraire. 358. Son Voyage littéraire. 396.
PASCAL. (permission donnée aux Moines de Beze par le Pape) 374.
PASQUIER, (le vieux) Père de Nicolas. 359.
PASQUIER, (Nicolas) ce qu'il rapporte au sujet de Suarez. 359.
PAUL Diacre. 221.
PEYRERE. (Isaac la) Il rapporte une avanture singuliére arrivée à Saumaise. 364.
PEIRESC. Sa Dissertation sur un ancien trépied. 309.
PELLOUTIER. (Simon) Son Histoire des Celtes. 188. 189.
PERPINIAN (Pierre-Jean) Jésuite. 366.
PERRIN. (François) 181.
PERSE. 389.
*Pervigilium Veneris*. 340.
PETAU. (le P.) 20. 119. & suiv. Sa critique.

135. Ses études & ses Ouvrages. 137. Ses relations. 139. Sa vie. 266. 276.
PETITESSES des grands hommes. 356.
PETRARQUE. 33.
PEZRON. ( le P. ) 186.
PHILELPHE. Ses Épîtres. 354. Son Épitaphe. 387. 388.
PHYSIQUE moderne. ( vaine curiosité de la ) 10.
PIERREFIT. ( remarque singulière dans l'Église de ) 400.
PLAGIAT. ( Auteurs sur le ) 324.
PLAUTE. Ses Comédies. 340.
POEME Didascalique. 344.
POESIE Morale. 345.
POETES, ( Anciens ) préférables aux Modernes. 74.
POGGIO. 33.
POLIGNAC, ( Lettre de M. le Cardinal de ) à M. le Cardinal d'Estrées. 395.
POUGET. ( M. l'Abbé ) 401.
POURQUOI l'on méprise aujourd'hui les anciens Philosophes. 70.
PROFESSEURS réduits à trois ordres. 30.
PYRAMIDE de Couar. 173.

## Q

QUESNEL. ( gravure au bas de laquelle on avoit mis le nom du P. ) 398.
QUINTE-CURCE ( passage de ) expliqué. 208.

R

RACINE. 387.
RAPIN. (le P.) 390. 391.
RAVION (le P. Michel Chailloux) des Varennes. 263. 264. 265.
RAYNAUD (le P. Théophile) Jésuite. 278. Sa vie. 342. 346. & suiv. Remarque sur un de ses Ouvrages. *ibid.* 369. 384.
RECHERCHE de la vérité. 52.
RECUEILS Philologiques des Sçavans. 16.
REGNIER Des-Marais. (M. l'Abbé) 395. 396.
REMARQUES critiques sur le P. Niceron. 369.
RIBADENEIRA (le P. Pierre) Jésuite. 246.
RICHARD de RUFFEY. (M.) Il se tient dans sa Bibliothèque une assemblée de gens de Lettres. *Voy.* Dijon. L'éloge funèbre de M. de la Monnoye, traduit par M. de Ruffey. 273.
RICHELIEU. (bon-mot du Cardinal de) 29.
ROHAN. (M. le Cardinal de) 395.
ROUSSEAU. (Remarque sur le Poëte) 358. *not.*
ROUVRAI. (Roche où se tenoient anciennement les marchés à) 403.
ROYAL. (MM. de Port) 387.

S

SALINS. (M. de) 162.
SALLIER. (M. l'Abbé) 89.
SANTEUIL. Cadence sonore de ses vers. 40. Satyre contre lui. 62. Sa réponse à M. Bossuet qui lui avoit donné quelques avis. 64. Son portrait par le P. Tarillon. 71. 72. Le P. Oudin censeur des Ouvrages poëtiques de

Santeuil. 79. Sa présomption. 80. Sa mort. 81. Il estimoit le *Poëme des Jardins* du P. Rapin. 391.
SARRAU. 399.
SARRAZIN (l'Épitaphe de) est sûrement de Ménage. 361.
SAVARON. Plagiaire. 65.
SAULNIER. (Claude) 184.
SAUMAISE. 24. 27. 60. 119. Table de ses Ouvrages. 121. Il ne sçavoit point l'Arabe. 123. Il étoit très-versé dans l'art Étimologique. 125. Ses barbarismes. 126. Son caractère. 127. Son Traité des années Climactériques. 130. La singularité de son esprit. 132. Sa Religion. 134. L'amertume de sa critique. 135. Sa Dissertation *de Secretariis*. 308. Sa Vie par M. de la Marre. 318. Ses notes sur différens Ouvrages. 363. Satyre. 364. Avanture singulière. 365.
SCALIGER. 27.
SCHEDIUS. (Élias) Son Ouvrage *de Diis Germanis* est fort mauvais. 63. 188.
SCIENCES & Arts cultivés préférablement en certains tems par diverses nations. Préf. p. xiij. Vanité des sciences spéculatives. *ibid.*
SCOTUS (Clémens) Jésuite, Apostat selon le P. Raynaud. 370.
SEPT-FONDS. (Marbre rouge & noir aux environs de) 400.
SERRÉ (M. l'Abbé de) a composé une Histoire de Langres. 45.
SEVIGNÉ. (remarque sur les Lettres de Madame de) 358. *not.*
SIGART. (Ouvrage perdu du P. Claude) 327.
SIRMOND. (le Père) Il réservoit toujours quel-

que chose pour la réplique. 20. Savaron emploie les Remarques du P. Sirmond sur Sidonius. 65.
Socrate appellé *Magister Barbatus*. 332.
Soldat candidat d'une légion. 228.
Sotwel (le P. Nathael) Jésuite. 249.
Suarés. On refuse de le recevoir dans la Société. Sa mémoire, sa modestie, sa science. 66.

T

Tablettes historiques de Bourgogne. Almanach très-imparfait. 189. *not.*
Tarillon (le P.) Jésuite, bon Poëte. Son avanture avec Santeuil. 71.
Tetrastile d'Isarnore. 229.
Theron. (le P.) 391.
Thiroux (les Pères Étienne & Gabriel) Jésuites. 310.
Thomas. (Edme) 180.
Thomassin. (M.) 169. 170. 172. & suiv. 372. 402. 403.
Tillot. (M. du) 92.
Tite-Live (passage de) restitué. 330.
Titon du Tillet. (M.) 90.
Tournemine (le P. de) Jésuite. 252.
Traducteurs & Compilateurs sujets à faire des bévûes. 28.
Trippault, (Leon) sieur de Bardis. 359. *not.*

V

Valois. (Henri & Adrien) Le plus fâcheux de ces deux freres étoit celui qu'on voyoit le dernier. 56.

Vanniere,

VANNIERE, (le P.) bon Poëte. 80. 110.
VARENNE de BEOST. (M.) Son cabinet d'Histoire naturelle. 172.
VARILLAS. (Anecdote concernant) 102.
VAVASSEUR (le P.) justifié sur une expression critiquée par M. de la Monnoye. 28. 349.
VAUBAN. (M. le Maréchal de) 170.
*Vellaudunum*. (Étymologie de) 236. 237.
VELSCHIUS. (George-Jérôme) Préf. xx.
VERS (effet des) dans la prose. 337.
VEYLE. (M. l'Abbé de) Son sentiment sur l'*Asciâ*. 154. Son Histoire de Bresse. 224. Lettre de cet Abbé au P. Oudin. 227. Ses Ouvrages & sa mort. 231. 232. *not.* 398.
VEZELAY. (curiosités de) 404. 405.
VIEYRA (le P.) Jésuite. 276.
VIGENERE. Paradoxe de cet Auteur sur la Langue Gauloise. 234.
VIGNIER. (le P. Jacques) Ses Décades historiques de Langres. 45.
VIGNORY. I. *not.*
VILLARS, (l'Abbé de) assassiné par un de ses parens. 384.
VIN. (étymologie du mot) 235.
VIRGILE ne louoit qu'en passant, Voiture ne le faisoit qu'en badinant. 30.
VIRGILE. Jugement sur son Énéide & ses Bucoliques. 339. 340. Il s'est glissé des gallicismes dans ses Ouvrages. *ibid.*
VISITE qu'un Gascon, homme de Lettres, rend au P. Oudin. 64.
ULGER. (l'Abbé) 374.
VOSSIUS le père. 24. 30.

*Fin de la Table des Matières.*

# FAUTES A CORRIGER.

## *Tome second.*

PAGE 10, *ligne* 22, objets de vaines curiosités, *lisez* vaine curiosité.

*Pag.* 17, *lig.* 16, dans la sage attention, *lis.* intention.

*Pag.* 47, *lig.* 29, des Recueils considérables d'Estampes & de Portraits de grands hommes, *ajoutez*, M. Mahudel publia en 1741. in-8°. *Lettre sur une médaille de la Ville de Carthage.* Il publia aussi en 1746. à *Paris*, in-12.) *le Catalogue Historique d'un Laraire curieux* formé par ses soins : cette collection ou ce Laraire, pour me servir du titre même que M. Mahudel donne à son Cabinet, étoit composé d'Idoles, de Figures, de Bustes, d'Instrumens, de Vases & d'autres pièces Egyptiennes, Grecques, Etrusques, Romaines, Gauloises & Chrétiennes, tant en bronze, & autres métaux, qu'en terre cuite & marbres, d'une antiquité pour la plus grande partie, indubitable, expliquées par divers Auteurs célèbres.

*Pag.* 85, *lig.* 12, terminoit sa Lettre, *lis.* finissoit.

*Pag.* 89, *lig.* 20, qu'avoient mutuellement l'un pour l'autre, &c. *otez* mutuellement.

*Pag.* 93, *lig.* 12 & 13, Patroüillet, *lis.* Patoüillet.

*Pag.* 214, dernière ligne des notes au commencement, *lis.* vient.

*Pag.* 317, *lig.* 14, dernier mot : *précisément*; lis. *précieusement*.

*Pag.* 373, 1613, *lis.* 1713.

*Pag.* 382, *lig.* 16, dans un volume, *ôtez* dans.

## *APPROBATION.*

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit ayant pour titre, *Mêlanges Hiſtoriques & Philologiques*, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 19 Juillet 1753.

MARCHAND.

---

## *PRIVILEGE.*

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé NICOLAS TILLIARD, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages, qui ont pour titre: *Mêlanges Hiſtoriques & Philologiques. La Religion Chrétienne démontrée par la Converſion & l'Apoſtolat de Saint Paul, traduit de l'Anglois de Mylord Lyttelton*: s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par

ces Présentes de faire imprimer lesd. Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six* années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; que l'impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvra-

ges seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos Amés & feaux Conseillers, Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-septiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cens cinquante-trois, & de notre Regne le trente-huitiéme. Par le Roi en son Conseil.

*Signé*, PERRIN.

*Registré sur le Registre treize de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 243. fol. 195. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 28 Septembre 1753.*

DIDOT, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve QUILLAU.

77783321

2 vols.
Claveuil
21.4.78
200 Fes.